RAPPORT

SUR

DEUX MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

(Avril-juin 1892 et mars-mai 1893)

PAR

M. DIEHL

Professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Nancy.



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—

1894

RAPPORT

SUR

DEUX MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

(Avril-juin 1892 et mars-mai 1893)

PAR M. DIEHL

Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy.

Monsieur le Ministre,

Par arrêté du 11 avril 1892, vous avez bien voulu me charger d'une mission archéologique en Algérie et en Tunisie, à l'effet d'étudier sur place les monuments les plus importants de l'Afrique byzantine. L'étendue du programme que je m'étais tracé, la chaleur déjà très forte, et surtout un sérieux accès de fièvre qui a interrompu à Tunis la dernière partie de mon voyage, ne m'ont permis d'exécuter dans cette première mission qu'une portion des recherches que je m'étais proposées. Aussi, par arrêté du 27 janvier 1893, vous avez bien voulu m'autoriser à entreprendre une nouvelle expédition, pour poursuivre et compléter mes études sur l'Afrique byzantine. Ce sont les résultats principaux de ces deux missions, qui m'ont retenu en Algérie et en Tunisie pendant une durée totale de plus de quatre mois, que j'ai l'honneur de vous soumettre dans le présent rapport.

L'itinéraire que je m'étais tracé d'avance, et que j'avais soumis à votre approbation, comprenait l'étude des ruines suivantes, dont il sera sans doute utile de rappeler la liste :

Première mission[1].

Alger	
Cherchel	Caesarea

1. On a noté en italique les points où existent des ruines byzantines.

Première mission.

Tipasa	*Tipasa*
Sétif	*Sitifis*
Batna	
Seriana	*Lamiggiga*
Zana	*Diana Veteranorum*
Bellezma	?
Ngaous	?
Barika	
Tobna	*Tubunae*
Biskra	Bescera
Batna	
Lambèse	Lambaesis
Timgad	*Thamugadi*
Khenchela	Mascula
Bagai	*Bagai*
Aïn-Beida	Marcimeni
Khamissa	*Thubursicum Numidarum*
Tifech	*Tipasa*
Mdaourouch	*Madaure*
Tébessa	*Theveste*
Haïdra	*Ammaedara*
Tébessa	*Theveste*
Aïn-Beida	Marcimeni
Constantine	*Cirta*
Hammam-Meskhoutine	Aquae Thibilitanae
Announa	*Thibilis*
Tunis	

Deuxième mission.

Tunis	
Aïn-Tounga	*Thignica*
Teboursouk	*Thubursicum Bure*
Dougga	*Tucca* ou *Thugga*
Aïn-Hedja	*Agbia*
El-Maatria	Civ. Numiulitana
Béja	*Vaga*
Bordj-Hallal	?
Chemtou	Simitthu

Deuxième mission.

Le Kef	Sicca Veneria
Lorbeus	*Laribus*
Maktar	*Mactaris*
La Kessera	*Chusira*
Ksar-Abd-el-Melek	Uzappa
Henchir-Bez	*Vazita*
Henchir Sougda	Urusi
Lemsa	*Limisa*
Henchir-Sidi-Amara	*Aggar?*
Henchir-Djaloula	*Couloulis?*
Kairouan	
Sousse	Hadrumète
Kairouan	
Hadjeb-el-Aïoun	?
Sbiba	*Sufes*
Sbeitla	*Sufetula*
Kasrin	*Cillium*
Medinet-el-Khedima	*Thelepte*
Fériana	
El-Goussa	?
Tébessa	*Theveste*
Souk-Ahras	Thagaste
Guelma	*Calama*
Aïn-el-Bordj	*Tigisis*
Constantine	Cirta
Philippeville	Rusicade

Sur la plupart de ces points subsistent des ruines byzantines assez importantes, — ruines de monuments religieux ou de constructions militaires, — dont l'étude, jusqu'ici fort négligée, mérite pourtant une sérieuse attention.

Lorsqu'en 533 les généraux de Justinien reconquirent en quelques semaines l'Afrique sur les Vandales, les nécessités de la défense leur imposèrent tout de suite l'obligation de couvrir la province de tout un réseau de forteresses, et dans les années qui suivirent, une multitude de villes fortes et de citadelles, auxquelles est demeuré attaché le nom du patrice Solomon, s'élevèrent comme par enchantement sur les

frontières et jusque dans l'intérieur du pays, occupant toutes les positions importantes, surveillant les plaines, barrant les défilés, tenant les points d'eau, assurant aux habitants du plat pays un refuge contre les incursions toujours renouvelées des nomades du sud. L'œuvre continua, avec moins d'activité sans doute, sous les successeurs de Justinien; et lorsque, à partir du commencement du VII[e] siècle, la faiblesse croissante du gouvernement impérial rendit l'insécurité constante dans l'intérieur même du pays, les populations, contraintes de veiller à leur propre tranquillité, entreprirent la construction, à côté de chaque ville et de chaque village, de réduits fortifiés — nous dirions aujourd'hui de bordjs — où elles pourraient en cas de péril trouver un abri. De cette sorte toute la surface de l'Afrique byzantine se hérissa de villes fortes, de citadelles, de redoutes, dont les restes se rencontrent presque à chaque pas en Algérie et en Tunisie. Sans doute il faut se garder de l'erreur trop commune, qui dans tous ces édifices voit des constructions militaires au sens propre du mot; beaucoup de ces kasr n'ont jamais joué aucun rôle dans le système général de défense de la province; beaucoup d'entre eux n'ont en aucun temps été occupés par des garnisons régulières, et, au vrai, l'armée byzantine d'Afrique, si peu nombreuse, n'eût jamais suffi à tenir d'une façon permanente une quantité de postes aussi considérable. Néanmoins, et même en tenant compte de ces réserves, l'œuvre propre du gouvernement impérial demeure vraiment imposante; et l'ensemble de ces fortifications offre, non seulement pour l'archéologue, mais encore pour l'historien, un très vif intérêt.

Non seulement ces citadelles fournissent, pour l'histoire de la fortification byzantine, de nombreuses et utiles informations, et montrent comment à cette époque l'art de la construction militaire se transforme et, par une série d'innovations, annonce les méthodes du moyen âge; non seulement elles apprennent comment les principes généraux de cet art se sont ingénieusement modifiés au gré des circonstances et du milieu, et quelle application particulière et vraiment propre au pays en a été faite dans l'Afrique du nord. Pour l'histoire de la domination byzantine en Afrique, elles sont plus instructives encore; elles déterminent mieux que tous les textes les limites qu'atteignit l'occupation territoriale de la contrée, et parfois elles marquent avec une rare précision les progrès successifs ou les reculs de cette occupation. Elles expliquent par quels procédés, fort différents du système romain de défense, les généraux de Justinien et leurs successeurs tentèrent d'assurer la protection et la sécurité du pays. Elles ont même une portée plus générale encore : demeurées plus intactes

qu'en nulle autre partie de l'empire, dans ce pays où depuis l'époque byzantine on n'a guère touché aux monuments du passé, elles montrent. par un exemple particulier et vivant, ce que fut cette grande œuvre de restauration militaire entreprise par Justinien sur tous les points de l'empire et elles sont par là le commentaire le plus précis et le plus sûr de ce traité des *Édifices*, où Procope a dressé la longue et imposante liste des constructions élevées sous ce règne pour la défense du territoire.

Différentes méthodes peuvent être appliquées à l'étude de ces monuments. On pourrait tout d'abord rapprocher et grouper ceux de ces édifices, et ils sont nombreux, dont une inscription ou un texte fixe la date avec certitude; et déterminant précisément les caractères des constructions de chaque époque, en déduire avec une vraisemblance très grande l'origine des citadelles dont les ruines nous sont parvenues sans indication relative à leur fondation. Il est superflu d'indiquer les avantages de cette méthode chronologique : seule, elle peut faire comprendre ce que fut, aux différentes époques, le système de défense de l'Afrique; seule aussi, elle permettra de faire le départ entre ce que j'appellerai volontiers les forteresses *impériales*, construites en vue d'une occupation militaire permanente et pour la défense générale du pays, et ces kasr innombrables, pour la plupart de basse époque et de construction grossière, nés le plus souvent de l'initiative locale, que les circonstances avaient amenée à se substituer au gouvernement central, élevés sans lien commun, sans plan d'ensemble, sans entente de l'art militaire, dans un but souvent passager ou tout au moins strictement particulier. Et de cette sorte on classerait à part le groupe nombreux des forteresses justiniennes, celui des citadelles impériales élevées sous les règnes de Justin II, de Tibère, de Maurice, celui des redoutes datant du VIIe siècle et des derniers temps de l'Afrique byzantine.

Une autre méthode consisterait à étudier les différentes catégories, les types divers auxquels se ramènent ces constructions militaires. A Tébessa, à Béja, à Bagai, à Thelepte, ailleurs encore, on verrait ce qu'était une ville fortifiée du VIe siècle; Haïdra, Aïn-Tounga, Mdaourouch, offriraient des exemples de citadelles défendant des villes ouvertes groupées au pied de leurs remparts; Lemsa ou Timgad montreraient des types de châteaux isolés occupant quelque position stratégique importante; enfin on classerait à part tous ces fortins, de plan très simple, dont le rôle est moins de défendre quelque défilé que de servir de réduit à des villages ou à des groupes d'exploitations agricoles. Cette méthode proprement archéologique permettrait d'examiner dans le détail les partis employés par les constructeurs byzantins, de mar-

quer quel usage ils ont su faire des ressources naturelles du terrain, et comment ils ont, d'après elles, modifié le type de leurs forteresses. On verrait quel emploi ils ont fait, pour hâter les travaux, des matériaux et même des édifices de l'époque romaine, comment ils ont compris et multiplié les moyens de défense, entendu le système de flanquement des tours, disposé les réduits fortifiés qui assuraient à la résistance de suprêmes ressources. On étudierait les principes de la construction des murs, des portes, des tours, du chemin de ronde, les moyens par lesquels les ressources d'eau — chose indispensable surtout en Afrique — ont été assurées aux défenseurs; et de cette sorte on reconstituerait pour chaque catégorie le type en quelque sorte idéal de la forteresse byzantine.

Assurément on ne saurait négliger aucune des indications spéciales aux deux méthodes que nous avons essayé de définir : pourtant un autre ordre de classement nous a paru devoir être adopté. Sans doute il est essentiel de fixer la date de chaque édifice; sans doute il est nécessaire de noter pour chacun les détails de la construction et les dispositions du plan adopté : il est peut-être, au point de vue historique, plus important encore de marquer de quelle façon et suivant quel système les citadelles byzantines se répartissent sur la surface de l'Afrique, d'étudier sur le terrain les lignes de défense qu'elles ont eu charge d'occuper et la manière dont elles ont fait barrière contre les incursions des tribus nomades ou les révoltes des tribus insoumises. Il importe de déterminer comment, derrière les places de première ligne, une seconde, une troisième rangée de forteresses sont venues, suivant le système byzantin du VIe siècle, appuyer les citadelles de la frontière : et, en comparant avec le tracé des grandes voies antiques les principales positions occupées, on comprendra tout à la fois le système de la défense et l'étendue de l'occupation militaire byzantine. C'est cette méthode, tout ensemble historique et géographique, qu'il m'a semblé vraiment utile d'employer et, c'est dans ce but que j'ai classé les résultats de ces recherches suivant quelques grandes rubriques. J'ai étudié tout d'abord :

I. La ligne des places de l'extrême frontière, suivant qu'elles se répartissent :

1° Sur les limites ouest et sud-ouest de la Numidie;

2° Sur les limites méridionales de la Numidie et de la Byzacène.

Puis j'ai passé en revue :

II. Les forteresses de seconde et de troisième ligne, suivant qu'elles appartiennent :

1° A la seconde ligne de la Numidie, qui fournit matière à de si

curieuses observations chronologiques, et donne lieu à de si importantes constatations pour l'histoire même de la domination byzantine en Afrique;

2° Au système d'occupation du massif montagneux de la Tunisie centrale, c'est-à-dire à la seconde ligne de la Byzacène;

3° A la troisième ligne de défense, parallèle à la vallée de la Medjerda et qui protège le nord de la Proconsulaire.

A la vérité, dans ce système, j'ai dû laisser en dehors ou du moins n'étudier qu'accessoirement les fortins qui m'ont paru sans valeur au point de vue général de la défense. Sans doute aussi, j'ai dû parfois faire acception de citadelles qu'il ne m'a pas été possible de visiter moi-même, et pour lesquelles j'ai dû m'en remettre aux descriptions d'autrui. Or, le mot de « forteresse byzantine » a été si inconsidérément employé pour désigner toute construction hâtivement élevée ou grossière, qu'on ne saurait prendre trop de précautions quand il s'agit de faire emploi d'informations de cette sorte. Aussi, n'ai-je tenu compte, quand il a été nécessaire de s'appuyer sur des renseignements non directement contrôlés, que des descriptions vraiment caractéristiques ou des positions nettement indiquées par les lignes générales du système de défense. Aussi bien je crois avoir visité le plus grand nombre des forteresses vraiment importantes; seules les redoutes de Taoura (Tagoura), Ksar-Sbehi (Gadiaufala) et Aïn-bou-Dries auraient mérité un examen que le temps ne m'a point permis d'en faire.

J'ai compris également dans ce rapport un certain nombre de monuments de l'époque chrétienne, encore inconnus, dont j'ai eu l'occasion de relever le plan au cours de mon voyage. D'autres documents encore ont été recueillis dans cette expédition; ce sont en particulier des bulles de plomb byzantines, conservées dans la collection de M. Farges à Biskra et au Musée de Saint-Louis de Carthage[1]; ce sont encore quelques textes épigraphiques, dont les plus importants ont été déjà ou seront prochainement communiqués à l'Académie des Inscriptions. Il a donc semblé préférable de ne point comprendre ces deux catégories de documents dans un rapport strictement archéologique, et de le limiter aux monuments de l'époque byzantine.

Il me reste en terminant, Monsieur le Ministre, le devoir d'exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui, en Algérie et en Tunisie,

1. Je dois communication de ces dernières à l'obligeance infinie du R. P. Delattre.

m'ont aidé de leurs conseils et de leur appui. Grâce à la mission que vous avez bien voulu me confier, j'ai rencontré le meilleur accueil auprès des autorités civiles et militaires, en Algérie presque partout, et toujours en Tunisie. Je dois en particulier exprimer ma gratitude à M. le général Leclerc, commandant la brigade d'occupation, dont la recommandation m'a valu l'hospitalité la plus cordiale dans les postes de Teboursouk, Kairouan, Hadjeb-el-Aïoun et Feriana, et à MM. les contrôleurs civils de Béja, le Kef, Kairouan, qui n'ont rien épargné pour faciliter mon voyage; je tiens plus spécialement encore à marquer toute la reconnaissance que je dois à M. le lieutenant Hannezo, du 4e régiment de tirailleurs, dont le zèle archéologique est connu par de nombreuses découvertes, et surtout à M. le capitaine Bordier, contrôleur civil de Maktar, dont les recherches et les trouvailles vous sont connues de longue date, et qui m'a fait visiter avec une obligeance jamais lassée les nombreuses ruines antiques éparses dans sa circonscription administrative. Je n'ai pas rencontré moins bon accueil auprès du général commandant la subdivision de Batna, et auprès de MM. les administrateurs des communes mixtes d'Aïn-el-Ksar et de Sedrata.

J'ai à peine besoin d'ajouter qu'auprès des personnes dépendant à des titres divers du Ministère de l'Instruction publique j'ai trouvé un appui toujours prêt et une courtoisie infiniment obligeante. A Alger, M. de La Blanchère, inspecteur général des bibliothèques, musées et archives, et M. Gsell, professeur à l'École des lettres, m'ont gracieusement fourni tous les renseignements utiles à l'accomplissement de ma mission. A Tunis, M. Gauckler, inspecteur chef du Service des antiquités, et M. Sadoux, inspecteur-adjoint, ont libéralement mis à mon service les plans et photographies rassemblés par leurs soins. Je suis heureux de pouvoir à tous exprimer ma vive reconnaissance, ainsi qu'à M. Pradère, conservateur du Musée du Bardo.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, les assurances de mon respectueux dévouement.

CHAPITRE PREMIER

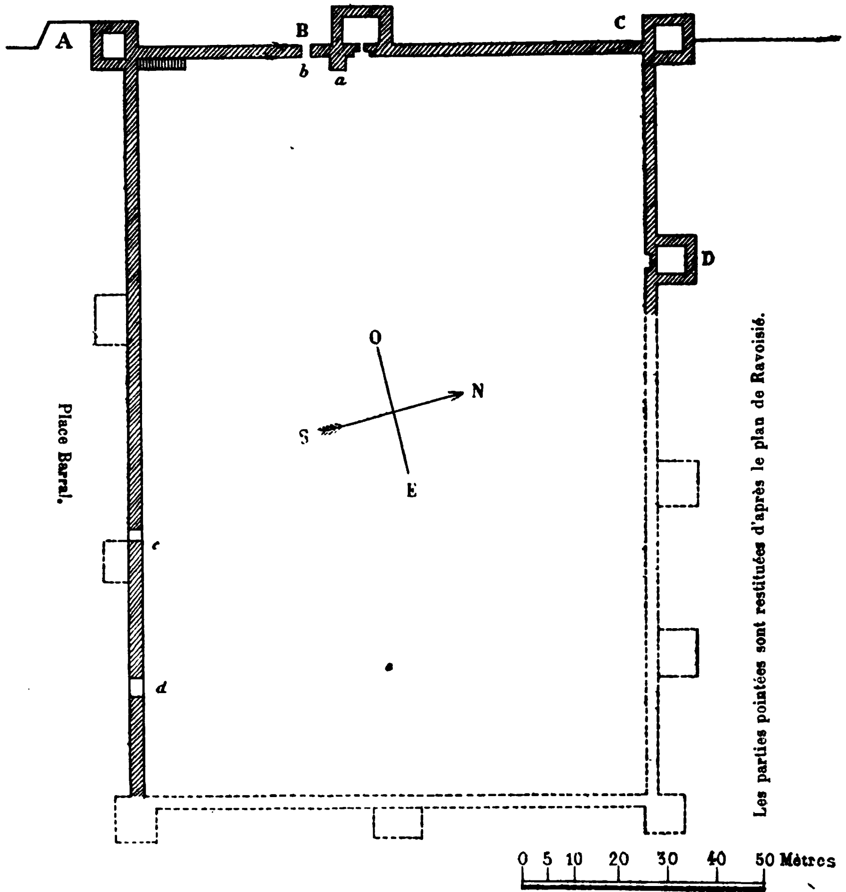
La frontière de l'ouest et du sud-ouest de la Numidie.

Sétif (plan I).

La citadelle byzantine de Sétif appartient au groupe des places africaines dont la date nous est connue avec une parfaite précision. Reconquise en 540 par les armées de Justinien[1], la capitale de la Maurétanie Sitifienne fut remise en état de défense par les soins du patrice Solomon[2] : suivant un usage constant de l'époque et dont l'empereur avait recommandé de faire en Afrique une application particulière[3], les murailles de la nouvelle forteresse n'embrassèrent qu'une faible portion de l'antique cité de Sitifis; de cette sorte une garnison assez peu nombreuse pouvait suffire à garder cette place forte. Nous n'avons donc point ici, comme à Tébessa ou à Feriana, un exemple de ville fortifiée, mais bien plutôt un type de ces citadelles, si nombreuses dans l'Afrique byzantine, chargées de défendre une cité ouverte et d'offrir en cas d'attaque un refuge à ses habitants. Mais si l'on considère que cette forteresse est d'une époque nettement connue (sa construction se plaçant nécessairement entre 540 et 544[4]), on ne jugera point inutile de l'examiner dans ses moindres détails : c'est en étudiant les monuments bien datés que l'on pourra, en effet, apporter quelque clarté dans l'examen des nombreux édifices africains plus ou moins arbitrairement qualifiés de byzantins, et formuler quelques définitions précises, qui feront bien comprendre les procédés ordinaires de l'architecture militaire du VIe siècle.

1. Procope, *De Bello Vandalico*, II, 20 (éd. de Bonn, p. 501).
2. *C. I. L.*, VIII, 8483.
3. *Cod. Just.*, I, 27, 2, 14 ; cf. Procope, *De aedif.*, II, 9 et 10 ; IV, 6 ; V, 4 ; VI, 4, p. 236, 238, 290, 316-317, 335-336.
4. C'est la date de la mort du patrice Solomon.

Vers 1842, quand la Commission scientifique d'Algérie explora la région de Sétif, la forteresse byzantine était plus complètement con-



Plan 1. — Sétif. Forteresse byzantine.

servée qu'aujourd'hui[1]. Suivant la disposition habituelle des citadelles de l'époque justinienne, elle formait un rectangle mesurant à l'inté-

1. Cf. Ravoisié, *Exploration scientifique de l'Algérie*, I, p. 68, 69 et pl. 58. — Delamare, *Exploration archéologique de l'Algérie*, pl. 68 et 69. On trouvera dans ces deux ouvrages un plan et des vues de la forteresse de Sétif telle qu'elle était vers 1842.

rieur environ 107 mètres sur 158; de puissantes tours flanquaient les quatre angles de ce quadrilatère; et sur la face de chacune des courtines, d'autres tours carrées renforçaient les moyens de défense. Toutefois, tandis que d'ordinaire ces tours se répartissent entre les côtés d'une façon symétrique, couvrant le plus souvent le milieu de la courtine, à Sétif, les flancs nord et sud présentaient, l'un trois tours, l'autre deux seulement. D'ailleurs tout l'édifice était fort endommagé; les murs découronnés de leurs créneaux s'ouvraient par de larges brèches, certains des bastions s'en allaient en ruine, et pour tirer parti de l'antique citadelle, des réparations considérables ont été nécessaires. Elles ont fort modifié l'aspect de la forteresse, dont une portion seulement nous a été conservée. Il ne subsiste, en effet, que la face ouest tout entière qui fait partie de la moderne enceinte de Sétif, une partie de la face nord (sur une longueur d'environ 50 mètres) et la plus grande partie de la face sud : encore cette dernière, qui limite la Casba du côté de la place Barral, semble avoir été fortement remaniée; et d'autre part les travaux de restauration qui ont surélevé et garni de meurtrières le flanc ouest, en ont également quelque peu modifié l'aspect. Pourtant l'ensemble est suffisamment bien conservé pour permettre une étude de détail.

La courtine a une épaisseur moyenne de 2m,40; elle est formée d'un double parement de pierres de taille dont l'intervalle est rempli par une maçonnerie en blocage. Les matériaux employés à la construction sont de qualité excellente; les blocs sont soigneusement taillés, beaucoup d'entre eux même sont taillés en bossage; c'est qu'ils proviennent pour la plupart, comme l'attestent les inscriptions et les fragments de sculpture engagés dans la muraille, d'édifices antérieurs dont les débris ont servi à la construction de la citadelle. Ici comme partout, dans leur hâte de couvrir de forteresses l'Afrique reconquise, les Byzantins n'ont point pris la peine de demander les pierres à la carrière; ils ont puisé dans les bâtiments environnants, dont beaucoup tombaient en ruines, et la rapidité de la construction apparaît clairement dans les détails de la muraille. Les assises, en effet, sont fort irrégulières, les joints mal exécutés; les pierres sont entassées en tous sens, indifféremment placées de champ ou en délit. Pourtant l'effet d'ensemble ne manque point de grandeur; et la belle patine dorée que le temps a mise aux vieux remparts byzantins contribue à leur donner une assez fière tournure.

La courtine de l'ouest est garnie de trois tours carrées, une au milieu et une à chacune des extrémités, couvrant l'angle et flanquant les deux courtines voisines; une autre tour semblable se trouve

sur la face nord. Les tours A, C, D mesurent 10 mètres environ sur 10 mètres; la tour B, un peu plus forte, a 13 mètres sur 8; on n'y remarque aucune trace de meurtrières. En revanche dans les tours A et B les dispositions intérieures sont encore nettement visibles : elles étaient à deux étages, ayant en bas une haute pièce carrée que surmontait un plancher reposant sur des corbeaux. A l'extérieur de la tour B, un contrefort *a* épaulait la courtine, et servait sans doute à porter le chemin de ronde ou à soutenir l'escalier qui y donnait accès.

Au pied de la même tour B s'ouvrait une étroite poterne *b*, aujourd'hui murée et surmontée d'une arcade fermée par un linteau. Elle se trouvait, suivant une disposition ordinaire, dominée et protégée par la tour voisine. Il ne reste actuellement aucune trace de la porte principale de la forteresse; toutefois sur la face sud, du côté de la place Barral, on remarque, assez profondément enterrées, les arcades de deux poternes *c* et *d*, ayant l'une $2^m,60$ et l'autre $3^m,80$ d'ouverture, et toutes deux fort soigneusement appareillées. La poterne *c* se trouvait, comme *b*, sous l'abri de la tour voisine. Toutefois la courtine du sud semble avoir été fort remaniée; on n'y retrouve, en effet, nulle trace des tours qui la défendaient.

Il est à peine besoin d'insister sur la valeur stratégique de la citadelle de Sétif; les vues fort étendues qu'on découvre du haut de ses murailles en disent assez toute l'importance. Au sud-ouest, c'est la vaste plaine découverte où coule l'Oued-Bou-Sellam : au nord, ce sont les montagnes de la Petite-Kabylie et le haut massif des Babor. Pour tenir en respect ce pays montagneux toujours mal soumis, pour surveiller la grande route du Sétif à Aumale, à l'endroit où elle débouchait du massif des Biban, pour garder le plateau fort étendu que couronne la ville, la citadelle byzantine offrait une position admirable, et ainsi elle formait à la fois, du côté du sud, un poste militaire important dans la seconde ligne de défense de l'Afrique byzantine, et vers l'ouest une des dernières places fortes de la province reconquise par Justinien.

EL-MADHER. — SERIANA.

A côté des grandes forteresses élevées par les soins du gouvernement impérial, on rencontre à chaque pas, en Algérie comme en Tunisie, des fortins de moindre importance, tantôt chargés de la garde de quelque défilé important, tantôt, et plus fréquemment encore, élevés à portée des centres d'habitation, pour offrir en cas d'alerte un refuge aux

habitants du plat pays. La plupart de ces kasr, — c'est le nom qu'on donne à ces constructions — sont bâtis sur le même type; et ce type est fort simple. C'est d'ordinaire un réduit carré ou rectangulaire, où une seule porte donne accès; aucune tour ne flanque les murailles; les murs, assez épais, sont, suivant l'habitude byzantine, formés d'un double revêtement de pierres de taille dont l'intervalle est garni en blocage; presque toujours la construction fort hâtive est exécutée d'une manière très irrégulière : si bien qu'il suffit en général de signaler ces monuments sans les étudier davantage. Toutefois les deux redoutes d'El-Madher et de Seriana offrent quelques particularités curieuses qui feront mieux apprécier le caractère et comprendre l'origine de ces défenses. On sait quel fut de tout temps l'importance de Lambèse, pour surveiller les débouchés du col d'El-Kantara : à l'imitation des Romains, les Byzantins n'avaient point manqué de construire en ce point une puissante forteresse, que L. Renier signale, mais dont il ne reste aujourd'hui absolument aucune trace. En arrière de cette importante position, à l'endroit où la route de Lambèse à Constantine ou à Sétif débouchait dans la plaine d'El-Madher, au pied du Djebel-Bou-Arif, une autre forteresse établie à Aïn-el-Ksar gardait le passage. Il y avait là un fortin carré ayant 18 mètres de côté, « et ses murailles, où le mélange des moellons avec les matériaux de grand appareil accusait une époque de décadence, s'élevaient encore à trois mètres au-dessus du sol[1]. » Cet édifice a été démoli en 1861 : il a pourtant, pour nous, un intérêt assez grand; il se reliait, en effet, du côté de l'est à la redoute d'El-Madher, du côté de l'ouest à celle de Seriana, formant avec ces deux ouvrages un système commun de défense.

Le kasr d'El-Madher se trouve un peu en contre-bas du village actuel, sur une éminence qui domine la plaine, et tout à côté de la ferme Bedouet. C'est un réduit carré, rapidement construit à l'aide de matériaux antiques, et où donne accès une porte dont le linteau est emprunté à quelque édifice chrétien[2] : il n'offrirait d'ailleurs rien de remarquable, si l'on n'y trouvait un curieux système de fermeture parfaitement conservé. Sur le côté gauche de la porte (pour qui se place à l'intérieur du fortin), une cavité est ménagée dans l'épaisseur du mur entre les deux parements de pierres de taille; dans l'espace ainsi laissé vide est placée une énorme roue mobile en pierre que l'on actionne de l'intérieur à l'aide de leviers et qui vient hermétiquement

1. Cherbonneau, *Rec. de Constantine*, 1862, p. 128.
2. On y lit l'inscription publiée *C. I. L.*, VIII, 4353.

fermer l'ouverture de la porte. Aujourd'hui encore la manœuvre en est aisée [1].

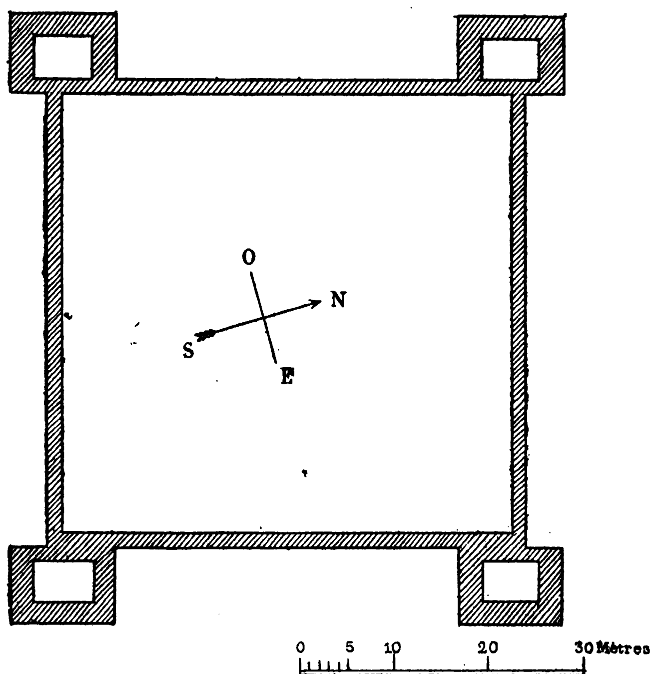
Le même système de fermeture s'observe dans la redoute de Seriana, avec cette différence que la roue a disparu. Là s'élevait, comme je l'ai montré [2], la bourgade de Lamiggiga, qui formait une des stations de la route de Lambèse à Sétif; au sortir du défilé de Djerma, et pour assurer les communications avec la grande forteresse de Diana, il n'était donc point inutile de construire sur ce point un fortin. Le kasr forme un réduit carré mesurant 9^{m},70 de côté; une porte ouverte sur la face est y donne accès. Le mur a un double revêtement de pierres de taille avec maçonnerie de blocage à l'intérieur : son épaisseur est de 1^{m},60. Les matériaux, parmi lesquels se trouvent des inscriptions, proviennent d'édifices antiques, et la manière fort irrégulière dont les blocs sont entassés atteste la hâte de la construction.

Les deux fortins d'El-Madher et de Seriana appartiennent assurément à l'époque byzantine, de même que la redoute d'Aïn-el-Ksar. Mais ces réduits — et l'observation doit, je crois, être étendue à la plupart des kasr de même nature — sont de date postérieure à l'époque de Justinien. Le fait est certain pour le fort d'Aïn-el-Ksar, qui fut élevé à la fin du VIe siècle [3]; les procédés de construction appliqués dans les autres fortins ne permettent pas de leur attribuer une date plus ancienne. En second lieu — et cette observation a plus d'importance encore — ils n'ont point été construits par les soins de l'autorité byzantine : à Aïn-el-Ksar, une inscription atteste que ce sont les habitants qui de leurs mains, *de propriis laboribus*, ont bâti le *castrum*; d'autres inscriptions attestent que le même fait s'est passé dans d'autres parties de l'Afrique [4]; et les partis fort sommaires adoptés dans ces fortifications, la simplicité de leurs dispositions montrent surabondamment qu'on n'a point songé à y appliquer les principes de l'architecture militaire. De même que, pour se mettre à l'abri des pillards, les colons du IIIe siècle bâtissaient des fortins sur le domaine qu'ils cultivaient [5], ainsi, à l'époque byzantine, les habitants des villages, mal protégés par les armées impériales peu nombreuses, ont élevé ces réduits contre les attaques incessantes des indigènes; et au

1. Cf. *Rec. de Const.*, 1878, p. 31, où l'on trouve un autre exemple de ce système.
2. Note sur l'emplacement de la ville de Lamiggiga en Numidie (*Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, mars-avril 1893).
3. *C. I. L.*, VIII, 4354.
4. *C. I. L.*, VIII, 12035, 14439.
5. *C. I. L.*, VIII, 8426, 8701, 8710, 8777.

moment où l'invasion arabe, emportant les grandes forteresses, s'est déchaînée à travers le pays, ils ont multiplié encore ces moyens de défense. Il faut donc considérer la plupart de ces fortins comme des ouvrages de la fin du VIᵉ et surtout du VIIᵉ siècle, ne point les regarder comme des postes militaires occupés par une petite garnison, mais comme des refuges que les populations avaient pris soin de se ménager, en un mot ne point leur faire une place dans le système de la défense, tel que l'organisa pour l'Afrique le gouvernement byzantin : sauf quelques réduits destinés à relier des points stratégiques importants ou à garder quelques passages, ces kasr doivent en général être soigneusement distingués des citadelles occupées par les troupes impériales et qui seules défendaient — au moins officiellement — le *limes* africain.

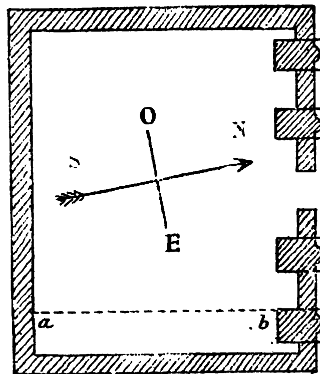
ZANA (pl. I, plans II, III).

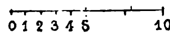


Plan II. — Zana. Forteresse byzantine.

A l'ouest de Seriana, au fond d'une vaste plaine fertile, s'élèvent,

parmi les ruines considérables de l'antique Diana Veteranorum, les restes d'une puissante citadelle byzantine. Bâtie au pied du Djebel-Mestaoua, qui fut en tout temps pour les populations insurgées un centre de résistance, la forteresse occupait une importante position stratégique ; là se rencontraient les routes venant de Sétif et de Zarai[1], où les Byzantins avaient également un établissement[2] : là débouchait dans la plaine, par un étroit passage que domine la citadelle, le chemin direct qui, par le col de Sla, vient du sud-ouest et de la plaine du Bellezma ; en arrière des places fortes qui gardaient la vallée de l'Oued-Barika et la trouée du massif des Ouled-Sellem[3], il y avait donc là un emplacement tout désigné pour une forteresse de seconde ligne, surveillant et dominant au loin la vaste plaine découverte qui s'étend à l'ouest et au nord-ouest dans la direction de Zarai et de Sétif.





Plan III. — Zana. Arc de triomphe transformé en forteresse.

Le type adopté pour cette construction est fort simple et se rencontre fréquemment à l'époque byzantine[4]. C'est un vaste réduit presque carré, mesurant à l'intérieur 47^{m},50 sur 46[5], et flanqué à chacun de ses angles d'une forte tour carrée, qui commande les

1. Tissot, *Géogr. de l'Afr. romaine*, II, 484, 508.
2. Ragot, *Rec. de Constantine*, 1873-1874, p. 244-247.
3. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, 571-572.
4. Procope, *De aedif.*, IV, 1, p. 266.
5. Ragot, suivi par Tissot (*Rec. de Const.*, 1873-74, p. 225 ; Tissot, *l. c.*, II, 485), dit à tort 70 mètres, et pour les murailles plus de 2 mètres d'épaisseur.

deux courtines voisines. Malheureusement les ruines qui en subsistent sont enterrées sous un épais amoncellement de terre ou bien fort endommagées; le mur de la face est est en grande partie démoli et ses pierres ont été employées à former l'enclos d'un parc à bœufs voisin; le mur du sud s'est écroulé presque entier; ailleurs les courtines dépassent le sol d'une faible hauteur, et dans les déblais qui recouvrent l'ensemble, on ne retrouve ni la trace des portes ouvertes dans la citadelle ou donnant accès aux tours, ni l'indication d'aucun aménagement intérieur. Il faut se contenter de noter le mode de construction du mur, formé d'un double revêtement de belles pierres de taille, dont l'intervalle est rempli en blocage; l'épaisseur de la muraille est de $1^m,50$ à $1^m,60$. Les tours, au contraire, qui mesurent $11^m,20$ sur $8^m,40$, sont plus puissamment construites; l'épaisseur du mur y varie de $2^m,30$ à $2^m,60$; le procédé de construction y est le même que dans la courtine, avec cette différence que des pierres debout formant boutisses s'insèrent dans la masse du blocage et donnent à la bâtisse plus de solidité. Il va sans dire que les matériaux sont pour la plupart empruntés aux ruines des édifices antiques.

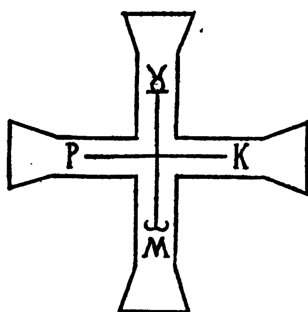
A une centaine de mètres au nord-ouest de la citadelle, et en couvrant les approches du côté de la montagne, s'élève un fortin détaché fort curieux. Pour le construire, on a, en effet, suivant un usage dont nous trouverons bien des exemples[1], tiré parti d'une construction antique, et l'on a transformé en forteresse l'arc de triomphe élevé en 217 en l'honneur de Macrin[2]. Pour cela, prolongeant de chaque part par une muraille la face extérieure du monument, on en a fait un des côtés d'un petit réduit presque carré, mesurant à l'extérieur 24 mètres environ sur 20, et dont les murs, formés d'un double revêtement de pierre, ont $1^m,25$ d'épaisseur. On a muré complètement les deux baies latérales et rétréci l'ouverture principale de la porte triomphale[3], de manière à donner au fortin une entrée facile à défendre; à quelques mètres en arrière, un second mur *ab* a été tracé perpendiculairement à l'arc, dans l'intérieur du réduit, pour assurer aux défenseurs, en cas de besoin, un second moyen de résistance : et de cette sorte on a obtenu une petite citadelle, assez bien conservée encore, quoique fort enterrée, mais dont les murs, formés d'un entassement assez irrégulier, attestent la construction hâtive. Les blocs, en effet, ont été superposés sans nul souci de faire corres-

1. Cf. Procope, *De aedif.*, IV, 6, p. 291.
2. Cf. *C. I. L.*, VIII, 4598.
3. On a fait de même pour l'enceinte des temples de Sbéitla (Saladin, *Rapport de 1887*, p. 69 et 81).

pondre les assises à celles de l'arc de triomphe; les irrégularités de la disposition ont été rachetées par des lits de mortier; entre le double parement on n'a introduit qu'une mince couche de blocage; quant à la fermeture des baies de l'arc, elle a été obtenue par des moyens plus grossiers encore.

Tous ces détails attestent déjà que les ouvrages de Zana appartiennent à une fort basse époque; un autre fait prouve plus péremptoirement encore qu'ils ne sauraient dater du temps de Justinien. Dans toutes les forteresses d'Afrique élevées sous ce règne, le mur mesure à la courtine une épaisseur constante de 2m,30 à 2m,40, et ces dimensions sont si caractéristiques de l'époque que l'auteur anonyme du traité de la *Tactique*[1] indique précisément le même chiffre — 5 coudées ou 2m,31 — pour l'épaisseur des murailles de sa forteresse idéale. Les tours ont, au contraire, des murs de moindre épaisseur, variant de 1m,50 à 1m,70. Or, dans les citadelles de Zana, ce rapport se trouve renversé; et de ce détail, joint aux observations précédemment faites, on peut conclure que ces ouvrages ne sont pas antérieurs au VIIe siècle.

On sait qu'au moment de la conquête arabe Diana était une place importante et passait pour la « ville la plus forte de la contrée »[2]. Une population chrétienne l'habitait, et, en effet, on remarque parmi les ruines, derrière le fortin bâti autour de l'arc de triomphe, une église en forme de basilique, où sur l'autel est sculptée une croix, portant un monogramme en caractères grecs.

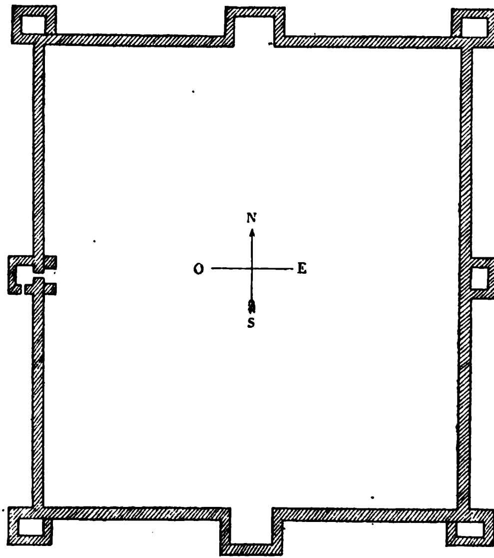


On admettra donc que la ville avait été mise en état de défense avant l'invasion de Sidi-Okba, sans doute pour fournir aux habitants un refuge contre les attaques des indigènes, au moment où l'autorité impériale faiblissait dans ces régions : mais les procédés de constructions employés inclinent à croire que la population locale prit elle-même l'initiative de ces ouvrages, et qu'il n'y eut point à Diana de forteresse proprement dite, occupée par une garnison byzantine.

1. Anonyme, XII, 1 (Köchly et Rüstow, *Griechische Kriegschriftsteller*, t. II Abt. 2., Leipz., 1855).
2. Moula Ahmed, cité par Ragot, *Recueil de Constantine*, 1873-74, p. 226.

LA FORTERESSE DU BELLEZMA (plans IV, V).

La grande forteresse byzantine qui occupe le centre de la plaine du Bellezma est, bien que la date n'en puisse être déterminée d'une manière précise, un des monuments les plus importants de cette ré-



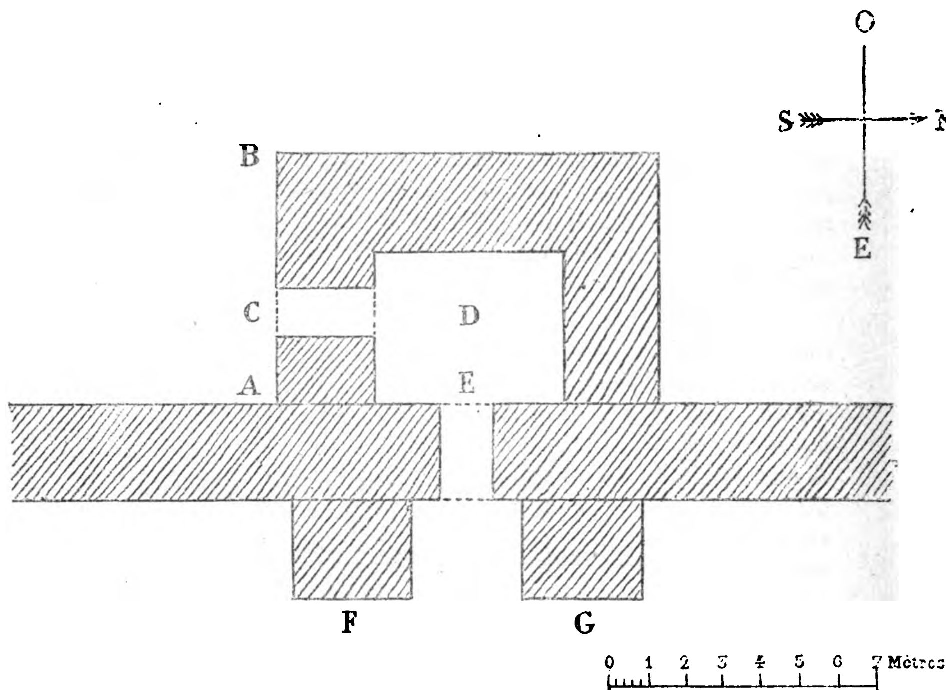
Echelle de 0.001 p. 2 m.

0 2 4 6 8 10 20 30 40 50

Plan IV. — Ksar-Bellezma.

gion. Ses dimensions sont fort considérables : elle ne mesure pas moins de 125 mètres sur 112. Son plan, dont les dispositions rappellent celles de Tobna et de Timgad, est un des plus fréquemment adoptés dans les citadelles byzantines de l'Afrique : c'est une enceinte rectangulaire flanquée d'une tour à chacun de ses angles, et protégée par surcroît, sur le milieu de chaque courtine, par une autre tour encore : ces huit tours sont carrées. Les murs, dont l'épaisseur est de 2^m^50, sont formés d'un double revêtement en pierres de taille de grand appareil, entre lesquels s'intercale une masse de

blocage composé de gros moellons noyés dans du ciment; des blocs posés debout forment boutisses et renforcent la fortification. Les assises, assez régulièrement disposées, sont solidement jointes par des lits de mortier. Les tours, construites suivant le même procédé, ont une épaisseur de muraille variant de 2^m,50 à 2^m,70 ; leurs dimensions sont, pour les tours d'angle, 10^m,70 sur 9^m,30; pour celles des courtines, elles sont variables. Sur les faces nord et sud, elles ont



Plan v. — Ksar-Bellezma. Porte du front ouest.

respectivement 15 mètres de large sur 10 et 11^m,30 de long; sur les faces est et ouest, elles mesurent 10 mètres sur 9^m,10. La tour construite sur le flanc ouest offre d'ailleurs des dispositions particulièrement intéressantes : là s'ouvrait, en effet, la porte principale de la forteresse, et l'on s'était attaché à y multiplier les moyens de défense. Le côté sud AB de cette tour était percé d'une poterne, large de 1^m,25 seulement, donnant accès dans l'intérieur D de la tour, et protégée à la fois par les défenseurs de la tour et par ceux de la courtine voisine; puis le réduit D s'ouvrait sur l'intérieur de la citadelle par

une autre poterne E de $1^m,25$ également, dont la sortie était resserrée encore et comme étranglée entre deux puissants contreforts F et G. La même disposition de la porte se rencontre dans la citadelle d'Aïn-Tounga[1].

Malheureusement le fort du Bellezma est en assez mauvais état de conservation : du côté de l'est, la courtine, à laquelle s'adossent des masures arabes, est presque entièrement démolie. Sur le reste de l'enceinte, les murs n'ont gardé qu'une faible hauteur de 3 ou 4 mètres : à l'intérieur, l'accumulation des terres a fait disparaître presque toutes traces d'aménagement, sauf des restes d'une construction rectangulaire, d'ailleurs assez indistincte, conservés au centre de la citadelle ; c'étaient peut-être des citernes.

Néanmoins, l'énorme terrasse rectangulaire formée par les débris de la forteresse garde au milieu de la vaste plaine qui l'environne une assez imposante tournure : c'était d'ailleurs, dans le système de défense byzantin, une position fort importante, et le choix de l'emplacement autant que le soin de la construction permettent de rattacher cette forteresse au groupe des places fortes justiniennes.

Dans cette plaine se rencontrait, en effet, un réseau de routes fort important[2]. Du côté de l'est, la route venant de Lambèse y débouchait par un étroit passage en face de la Merouana; vers l'ouest, deux autres voies menaient à Zarai et à Sétif; au nord, s'ouvrait le chemin de Diana ; au sud-ouest, la route qui, par la vallée de l'Oued-Barika, conduit à Tobna et au Hodna. Il était essentiel de garder fortement un point de passage aussi considérable; aussi, tout un système de défense, dont le Ksar-Bellezma formait le centre, y avait-il été organisé. Tout autour de la grande forteresse, était disposée, au pourtour de la plaine, une série de fortins détachés gardant les principaux défilés. Vers l'est, à 12 kilomètres, au débouché du col étroit qui s'ouvre au pied du Djebel-Mestaoua, un réduit carré ferme le passage à la Mafouna; au sud-est, à la Merouana, parmi les ruines de l'ancienne Lamasba, un autre fortin, distant de 6 kilomètres, barre la route qui, par le col de Tafrent, vient de Batna à travers la montagne ; vers l'ouest, à une distance de 6 kilomètres, la redoute carrée de Ksar-Cheddi[3] surveille le chemin de Zarai ; mais c'est surtout au sud-ouest, à l'endroit où la trouée de l'Oued-Barika offrait une route

1. Cf. Saladin, *Rapport de 1893*, p. 544-545.
2. Cf. Tissot, II, 503-504.
3. On donne souvent — et à tort — ce nom à la grande forteresse centrale (cf. Masqueray, *Bull. de Corr. Afr.*, II, 219).

d'invasion facile[1], que des fortins nombreux jalonnent la route de Ngaous et de Tobna. A l'endroit où dans cette direction la plaine se rétrécit, on rencontre à 12 kilomètres le réduit de Bir-el-Msora, fortin carré de 10 mètres de côté, dont les murs ont 1m,40 d'épaisseur; un peu plus loin, à la sortie de la plaine, une autre redoute carrée s'élève sur la rive droite de la rivière. De tous ces points on aperçoit la masse du Ksar-Bellezma, avec lequel les communications demeuraient faciles et qui formait en arrière de ces postes avancés une citadelle de premier ordre, dominant la plaine tout entière, surveillant toutes les routes qui y débouchaient et barrant résolument les passages ouverts vers le nord.

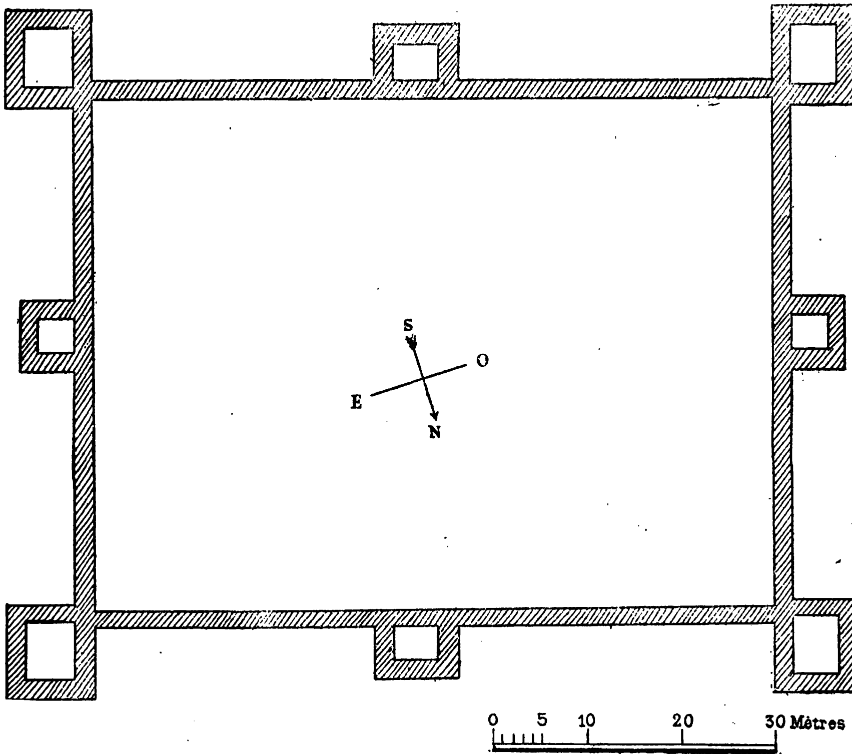
Il ne semble point qu'une ville antique s'élevât sur l'emplacement de la forteresse byzantine. Sans doute, on trouve dans ses murailles un certain nombre d'inscriptions, mais elles sont toutes funéraires et proviennent sans doute de la nécropole de la ville voisine de Lamasba. Les Byzantins ont donc ici, pour les besoins de la défense, créé de toutes pièces cette importante citadelle : toutefois, au pied de la forteresse, les populations se groupèrent bien vite dans cette plaine arrosée et fertile; en avant de la face ouest on remarque des restes nombreux de constructions; ailleurs, j'ai relevé un chapiteau de type purement byzantin, timbré au devant du monogramme du Christ[2] : on sait au reste qu'après la conquête arabe, la citadelle construite par les généraux de Justinien demeura pendant plusieurs siècles un centre important de population[3].

HENCHIR-EL-HAMMAM. — TOBNA (plan VI).

La route, qui, de la plaine du Bellezma, conduit à Ngaous et à Tobna, suit sur toute sa longueur la vallée de l'Oued-Barika; elle est, comme nous l'avons déjà observé, gardée en plusieurs endroits par des fortins byzantins; et dès l'époque romaine elle avait une grande importance stratégique. Dès ce moment, Tobna et

1. Cf. Cagnat, *l. c.*, 571-572.
2. Ce chapiteau mesure à la partie supérieure 0m,60 de largeur, et a 0m,35 de hauteur.
3. Ragot, *l. c.*, 238, 243.

Ngaous étaient solidement occupés [1]; à cette date appartient aussi sans doute le poste fortifié dont les restes subsistent à Henchir-el-Hammam, à une heure environ au nord de Ngaous. Là, sur la rive gauche de la rivière, à l'endroit même où elle sort du défilé de montagnes qui sépare le Bellezma de la plaine dominée par Ngaous,



Plan vi. — Tobna. Forteresse byzantine.

on rencontre les ruines d'un château assez important, qui est incontestablement antérieur à l'époque byzantine. Une tour carrée est encore debout, construite en pierres de taille soigneusement appareillées; le mur ne présente point les caractères habituels de la construction byzantine, ni le double revêtement de pierres, ni le

1. Cagnat, *l. c.*, 597-598.

massif en blocage séparant les deux parements; à la partie supérieure de la tour, est placé sur l'une des faces un cartouche accosté de deux ornements, et où se trouvait gravée une inscription : malheureusement le texte en est illisible, et cela est d'autant plus regrettable que ce document n'a point été employé comme pierre de construction empruntée à un autre monument, mais à été originairement placé dans la muraille pour rappeler l'origine de l'édifice. La forteresse était flanquée de plusieurs tours; à quelque distance de celle qui est demeurée debout, et sur la même face, on remarque les restes d'une autre tour correspondant à la première: le mauvais temps m'a empêché malheureusement d'étudier à loisir cette construction. Pourtant, il m'a paru utile de la signaler, d'abord parce qu'elle date de l'époque romaine, ensuite parce qu'elle occupait peut-être, dans le système défensif de la frontière africaine, la place réservée d'ordinaire à Ngaous [1]. Située, en effet, presque au confluent de l'Oued-Chaba et de l'Oued-Barika, commandant le col qui mène au Bellezma, elle offrait, ce semble, une position plus avantageuse que Ngaous, qui domine de trop haut la plaine avoisinante.

La grande forteresse byzantine de Tobna, bâtie sur la rive gauche de l'Oued-Barika, à 4 kilomètres du poste de Barika élevé sur la rive droite, serait, si elle était bien conservée, d'un fort réel intérêt. Mais elle est loin d'être, comme on l'a affirmé avec quelque emphase, « encore entourée de hautes tours, et à peine inférieure au château de Timgad » [2]; fort au contraire, ses murailles sont éboulées, ses tours ruinées; à l'intérieur de la citadelle d'épais amas de terre sont accumulés; si bien qu'il ne reste plus guère, comme au Bellezma, qu'une énorme plate-forme dominant la plaine et les édifices détruits de la ville voisine, et où il est impossible de démêler autre chose que les lignes générales du plan. La forteresse a, comme le Ksar-Bellezma, comme Timgad, l'aspect d'un grand rectangle mesurant à l'intérieur 54 mètres sur $72^{m},50$; huit tours carrées flanquent l'enceinte, quatre défendant les angles, quatre autres occupant le milieu de chaque courtine. Leurs dimensions sont, aux angles, de $10^{m},50$ sur $9^{m},10$; les tours des courtines, plus petites, mesurent, sur les faces nord et sud, $8^{m},50$ sur $7^{m},50$; sur les deux autres faces, elles ont $7^{m},50$ de côté. Le mur, dans lequel sont entassés des débris antiques en très grand nombre, colonnes, stylobates, chapiteaux et corniches, restes de sarcophages et d'inscrip-

1. Cagnat, *l. c.*, 598.
2. Masqueray, *De Aurasio monte*, 61-62.

tions, est construit suivant la technique ordinaire; son épaisseur, à la courtine comme aux tours, varie de 2 mètres à 2^m,30. Je n'ai pu reconnaître aucune trace des portes, ni du système d'accès des tours.

Au point de vue stratégique, Tobna occupait une position admirable entre l'Oued-Barika et l'Oued-Bitam, sur le versant occidental d'un plateau d'où l'on domine, vers l'est, tout le Hodna oriental, vers le sud toute la plaine découverte qui s'étend dans la direction de Mdoukal [1]. C'était le point de passage nécessaire de tous les envahisseurs venant du sud, obligés de contourner les chotts du Hodna et de passer, soit entre les deux chotts, soit entre le petit chott et la montagne ; c'est aujourd'hui encore le passage fréquenté par les nomades du sud, pour se rendre à Sétif [2]. Aussi les Romains avaient-ils occupé ce point de bonne heure, et partagé la garde du Hodna entre les deux chefs du *limes Tubunensis* et du *limes Zabensis* [3]. Les Byzantins firent de même, et il est possible de fixer avec certitude la date de la fondation de leur forteresse.

En 540, après la soumission de l'Aurès, le patrice Solomon occupa la région du Zab [4], et tout aussitôt il prit soin de protéger par des places fortes la frontière reconquise par ses armes. Dans le Hodna occidental, à Bechilga, près de Msila, pour surveiller le Djebel-Bou-Taleb et fermer la route qui vient de Bou-Saada, il éleva la citadelle qui, en l'honneur de l'empereur, prit le nom de *Zabi Justiniana* [5]. Cet établissement serait demeuré sans objet, si le général byzantin n'avait en même temps fermé les passages du Hodna oriental. Avec les débris de la ville de Tubunae, sans doute ruinée par les Maures à la fin du ve siècle [6], il bâtit la forteresse dont nous venons d'étudier les restes, et qui forme un des points les plus importants de l'occupation militaire dans la région sud-occidentale de l'Afrique byzantine.

1. Cf. Cagnat, *l. c.*, 597-598.
2. Cf. Masqueray, *l. c.*, 61.
3. *Not. Dignit.*, XXV, 1-36. Cf. Cagnat, *l. c.*, 755.
4. Procope, *De Bello Vand.*, II, 20, p. 501.
5. *C. I. L.*, VIII, 8805. Cf. *Rec. de Const.*, 1871-72, p. 322 sq., et Masqueray, *l. c.*, 62-63.
6. La destruction est en tout cas postérieure à 484, date où un évêque siège à la réunion de Carthage (*Notitia Africae*, Numidie, n° 72, éd. Halm.)

CHAPITRE II

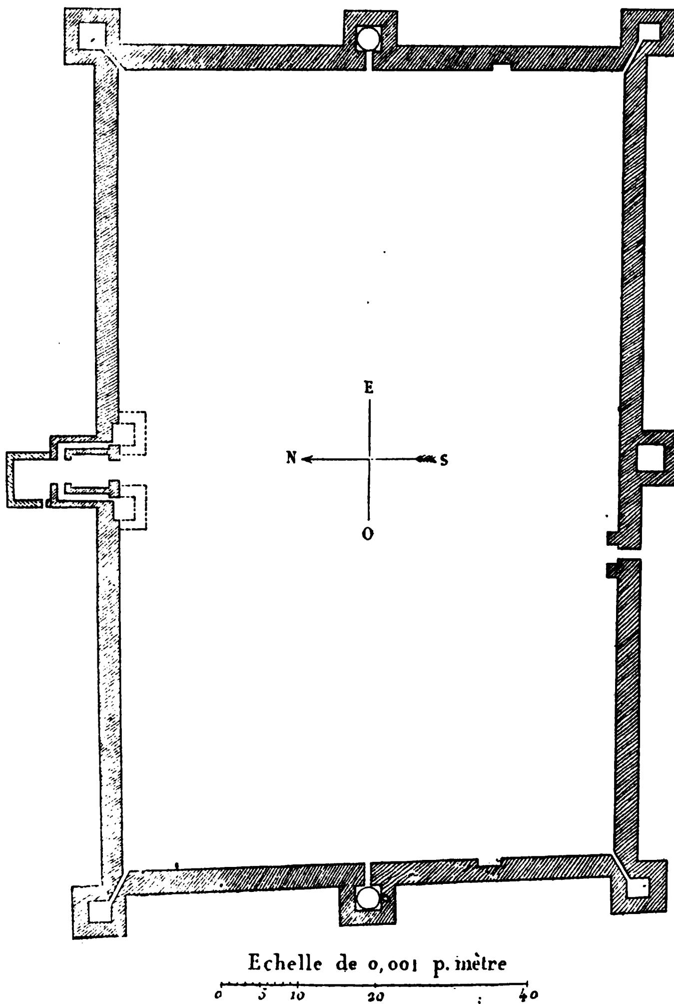
La frontière méridionale de la Numidie.

Timgad (pl. II, III, IV, plans VII, VIII, IX).

La forteresse de Timgad est un des types les plus intéressants et les mieux conservés des constructions militaires de l'époque byzantine. Tandis qu'à Tobna, au Bellezma, à Zana, ailleurs encore, la destruction a été si complète qu'à peine on peut lire sur le terrain les dispositions générales de ces citadelles, ici, au contraire, les murs ont gardé en maint endroit une hauteur de 6 à 7 mètres. Sans doute des brèches considérables défigurent partiellement l'enceinte, sans doute il ne reste plus trace du chemin de ronde ni des créneaux qui couronnaient les courtines ; mais, malgré les injures du temps et des hommes, l'édifice a conservé une assez fière tournure; et le flanc ouest en particulier, avec ses puissantes assises couvertes d'une belle patine dorée, offre un aspect tout à fait imposant. De plus, certains détails de construction fort curieux apparaissent ici avec une netteté singulière et méritent d'être étudiés avec un soin et un intérêt tout spécial.

La forteresse de Timgad a la forme d'un rectangle, mesurant à l'intérieur $111^m,25$ en longueur, $67^m,50$ en largeur. Les angles, suivant l'habitude, sont couverts par des tours carrées très saillantes ; sur le milieu de chacune des courtines, comme au Bellezma, comme à Tobna, une autre tour carrée est construite. Suivant l'usage, des matériaux de toute sorte, empruntés pour la plupart aux édifices de la ville ruinée de Timgad, ont été employés à bâtir la citadelle byzantine : les architraves, les colonnes, les sarcophages, les inscriptions votives, les débris de sculpture ont été pêle-mêle entassés dans les remparts, sans qu'on ait pris la peine de demander aux carrières les matériaux dont on avait besoin. Tous ces blocs superposés ont été d'ailleurs disposés en assises fort régulières ; et malgré la hâte évi-

dente de la construction, on voit qu'un soin assez minutieux a été apporté à l'établissement de cette citadelle[1].



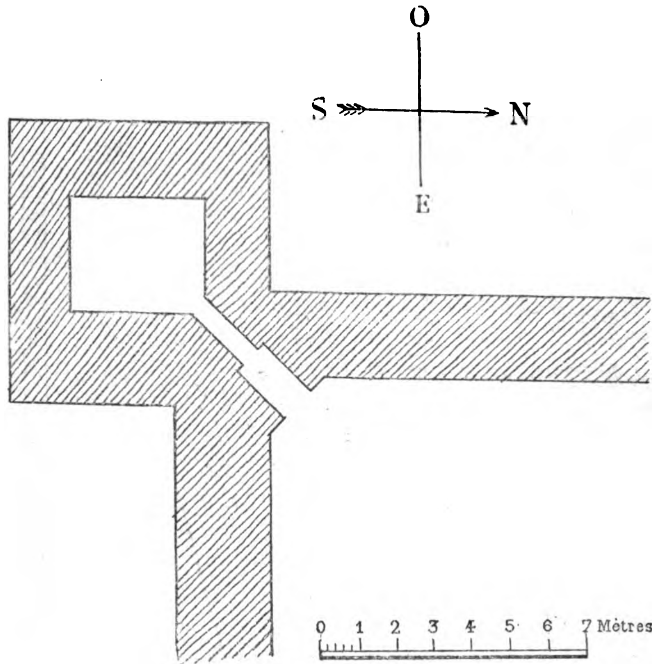
Plan VII. — Timgad. Forteresse byzantine.

Les murs sont formés d'un double revêtement de pierres de taille,

1. Je dois les plans ci-joints à l'obligeance de M. Sarazin, qui dirige depuis plusieurs années les fouilles de Timgad.

dont l'intervalle est comblé avec de la maçonnerie en blocage. Des pierres formant boutisses renforcent la fortification. L'épaisseur à la courtine varie, suivant l'échantillon habituel aux châteaux forts de l'époque justinienne, entre 2m,40 et 2m,70. Elle est moindre aux tours, où elle varie entre 1m,70 et 2 mètres.

Les tours d'angles mesurent, comme dimensions extérieures, 6m,25 sur 7m,35 à celles du nord-ouest et du sud-ouest, 7m,25 sur 7m,30 à



Plan VIII. — Timgad. Tour de l'angle sud-ouest.

celle du nord-est ; celle du sud-est, un peu plus petite, n'a que 5m,85 sur 7m,10. Toutes les quatre s'ouvraient sur l'intérieur de la forteresse par un passage prenant naissance à la rencontre des deux murs des courtines : c'était un couloir fort étroit, mesurant à l'entrée 0m,95, et qui allait se rétrécissant encore, de manière à mesurer 0m,65 seulement en débouchant dans la pièce carrée aménagée à l'intérieur de la tour, L'étroitesse du passage remplaçait ici les dispositions d'accès plus compliquées employées dans les tours d'autres citadelles.

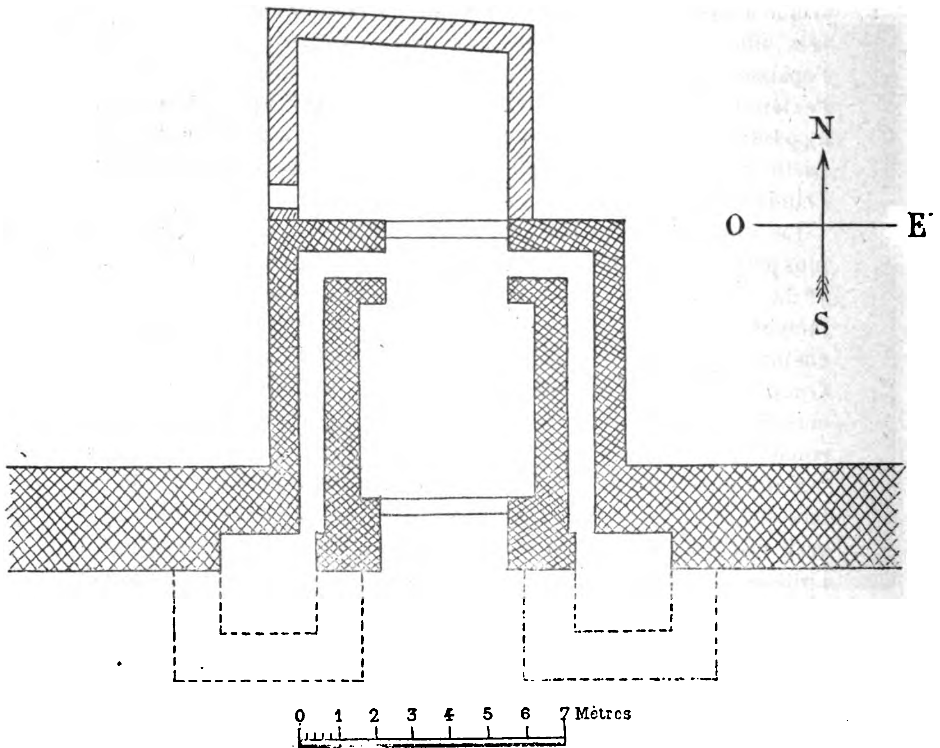
La chute de la partie supérieure des murailles, les brèches assez importantes ouvertes aux tours des angles sud-ouest et nord-ouest ne

permettent plus de reconnaître l'aménagement intérieur de ces défenses. Heureusement les tours qui défendent le milieu des fronts est et ouest viennent en partie combler cette lacune. Directement ouvertes, elles aussi, sur l'intérieur de la forteresse, elles présentent un couloir très étroit, large de $0^m,65$ et long de 2 mètres, qui mène dans une pièce carrée de $3^m,20$ de côté. Ce réduit, demeuré parfaitement intact, est couvert d'une coupole surbaissée, construite en briques : c'est l'unique exemple que je connaisse dans les citadelles byzantines d'Afrique d'une couverture de cette sorte. La salle prend jour — un jour très affaibli d'ailleurs — par une étroite meurtrière ouverte dans l'épaisseur du mur est (à la tour de l'est) et qui descend en biais de l'extérieur pour affleurer sous la naissance de la coupole. Les mêmes dispositions existaient à la tour de la face ouest ; mais la chute d'une partie de la coupole a rempli le réduit de décombres qui en rendent l'étude assez malaisée.

Les deux tours que nous venons d'examiner sont de dimensions plus petites que les tours d'angle ; elles mesurent seulement $4^m,60$ sur $7^m,20$. La tour qui défend le milieu de la face sud a à peu près les mêmes dimensions ($7^m,15 \times 4^m,75$) : mais elle diffère en ce qu'elle ne communique point à l'étage inférieur avec l'intérieur de la citadelle. Comme on le verra dans beaucoup d'autres citadelles byzantines, on entrait dans cette tour par une porte ménagée sur le chemin de ronde.

Deux portes donnaient entrée dans la citadelle de Timgad. Sur la face sud, sous l'abri de la tour médiane et à $6^m,90$ de cette tour, s'ouvrait une étroite poterne ayant $1^m,25$ comme largeur d'ouverture à l'intérieur du fort et 1 mètre seulement à l'extérieur ; elle était protégée par surcroît, à l'endroit où elle débouchait dans la citadelle, par deux massifs de maçonnerie qui rétrécissaient le passage. Une autre entrée plus importante et de dispositions tout à fait singulières était ménagée dans la puissante tour, mesurant $9^m,40$ sur $6^m,55$, qui couvre le milieu du front nord. Sur sa face septentrionale s'ouvrait la grande porte de la citadelle, large de $3^m,40$, et à laquelle correspondait, sur la face sud de la tour, une seconde porte mesurant $3^m,55$ d'ouverture. Mais de plus, à droite et à gauche de cette entrée principale, dans l'épaisseur de la muraille de la tour, large ici de $2^m,10$, deux couloirs intérieurs étaient ménagés, recouverts de gros blocs, et qui mesuraient $0^m,80$ de largeur et $1^m,70$ environ de hauteur. Prenant naissance à l'intérieur de la forteresse, à droite et à gauche de la seconde porte, ces couloirs, dont celui de droite existe encore, s'engageaient dans la muraille parallèlement au passage principal, puis tournant à angle

droit, débouchaient derrière la première porte ouverte sur la face nord de la tour. Quelle était l'utilité de ces passages dérobés, dont je ne connais nul autre exemple dans les forteresses africaines? Peut-être permettaient-ils, si la première porte était forcée, d'assaillir sur leurs flancs les assaillants retenus sous la voûte qui séparait les deux portes. Peut-être permettaient-ils de couper la retraite aux assaillants en



Plan IX. — Timgad. Porte du nord.

se portant sur leurs derrières par ces couloirs. En tout cas, il semble bien que ces passages ne s'ouvraient point directement sur l'intérieur de la forteresse, mais plutôt sur deux tours carrées, qui semblent avoir à l'intérieur renforcé encore les moyens de défense accumulés sur ce point faible de toutes les citadelles antiques.

Plus tard, — mais sans doute encore à l'époque byzantine — le système de défense de la tour du nord fut augmenté encore. Un petit

avant-corps, mesurant $6^m,25$ sur $5^m,55$, vint couvrir les approches trop faciles de la porte principale : dans le mur, épais de $0^m,70$ seulement, une entrée fut ménagée sur la face ouest, à angle droit avec la grande entrée. Toutefois cette construction très hâtive est postérieure à l'ensemble de la forteresse.

On ne rencontre point à Timgad, comme à Haïdra[1] par exemple ou à Mdaourouch, de contreforts épaulant la courtine et servant à porter le chemin de ronde; on n'y trouve pas davantage, comme à Haïdra[2], à Aïn-Hedja ou à Lemsa, les restes de grands escaliers accolés aux murailles et menant sur le haut des courtines. Il faut donc admettre qu'on gagnait par l'intérieur des tours le dessus des remparts : à moins que les rentrants ménagés en deux points sur les faces intérieures est et ouest n'aient servi à soutenir des escaliers légèrement construits.

Au point de vue de la défense, la position de Timgad avait une extrême importance : sans doute la citadelle avait sur la plaine ouverte du côté du nord des vues moins étendues que la ville romaine dont la séparent quelques hauteurs ; mais elle surveillait plus étroitement les passages de l'Aurès, et le débouché des vallées de l'Oued-Abdi et de l'Oued-el-Abiod. Située à l'issue de l'étroit défilé de Foum-Kosantina, elle était admirablement placée pour arrêter les incursions des Sahariens venus du sud ; elle formait aussi une base d'opérations excellente pour pénétrer dans l'Aurès, et en tout temps elle a servi de point d'appui aux colonnes chargées d'opérer dans ce massif[3]. On est donc fondé à croire que les généraux de Justinien occupèrent de bonne heure ce point de si haute valeur : et ceci nous amène à déterminer la date de la construction.

Nous savons par Procope que Justinien prit soin de fortifier les villes situées au pied de l'Aurès, et que ses généraux avaient trouvées désertes et démantelées, ἐρήμους τε καὶ ἀτειχίστους[4]; et parmi les cités de cette région qui étaient dans cette situation, l'historien nomme ailleurs en termes exprès Timgad et Bagaï[5]. Il n'est point douteux d'autre part que Solomon n'ait, dans ses deux expéditions de 535 et 539, apprécié l'importance stratégique de l'emplacement de Tha-

1. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 171.
2. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 173.
3. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, p. 582 ; Cagnat, *Timgad*, p. IV ; Masqueray, *De monte Aurasio*, p. 23-24.
4. Proc., *De aedif.*, VI, 7, p. 343.
5. Proc., *De Bello Vand.*, II, 13 et 19, p. 466 et 494.

mugadi ; à deux reprises il campa près des ruines de la ville détruite [1], et lorsque, conformément aux instructions impériales [2], il se préoccupa de reconstituer le *limes* d'Afrique et de protéger contre les incursions des nomades le pays reconquis, parmi les nombreuses forteresses qu'il éleva et dont il poussa quelques-unes au cœur même de l'Aurès [3], sans nul doute il fit une place à la citadelle qui couvrirait la position de Timgad. La construction du fort, qui rappelle les meilleurs édifices africains de l'époque justinienne, renforce encore notre hypothèse : et il n'est point invraisemblable qu'on retrouve quelque jour, parmi les décombres accumulés devant la porte du nord, quelque inscription rappelant, avec le nom des très pieux empereurs Justinien et Théodora, le glorieux souvenir du patrice qui a tant fait pour l'occupation militaire de l'Afrique byzantine.

Construite vers 539 ou 540, comme Tobna et Zabi Justiniana et Sétif, la forteresse de Timgad, autour de laquelle un noyau de population semble s'être groupé, demeura occupée jusqu'aux derniers jours de l'Afrique byzantine. En 646, une église était construite à l'abri de ses remparts par le duc de Tigisis, sans doute chargé du commandement militaire sur la frontière de l'Aurès [4].

Ksar-Bagaï (plans x, xi, xii).

On a remarqué déjà le soin qu'apportèrent les Byzantins à fermer par une chaîne de postes fortifiés tous les débouchés de l'Aurès, et l'on verra tout à l'heure combien ils multiplièrent ces constructions dans le pays tourmenté qui avoisine du côté de l'est ce massif montagneux. Au pied de l'Aurès occidental, leurs établissements, pour importants qu'ils soient, sont plus rares : sur les 60 kilomètres, qui séparent Timgad de Khenchela, on ne trouve aucune ruine byzantine, si ce n'est, au nord-est de Timgad, et d'ailleurs assez éloignée de la montagne, la ville fortifiée de Guessas, l'antique Ad Lali. On y signale une citadelle byzantine avec un réduit flanqué de tours [5], et l'on sait

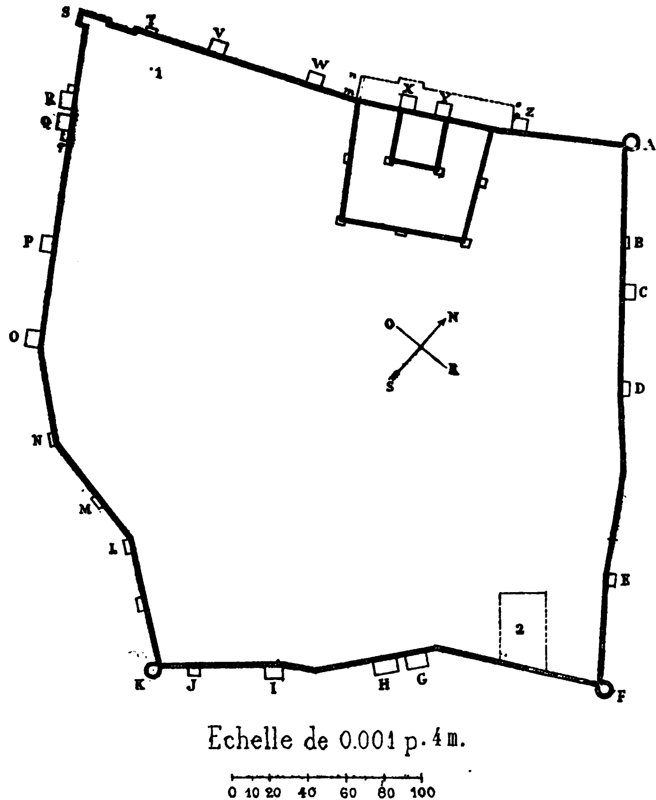
1. Proc., *De Bello Vand.*, p. 466 et 495.
2. *Cod. Just.*, I, 27, 2.
3. Proc., *De Bello Vand.*, p. 493 et 500-501.
4. *C. I. L.*, VIII, 2389.
5. *Rec. de Const.*, 1860-61, p. 131-132 ; 1873-74, p. 206 ; 1892, p. 203-204.

que, même après l'invasion arabe, une population chrétienne était groupée sur ce point[1] : dominant en effet la vallée de l'Oued-Chemorra, Guessas renforçait utilement la position de Timgad. On arrivait ensuite à la grande coupure que forme à travers l'Aurès la vallée de l'Oued-el-Arab : c'était une position d'une importance particulière, « au débouché d'un des passages principaux qui conduisent du Tell au Sahara, sur la route directe du Souf à Constantine[2]. » De plus on couvrait de là une grande partie du Tell par la proximité où l'on était de la tête des principales vallées qui traversent l'Aurès[3]. Aussi, à l'époque romaine autant que de notre temps, s'est-on préoccupé d'occuper ce point stratégique : les Byzantins n'y manquèrent pas et au pied des montagnes des Amamra, ils fortifièrent puissamment la ville de Bagaï.

A 11 ou 12 kilomètres au nord de notre poste de Khenchela, dans la grande plaine où l'Oued-Bou-Rougal, l'Abigas de Procope, écoule ses eaux vers l'immense lagune du Guerah-el-Tarf, s'élèvent, sur un mamelon qui domine au loin le pays, les restes de l'énorme enceinte de Bagaï. Elle a la forme d'un quadrilatère irrégulier, dont les murailles suivent assez exactement les contours de la colline; la grande dimension du nord-ouest au sud-est est d'environ 330 mètres; celle du nord-est au sud-ouest est de 308 à peu près; le périmètre des murailles n'offre pas moins de 1,172 mètres de développement. Flanquée de tours rondes à trois de ses angles, d'une tour carrée plus faible à l'angle ouest, elle est, en outre, défendue sur ses différents fronts par vingt et une tours carrées d'inégale importance; enfin, adossée au flanc nord-ouest, se dresse, sur la partie la plus escarpée du mamelon, et protégée à l'extérieur par un ravin profond, une seconde enceinte flanquée de tours, et pourvue d'un réduit intérieur, véritable citadelle construite dans le point le plus fort de la ville fortifiée. Il ne suffit donc point de voir dans les ruines de Bagaï « un fort de dimensions plus considérables que les autres redoutes byzantines construites sur les plateaux voisins »[4], ou bien « une citadelle où se trouvaient peut-être réunis les magasins et le dépôt de toutes les garnisons de la région »[5]. Nous y verrons bien plutôt un type de ville fortifiée by-

1. *Kitab el-Adouani,* cité par Ragot, *Rec. de Const.*, 1873-74, p. 210.
2. Tissot, II, 481.
3. Cf. Cagnat, p. 581 et 586.
4. Villefosse, *Archives des missions,* 1875, p. 445. M. de Villefosse a publié un plan de Bagaï; nous l'avons collationné sur le terrain et rectifié ou complété en plusieurs points.
5. Masqueray, *Bull. Corr. Afr.*, III, 106-107.

zantine, telle que peuvent encore l'offrir Tébessa, Béja ou Djeloula. Si l'on songe que l'enceinte de Tébessa a de moindres dimensions que celle de Bagaï (320×280)[1], si l'on tient compte surtout de la citadelle formant réduit dans l'enceinte, on n'hésitera point à accepter notre



Plan x. — Ksar-Bagai. Enceinte de la ville byzantine.

hypothèse et à étudier dans les ruines de Bagaï un des monuments les plus considérables de l'Afrique byzantine.

Malheureusement cette ville forte est dans un état de bouleversement difficile à décrire; les remparts écroulés, ou ensevelis sous les terres, ne s'élèvent plus guère qu'à une hauteur de 1^m,50 à 2 mètres; la face sud-est en particulier est extrêmement ruinée : toutefois le front sud-

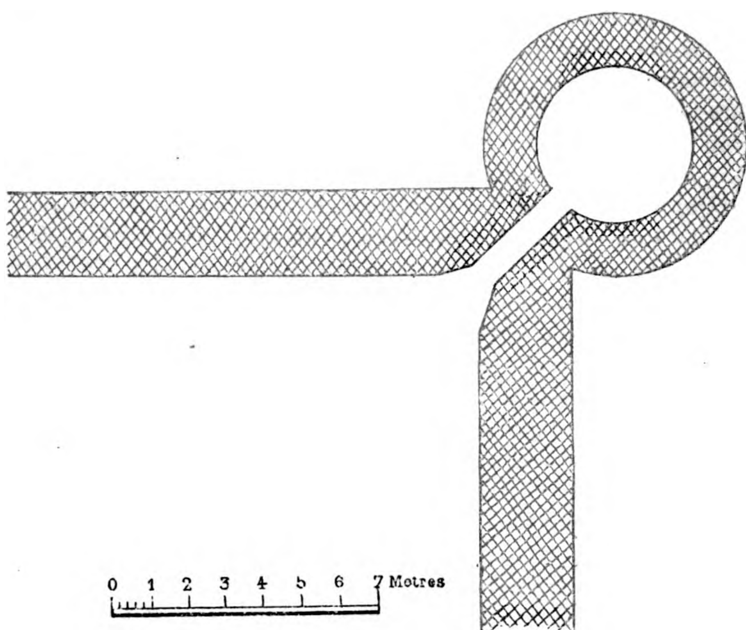
1. Moll, *Rec. de Const.*, 1860-61, p. 204.

ouest plus nettement conservé, les dispositions générales du plan partout visibles sur le terrain avec une précision parfaite, permettent aisément de se rendre compte des moyens de défense accumulés. Les murs sont généralement revêtus d'un double parement de pierres, avec maçonnerie en blocage à l'intérieur; des pierres formant boutisses renforcent la fortification. Les assises, assez irrégulières, sont formées en général de gros blocs : toutefois, en quelques points, par exemple à la tour du nord, le parement intérieur est construit en pierres de moindre appareil. Suivant l'usage, les matériaux de construction ont été empruntés aux édifices de la ville romaine qui était, au moment où les Byzantins l'occupèrent, abandonnée et à demi détruite[1]; on trouve en grand nombre dans les remparts des fragments d'inscriptions, de colonnes, etc. L'épaisseur des murs varie de 2^m,10 à 2^m,50; moindre aux tours, elle varie de 1^m,65 à 1^m,95.

Il importe, pour bien se rendre compte des dispositions adoptées, d'étudier successivement les différents fronts de la place forte. La face nord-est AF est défendue aux deux extrémités par deux tours circulaires de type semblable : presque dégagées du mur, elles s'ouvrent sur l'intérieur de la forteresse par un étroit couloir large de 0^m,85; elles ont au centre une salle ronde mesurant 4^m,40 de diamètre; le mur a 1^m,75 d'épaisseur. Entre ces deux tours, à des distances variables, la courtine est garnie d'une succession de quatre tours carrées, d'importance et de saillie inégales; tandis que la tour B ne déborde sur le mur que de 1^m,90, la tour C, au contraire, mesure 5^m,40 sur 7^m,80. Le front sud-est FK borde un escarpement assez abrupt de la colline où s'élève la citadelle; malheureusement les murailles en sont fort endommagées. La tour circulaire F est, sur sa face extérieure, entièrement éboulée, et il en est de même de la tour circulaire K qui défend l'autre extrémité de la courtine : cependant les dispositions d'accès demeurent aisément reconnaissables dans toutes deux. Entre elles, on rencontre d'abord deux puissantes tours carrées G et H, mesurant 7^m,50 sur 11 et assez rapprochées l'une de l'autre pour qu'on doive supposer qu'elles flanquaient une porte de la ville. Plus loin, deux autres tours carrées de moindre dimension s'élèvent : l'une a 5^m,10 de saillant, l'autre 3^m,70 seulement. Entre cette dernière tour J et la tour circulaire K, le plan de M. de Villefosse marque une entrée de la forteresse, sans doute une poterne, dont la largeur d'ouverture serait 1^m,65. Je n'en ai retrouvé nulle trace sur le terrain.

1. Proc., *De Bello Vand.*, p. 494.

Le front sud ouest KS est le plus considérable de la citadelle : il forme une ligne brisée longue de 374 mètres et qui suit assez exactement les détours de la colline : c'était d'ailleurs le point le plus important de la défense, tourné qu'il était vers la montagne. Aussi le mur de la courtine est-il renforcé tout d'abord par une succession de contreforts extérieurs formant sur le rempart de petites plate-

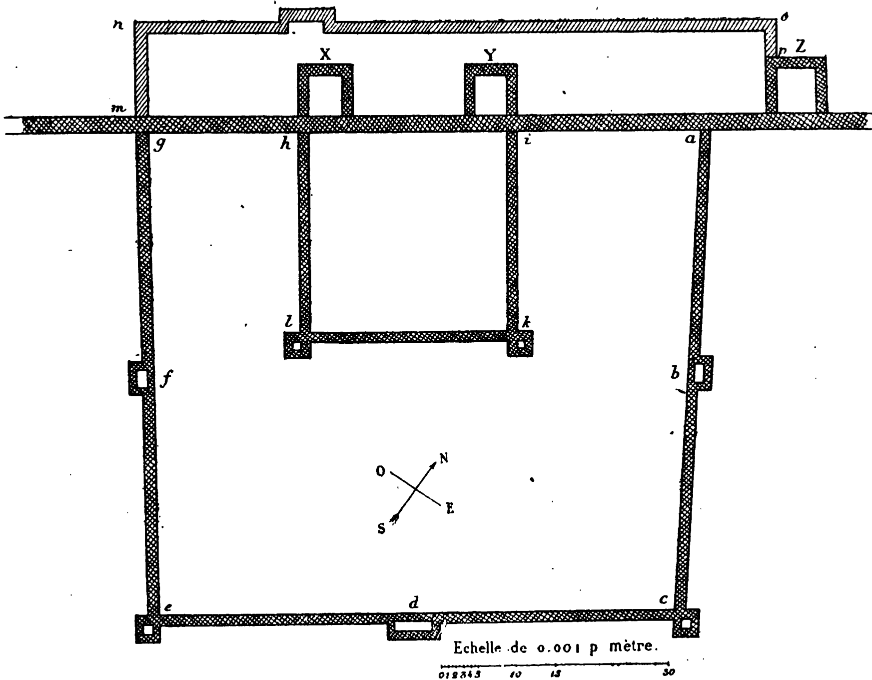


Plan XI. — Ksar-Bagai. Tour de l'angle nord.

formes; puis viennent trois tours carrées de faible saillant ($1^m,95$ seulement) et un peu plus loin, à l'endroit où le mur change de direction, une forte tour carrée O, mesurant $6^m,25$ sur $7^m,80$, et ayant aux murailles $1^m,65$ d'épaisseur ; elle couvrait de sa masse les deux courtines voisines. Après une autre tour P, se rencontrait une autre entrée de la ville. Entre deux tours Q et R renforcées par des tourelles *q* et *r*, s'ouvrait une porte cintrée [1] ayant $2^m,70$ d'ouverture : malheu-

1. J'emprunte cette indication au plan de M. de Villefosse : actuellement il est impossible de reconnaître ce détail.

reusement les décombres sont si fort accumulés en ce point qu'il est impossible de déterminer les partis adoptés pour défendre cette entrée. Enfin l'angle ouest de la citadelle est couvert, non point par une tour circulaire, mais par un saillant carré S, qui semble une assez médiocre défense : il est vrai qu'en ce point, le terrain ajoutait au rempart une



Plan XII. — Ksar-Bagaï. Réduit de la citadelle.

protection naturelle. Depuis la tour S jusqu'à la tour Z un ravin très profond borde le flanc nord-ouest.

Sur ce front SA on rencontre tout d'abord une suite de trois tours carrées, dont la première T déborde sur le mur de $0^{m},80$ à peine, tandis que la tour V, dont les murailles ont $1^{m},95$ d'épaisseur, mesure 6 mètres sur $8^{m},60$. Ensuite, à mesure qu'on approche du réduit fortifié, les dispositions deviennent plus compliquées ; tandis que le mur d'enceinte continue à longer la crête de l'escarpement, flanqué par de puissantes tours X, Y qui ont $6^{m},70$ de saillant, une autre muraille

mnop se détache de l'enceinte et court à mi-côte pour revenir se souder à la tour Z, qui a comme dimensions $7^m,10$ sur $8^m,30$. Ce mur, qui semble destiné à renforcer la défense du réduit, est d'ailleurs de date postérieure à la construction du reste de la forteresse.

A l'intérieur de la face SA, adossé à la courtine, s'élève sur le point le plus escarpé de la colline, et dominant toute l'enceinte, un réduit fortifié. C'est proprement la citadelle de Bagaï, qui pouvait, la ville prise, offrir une dernière retraite aux défenseurs et un suprême moyen de résistance. Cette forteresse rappelle le type ordinaire des châteaux forts byzantins ; c'est un quadrilatère régulier, mesurant à l'intérieur 74 mètres environ sur 63, flanqué aux angles de tours carrées, et montrant sur le milieu de chacune de ses faces — à l'exception du front commun avec l'enceinte — une autre tour carrée. Sauf la tour médiane de la face sud-est (*d*) qui mesure $6^m,35$, les autres tours sont en général de petites dimensions : elles ont aux angles $3^m,50$ sur 4 mètres, sur les faces latérales (tours *b* et *f*) 4 mètres sur $1^m.50$ seulement. L'épaisseur du rempart est de $1^m,40$ aux tours et aux courtines. — Enfin, dans l'intérieur de cette citadelle, une dernière construction s'élevait : c'est une sorte de donjon carré adossé à la courtine d'enceinte et mesurant à l'intérieur 26 mètres de côté ; deux tourelles flanquent les angles est et sud ; les murailles ont $1^m,15$ d'épaisseur. C'est un type intéressant de ces maîtresses tours que les Byzantins élevaient volontiers au point le plus élevé de leurs enceintes fortifiées, et qui, disposées de façon à permettre une résistance isolée, formaient ce que Procope appelle un πυργοκάστελλον [1].

Sur le vaste plateau très accidenté qui forme l'intérieur de l'enceinte, on distingue les restes d'un certain nombre de constructions : c'est non seulement la mosquée du XIe siècle, construite avec des colonnes antiques, et dont on a parfois pris à tort les ruines pour celles d'une basilique [2]. On remarque en outre, dans l'angle ouest (n° 1), des restes de voûtes qui semblent appartenir à une citerne, de nombreuses traces d'édifices, et surtout, adossée au front sud-est, une grande construction rectangulaire, dont la destination échappe : c'était peut-être, comme à Haïdra [3], une église. Comme souvenir des établissements religieux que construisit à Bagaï l'époque byzantine, on citera enfin les curieux fragments de sculpture conservés dans le square

1. Proc., *De aedif.*, p. 225. Cf. p. 304, et Rey, *Architecture militaire des Croisés*, p. 13-14.
2. Cf. Villefosse, *l. c.*, p. 446.
3. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 174-175.

d'Aïn-Beida. Ce sont des portions d'arcade provenant de la couverture d'un ciborium : au centre de l'arcade est sculptée une croix flanquée des lettres A et ω ; à droite et à gauche s'enroulent des rinceaux de pampres, chargés de grappes ; dans la courbe intérieure de l'arcade, d'autres ornements sont dessinés. Ces fragments, dont le style byzantin est incontestable, proviennent de Bagaï ; ils sont encore inédits.

Nous avons indiqué déjà l'importance stratégique de la position de Bagaï ; elle apparaît clairement à quiconque, des hauteurs du réduit fortifié, embrasse d'un coup d'œil le vaste panorama qui se découvre. Vers le sud et le sud-ouest, c'est la haute chaîne boisée de l'Aurès, dont la forteresse commande les défilés ; vers l'ouest, c'est la large plaine ouverte dans la direction de Timgad et de Batna ; vers l'est, c'est la plaine encore, limitée à l'horizon par le massif du Tafrent ; au nord enfin, jusqu'à Aïn-Beida, c'est le haut plateau uni où rien n'arrête le regard, et que coupe d'un obstacle naturel l'énorme sebkha du Guerah-el-Tarf. Pour toute invasion sortie de l'Aurès, le passage nécessaire vers le nord se resserre entre ce grand lac salé et la pointe du Djebel-Tafrent ; pour le franchir, il faut passer en vue de Bagaï, et rien de ce qui se produit dans la vaste plaine n'échappe à la surveillance de la forteresse.

On conçoit que les généraux byzantins reconnurent vite cette position importante. C'est par là qu'en 535 et en 539, dans ses deux expéditions contre l'Aurès, Solomon aborda le massif montagneux [1]. A ce moment, la ville de Bagaï était abandonnée ; mais on peut légitimement supposer, surtout après les incidents qui mirent en péril l'armée byzantine [2], que le patrice se hâta de reprendre possession de ce point important. C'est du règne de Justinien que date sans nul doute la construction de la citadelle de Bagaï ; le soin apporté à certains détails d'arrangement en est d'ailleurs une preuve assez suffisante ; le plan des tours circulaires, la précision extrême avec laquelle les pierres ont été taillées et ajustées pour rattacher suivant une oblique le parement des murs aux lignes du couloir d'accès attestent des architectes expérimentés. Sans doute, l'enceinte a pu, par la suite — étant donnée l'importance militaire que Bagaï garda jusqu'au XIe siècle [3] — être en quelques points réparée et remaniée. Mais dans l'ensemble, elle appartient à l'époque justinienne et elle demeura jusqu'au VIIe siècle

1. Proc., *De Bello Vand.*, p. 465 et 493-494.
2. Proc., *De Bello Vand.*, p. 494-495. Cf. Masqueray (*Bull. Corr. Afr.*, III, p. 103-105 et I, 278-280).
3. *Rec. de Const.*, 1873-74, p. 216, 218.

une des principales places fortes de l'Afrique byzantine. Au moment de l'invasion arabe, une garnison l'occupait et la force de ses murailles fit reculer Sidi Okba [1].

Quelle que fût pourtant l'importance stratégique de Bagaï, cette place ne suffisait point, étant trop en plaine, à remplacer le poste romain de Mascula, situé un peu plus au sud et plus en avant dans la montagne, à 1,300 mètres environ d'altitude, sur l'emplacement actuel de Khenchela. Vers la fin du VIe siècle, on se décida à le réoccuper : une inscription datée du règne de Tibère II montre qu'une citadelle y fut construite [2]; c'était, mieux encore que Bagaï, une position militaire de premier ordre, surveillant les principales vallées de l'Aurès et offrant une base d'opérations admirable à toute colonne chargée de pénétrer dans la montagne [3]. Malheureusement on ne retrouve à Khenchela nulle trace de cet ouvrage fortifié.

Dans la plaine très fertile jadis qui s'étend à l'est et au nord de Bagaï [4], on signale un assez grand nombre de redoutes byzantines. Les unes, telles que Ksar-el-Ahmar [5] et Aïn-Mtoussa [6], pouvaient avoir pour but de barrer la plaine entre le Tarf et le pied du Tafrent ; d'autres, comme celles d'Henchir-Cheragrag au nord [7], et d'Henchir-bel-Kitan [8], à l'est du même massif, servaient sans doute à surveiller cette pointe avancée du massif de l'Aurès ; enfin la grande redoute d'Henchir-Tebrouri gardait le col d'El-Fedj [9], par où passait une des routes de Mascula à Théveste. Tous ces ouvrages ont ce caractère commun de dominer des points d'eau, et ce trait s'observe fréquemment dans les constructions militaires byzantines : pourtant je ne suis point assuré qu'il faille voir dans ces fortins des points d'occupation permanente formant un vaste camp retranché [10], et j'inclinerais plutôt à les considérer comme des refuges fortifiés destinés à recueillir, en cas d'invasion, les cultivateurs de cette riche plaine : seule, la redoute d'Henchir-Tebrouri, qui paraît avoir de plus grandes dimensions, était destinée peut-être à occuper un point stratégique.

1. El-Bekri, cité par Fournel, *Les Berbers*, I, 166.
2. *C. I. L.*, VIII, 2245.
3. Tissot, II, 481. Cf. Masqueray, *De Aurasio monte*, p. 21-22.
4. Cf. sur cette fertilité, Masqueray, *Bull. Corr. Afr.*, I, 279-280 ; III, 105.
5. *Rec. de Const.*, 1867, p. 223.
6. *Ibid.*, p. 225.
7. *Ibid.*, p. 117.
8. *Ibid.*, p. 221 et *Bull. Corr. Afr.*, I, 283.
9. *Rec. de Const.*, 1867, p. 222 ; *Bull. Corr. Afr.*, I, 281.
10. *Ibid.*, p. 223.

TÉBESSA.

Entre Khenchela et Tébessa s'ouvre un espace d'environ 90 kilomètres, dans lequel débouchent plusieurs routes importantes, faisant communiquer par les profondes déchirures du plateau des Nemenchas le Sahara avec le Tell. Il importait de fermer soigneusement ces diverses routes d'invasion. Les Romains, qui pourtant occupaient le sud de l'Aurès, n'y avaient point manqué, et ils avaient jalonné de quelques postes la ligne qui borde le flanc septentrional de la montagne [1]. Les Byzantins, dont la domination s'arrêtait aux premières pentes de l'Aurès, durent, à plus forte raison, multiplier les moyens de défense pour couvrir la région des plateaux.

Plusieurs vallées profondes constituent des lignes de pénétration importantes [2]. C'est d'abord, large passage ouvert entre la masse de l'Aurès proprement dit et le plateau des Nemenchas, la vallée de l'Oued-el-Arab. Sans doute Mascula et Bagaï en surveillaient les issues vers la plaine d'Aïn-Beida; mais à l'est du Tafrent, un autre débouché s'offrait aux envahisseurs par la plaine de la Sbikha et la vallée de l'Oued-Meskiana [3]. Ce point stratégique n'avait point échappé aux généraux byzantins. Une grande forteresse s'élevait à Henchir-Oum-Kif (Cedia) [4]; une autre moins importante était bâtie à Ksar-el-Kelb (peut-être Vegesela), sur un mamelon au pied duquel jaillissait une source abondante [5].

Les vallées de l'Oued-Bou-Bedjer et de l'Oued-Bou-Doukan formaient une autre ligne d'invasion [6] : on y signale des postes byzantins au débouché de la plaine du Guest à Aïn-Seggaa [7], à Aïn-Ghorab [8] et à Henchir-Adjed [9].

Enfin deux autres passages s'ouvraient à travers la montagne : c'étaient les vallées de l'Oued-Hallel et de l'Oued-Tilidjen. « Ces étroits

1. Cf. Cagnat, *l. c.*, 579-581.
2. *Ibid.*, 584-586.
3. Cf. Masqueray, *Bull. Corr. Afr.*, I, 285.
4. Masqueray, *Bull. Corr. Afr.*, I, 326.
5. *Ibid.*, I, 285 ; *Rec. de Const.*, 1876, p. 395.
6. Cf. Cagnat, 580 et 584.
7. *Rec. de Const.*, 1876-77, p. 380. De Rossi, *B. A. C.*, 1878, p. 22-24.
8. *Rec. de Const.*, 1871, p. 421. Cf. de Rossi, *B. A. C.*, 1878, p. 19-20.
9. *Rec. de Const.*, 1878, p. 30-31. Les dispositions en sont nettement byzantines.

couloirs, dont les replis tortueux parcourent une longueur de 20 kilomètres entre deux murailles à pic d'une hauteur de près de 150 mètres, présentent un aspect sauvage extrêmement curieux... C'est par là que les nomades opèrent annuellement leurs migrations[1]. » Il était donc essentiel d'en garder fortement les issues. Pour cela, à l'endroit où la vallée s'élargit pour entrer dans le Bahiret-Mechentel, un poste installé à Aïn-Guiber[2] surveillait la rive droite de la rivière : un peu en arrière, au centre de la plaine, s'élevait la citadelle de Cheria; enfin, plus au nord, le réduit d'Henchir-Mektidès[3] protégeait le col d'Aïn-Saboun, et la tour de Ksar-Belkassem[4] surveillait le col de Gaïguia, par où une route gagne la vallée de l'Oued-el-Kébir. Quant à la voie de l'Oued-Tilidjen, on y signale des fortins byzantins à Aïn-Tilidjen[5] et à Henchir-Bouraoui[6], ce dernier fort important : occupant l'entrée du Bahiret-el-Arneb, il surveillait la vallée de l'Oued-Tilidjen et le passage du Foum-el-Malleg et couvrait d'autre part les passages du Trik-el-Karreta et de Tenoukla par où l'on débouche dans la plaine de Tébessa. A l'entrée du premier de ces cols, on a signalé deux fortins byzantins à Ksar-Tebinet et à Goussa[7]; toutefois, d'autres renseignements permettent de croire que ces ruines appartiennent plutôt à d'anciennes fermes romaines[8]. On a si fort abusé, d'ailleurs, du mot de byzantin pour désigner toute construction hâtive ou irrégulière, qu'il faut accepter avec la plus grande défiance les indications de cette sorte. Sauf les cas très rares où les renseignements proviennent d'une personne spécialement compétente, on ne tiendra compte qu'après contrôle de ces informations. C'est ce que j'ai tâché de faire pour la région de Khenchela à Tébessa; ne connaissant que les deux extrémités de la ligne, je n'ai accueilli ici d'autres indications que celles dont la source m'a paru à peu près sûre, ou la situation indiscutable.

On a insisté bien des fois sur l'importance stratégique de Theveste, sur l'admirable position qu'elle occupait pour couvrir la province « contre toute invasion venant du sud, soit de la Numidie, soit de la Byzacène »[9], sur l'avantageuse base d'opérations qu'elle offrait aussi

1. *Rec. de Const.*, 1876, p. 383.
2. *Rec. de Const.*, 1871, p. 420-421.
3. *C. I. L.*, VIII, 16751.
4. *Rec. de Const.*, 1878, p. 35.
5. *Ibid.*, 1871, p. 422.
6. *Ibid.*, 1878, p. 17-18.
7. *Ibid.*, 1874, p. 60, et 1876, p. 338.
8. *Ibid.*, 1866, p. 226.
9. Moll, *Rec. de Const.*, 1858-59, p. 81-82.

bien contre les Gétules de l'est que contre les montagnards de l'Aurès et les populations du sud de la province de Constantine[1]. On conçoit que les Byzantins en apprécièrent toute l'importance : elle était pour eux d'autant plus grande que, n'ayant plus guère à s'occuper des Maurétanies, Theveste se trouvait au centre même de leur ligne de défense, entre la mer et le Hodna. Dans la plaine qu'elle dominait, débouchaient de toutes parts des routes importantes[2], celle de l'ouest qui venait de Lambèse par Timgad et Mascula, celles du sud-ouest qui arrivaient du désert par les vallées de l'Oued-Bou-Doukan, de l'Oued-Hallel et de l'Oued-Tilidjen, celles du sud-est qui venaient de Gafsa et de Thelepte, celle de l'est qui par la vallée de l'Oued-el-Hatob arrivait de Sbéitla, celle du nord-est qui venait de Carthage, celles du nord-ouest qui allaient à Thagaste ou à Cirta. Au nœud de cet important réseau routier, Theveste fermait aux envahisseurs les passages du sud, couvrait et protégeait les routes du nord; et tout autour de la puissante citadelle, d'autres fortins avancés complétaient son système de défense en barrant les principaux cols qui débouchaient dans la plaine. On a déjà vu les ouvrages qui surveillaient au sud-ouest la voie de l'Oued-Hallel et le Trik-el-Karreta; au sud-est, du côté de Thelepte, au delà des cols de Tenoukla et de Bekkaria, on signale dans la vallée de l'Oued-el-Ma le poste de Henchir-Bou-Sebaa[3], et la citadelle d'Aïn-Bou-Dries, construite par le patrice Solomon[4], occupait près d'une source abondante une position admirable, à la fois à portée de la route de Thelepte et de la voie qui venait de Sbéitla par le Bahiret-Fouçana et le Khanguet-Oum-el-Ouahad[5]; au nord-est, sur la route de Carthage, au défilé du Khanguet-Mazouch, la redoute de Ksar-Gouraï[6] mettait un jalon entre Theveste et la puissante forteresse d'Ammaedara (Haïdra); enfin, du côté du nord, à l'endroit où le col d'El-Attaba traverse le massif du Djebel-Dir, un château fort mesurant $53^m,30$ sur $48^m,30$ s'élevait à Guastal, flanqué aux angles de tours circulaires de 4 mètres de diamètre, et dont les murailles ont $2^m,40$ d'épaisseur[7]. C'était sans doute, comme la plu-

1. Cagnat, *l. c.*, 497-498.
2. Cf. Tissot, II, 465.
3. *Rec. de Const.*, 1874, p. 67. C'est un carré de $14^m,50$ et une inscription (*C. I. L.*, VIII, 2079) montre que cette *munitio* fut élevée par les soins d'un particulier. Il ne me paraît point certain qu'elle soit byzantine. Cf. de Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1878, p. 11.
4. *C. I. L.*, VIII, 2095.
5. Cf. Tissot, II, 630.
6. *Rec. de Const.*, 1866, p. 219 ; 1876, p. 421.
7. *Ibid.*, 1876, p. 412.

part des postes importants de cette région, comme Ammaedara, comme Thelepte, comme Aïn-Bou-Dries, comme Theveste même, une construction de l'époque justinienne, et on voit avec quel soin le patrice Solomon avait, dans cette position militaire de premier ordre, accumulé les moyens de défense.

Il n'est pas nécessaire de faire une fois de plus la description de l'enceinte byzantine de Tébessa, qui, ainsi qu'on l'a justement remarqué, « peut être considérée comme un véritable type de l'art de l'ingénieur au VIe siècle [1] ». On sait que cette ville forte est, avec Haïdra, un des exemples les plus intéressants et les plus complètement conservés des constructions de l'époque justinienne; une inscription, encastrée dans la maçonnerie au-dessus d'une des portes de la forteresse [2], indique la date précise de sa fondation, et célèbre les victoires du patrice Solomon. On sait d'autre part qu'elle forme un vaste rectangle, mesurant 320 mètres de longueur sur 280 de large, que quatorze solides tours la flanquent sur ses différents fronts, que trois portes enfin, ouvertes sur les faces nord, sud et est, y donnent accès [3]. Mais si ces dispositions générales sont amplement connues, il n'en est point de même de quelques détails techniques : et comme j'ai eu la bonne fortune de compléter l'examen direct de la fortification par l'étude des plans de détail dressés en 1853 par le génie avant toute restauration, il ne me paraît pas inutile de noter ici quelques observations.

On sait quel parti les constructeurs byzantins ont tiré, pour élever les murailles, des édifices romains préexistant sur le terrain, et comment en particulier l'arc de triomphe à quatre faces dédié à Caracalla est devenu l'une des tours et l'une des entrées de la ville forte, par la fermeture de ses arcades latérales nord-est et sud-ouest et le rétrécissement de son arceau septentrional. De même sur la face sud-ouest de la citadelle, on a assis le rempart sur les restes d'un édifice romain, probablement sur le mur de scène d'un théâtre; on voit encore, à cet endroit, à la base du mur, cinq pilastres en place, engagés dans la muraille; et dans la maçonnerie, d'énormes tambours de colonnes dont quelques-uns débordent le parement du mur, ont été rapidement entassés. On a donc procédé ici comme dans toutes les forteresses byzantines, tirant des ruines de la Theveste romaine les

1. *Rec. de Const.*, 1860-61, p. 204. Cf. H. de Villefosse (*Tour du monde*, 1880, t. II, p. 28-29).
2. *C. I. L.*, VIII, 1863.
3. Cf. Moll, *l. c.*, 204-209.

matériaux nécessaires. De telle sorte on a élevé en assises soigneusement ajustées, mais disposées parfois de manière bien irrégulière, des murailles puissantes dont l'épaisseur varie de $1^{m},50$ à $2^{m},20$.

Sur le dessus de la courtine, à une hauteur de 7 à 8 mètres au-dessus du sol, régnait un chemin de ronde assez large, faisant tout le tour de l'enceinte. Il était couvert vers l'extérieur par un haut parapet crénelé, ayant la même épaisseur que le parement extérieur de la muraille. Il n'était point toutefois, comme à Haïdra ou à Mdaourouch, porté sur des contreforts épaulant la courtine et reliés par des arcades[1]; à Tébessa, de fortes pierres placées en encorbellement, de manière à déborder le parement intérieur du rempart, soutenaient les larges dalles qui forment le chemin de ronde, et constituaient ainsi une sorte de balcon surplombant la muraille intérieure.

En certains endroits, le chemin de ronde était coupé par des marches, destinées, comme à Haïdra[2], à racheter les différences de niveau; ainsi les plans du génie montrent sur la face sud-ouest le chemin de ronde montant par des marches à la tour 3 et redescendant à la tour 4. On accédait à ce chemin de ronde, comme à Haïdra, par des escaliers placés en différents points de l'enceinte[3]. On en voit encore un à côté de la porte de Caracalla, soutenu sur un assez fort massif de maçonnerie et une arcade; un autre, aujourd'hui détruit, se trouvait à côté de la tour n° 4.

La disposition des tours, dont plusieurs sont fort bien conservées, mérite une attention particulière. J'ai particulièrement étudié à cet effet les deux tours qui flanquent la porte Solomon, la tour n° 1 occupant l'angle sud-est de l'enceinte, et les plans fort instructifs, montrant les dispositions intérieures des tours 3, 4 et 5 de la face sud-ouest[4].

En général, ces tours, dont la hauteur atteignait 16 ou 17 mètres, présentent à l'étage inférieur une porte rectangulaire couverte par un fort linteau et donnant accès dans une haute pièce carrée, faiblement éclairée par une meurtrière assez large pratiquée sur la face intérieure, bien au-dessus de la porte d'entrée. Dans les angles de cette salle, quatre forts piliers portent une solide voûte d'arête, construite en pierres de taille[5]; au-dessus de cette voûte, un plan-

1. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 171.
2. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 171.
3. *Ibid.*, p. 173.
4. Ces numéros se rapportent au plan donné par Moll, *Rec. de Const.*, 1858-59.
5. On observera pourtant que dans la tour n° 3 la maçonnerie de la voûte

cher, reposant sur des corbeaux disposés sur deux des faces de la tour, formait l'étage supérieur. On entrait à cet étage par le chemin de ronde, au niveau duquel le sol de cet étage se trouvait généralement placé[1]. Une porte rectangulaire couverte par un fort linteau donnait accès dans une salle carrée[2] ; au-dessus de la porte, une large fenêtre carrée éclairait cette pièce ; sur ses autres faces, des meurtrières étaient ménagées dans l'épaisseur du mur. Pour couvrir cette salle, il y avait en général[3] une autre voûte — ou plutôt un plancher — formant une plate-forme, à laquelle on montait par un escalier intérieur adossé à la muraille de la tour. Cette terrasse était, comme le plancher de l'étage, soutenu par quatre forts piliers placés aux angles de la salle.

Toutes les portes qui conduisaient dans les tours, soit au niveau du sol, soit à la hauteur du chemin de ronde, se fermaient par l'intérieur de la tour ; et on voit fort nettement la place où s'engageaient les barres ou les verrous qui assujettissaient la porte. En général, aucune communication n'existait entre le rez-de-chaussée et l'étage, et il fallait, pour gagner la pièce du haut, remonter sur le chemin de ronde. Toutefois, dans quelques tours, où l'on ne trouve en bas nulle trace de porte, il faut admettre un escalier intérieur, faisant communiquer l'étage avec le rez-de-chaussée.

L'épaisseur de la muraille est variable aux tours : en général, elles mesurent $1^{m},50$ à $1^{m},80$ sur leur face extérieure ; la face intérieure est plus forte : aux tours nos 3 et 4 par exemple, elle atteint $2^{m},10$.

Les portes de la citadelle méritent également quelque attention. On a déjà vu comment une double porte se trouvait ménagée dans l'arc de Caracalla ; sur la face sud, une poterne plus étroite s'ouvrait sous l'abri de la tour n° 3. Enfin sur le front est, une troisième porte

d'arête n'est pas liée à celle du mur : elle paraît donc être de date postérieure. Mais ce peut être une réparation.

1. Pourtant, dans l'une des tours de la porte Solomon (celle de droite en regardant à l'intérieur), le niveau de l'étage se trouve un peu plus bas que le chemin de ronde : et on descend par trois marches dans la salle.

2. Certaines tours, de plus grandes dimensions (nos 3 et 5), ont même deux portes sur le chemin de ronde.

3. La chose n'est point certaine. Dans l'une des tours de la porte Solomon (celle de gauche), il y a bien une voûte : mais est-elle antique ? Dans celle de droite, il n'y a nulle trace de voûte, mais simplement des corbeaux. qui supportaient un plancher. Dans celle de gauche, des corbeaux semblables flanquent à droite et à gauche les piliers des angles. De même dans la tour de l'angle sud-est on voit au haut de la salle de l'étage les supports d'un simple plancher.

donnait accès dans la citadelle. Une arcade cintrée ouverte dans l'épaisseur de la courtine formait une voûte protégée, sur la face extérieure, par deux solides tours carrées, entre lesquelles un pan de la courtine formait, au-dessus même de l'entrée, une plate-forme étroite qu'on pouvait garnir de défenseurs. Les tours flanquant la voûte sont du type ordinaire, avec cette seule différence que la porte d'entrée, au lieu de se trouver sur la face intérieure du rempart, est dissimulée sous la voûte d'accès.

Je n'ai point à parler ici de la curieuse basilique, dont le Service des Monuments historiques vient d'achever récemment le déblaiement[1] : elle est certainement d'une date antérieure à l'occupation byzantine. Toutefois, on observera que les constructions accolées aux trois faces de l'église ne sont point contemporaines de la construction principale. La maçonnerie n'est pas liée et s'appuie seulement au mur principal. D'autre part, l'enceinte fortifiée qui enveloppe la basilique ressemble singulièrement aux remparts byzantins de Tébessa : les matériaux en sont pour la plupart empruntés à des édifices antérieurs, et un chemin de ronde, semblable à celui de Haïdra, longeait le mur, porté sur une série d'éperons épaulant la courtine. Contre ce mur, toujours comme à Haïdra, on a, entre trois de ces contreforts, bâti une petite église. Il est donc certain qu'à l'époque byzantine l'ensemble de la basilique a été remanié ; et s'il est vrai que les bâtiments appuyés au mur de l'église soient les cellules d'un monastère, il se pourrait fort bien que ce couvent fortifié date du VIe siècle. A ce moment, autour d'une église importante, but de fréquents pèlerinages[2], une abbaye se serait construite ; et pour protéger cet établissement religieux, laissé en dehors de l'enceinte de Solomon, une muraille flanquée de tours[3] aurait été bâtie autour du monument. On comprendrait, de cette façon, pourquoi du côté de la ville, moins exposé aux attaques, un simple mur a paru suffisant

1. Cf. sur ce monument, Moll, *Rec. de Const.*, 1860, p. 209-216 ; *ibid.*, 1866, p. 186-213, dont les conclusions sont fort contestables. M. Alb. Ballu, architecte en chef des Monuments historiques, avec qui j'ai eu le plaisir de visiter la basilique, voit dans cet ensemble un monastère fortifié, et date du Ve siècle l'église qui forme le noyau des constructions.

2. Ainsi s'expliquerait la splendeur de la décoration de la basilique et du bel édifice tréflé qui l'avoisine, et surtout la présence du curieux bâtiment où incontestablement étaient établis des écuries et des logements.

3. Il demeure, à la vérité, assez singulier de voir ces tours présenter leur saillant vers l'intérieur de la construction.

pour former la fortification. On aurait, dans ce cas, à la basilique de Tébessa, un fort curieux exemple de ces couvents fortifiés dont il existait, en particulier, à Carthage[1], d'autres exemples dans l'Afrique byzantine.

HAÏDRA.

A 35 kilomètres environ au nord-est de Tébessa, sur l'ancienne route de Theveste à Carthage, en rencontre, parmi les ruines de la ville romaine d'Ammaedara, l'importante citadelle byzantine de Haïdra. J'ai déjà signalé le fortin de Ksar-Gouraï, redoute carrée d'environ 12 mètres de côté, avec des murs de 1m,60 d'épaisseur, qui jalonnait la route à l'entrée du Khanguet-Mazouch. De la forteresse même de Haïdra, une des plus importantes constructions du règne de Justinien[2], je dirai peu de chose : elle a été étudiée dans tous ses détails par M. Saladin[3]. Il suffira de rappeler qu'elle offre un curieux exemple de tour circulaire, et d'intéressantes informations sur la disposition du chemin de ronde, supporté par une série de contreforts reliés par des linteaux ou des arcades ; on y rencontre également un type bien conservé des escaliers qui servaient à gagner les courtines, et surtout, adossée au mur occidental, une petite église byzantine digne d'intérêt. On remarquera encore qu'ici comme partout, les matériaux ont été empruntés à des édifices antérieurs, et que le flanc nord de la citadelle a même utilisé en partie les murailles d'une basilique romaine.

Construit au bord même de l'Oued-Haïdra et, par le pont jeté sur la rivière en face de la tour de l'angle sud, commandant une route qui se dirige vers le sud, le château fort d'Haïdra occupait une position importante. Du sommet de ses tours, des vues fort étendues se découvrent. Vers le sud, au delà de la rivière, qui coule en formant de bruyantes cascades sur un fond de grandes tables de pierre, s'étend une plaine accidentée, limitée à l'horizon par des collines boisées et

1. Proc., *De Bell. Vand.*, p. 520-521 ; *De aedif.*, p. 339.
2. Proc., *De aedif.*, p. 342.
3. *Rapport de 1887*, p. 171-175. Cf. *Tour du monde*, t. LIII, p. 228 sqq., où l'on trouvera une intéressante restauration de la forteresse.

où s'engagent les routes qui rejoignent la région du Fouçana et la voie directe de Tébessa à Sbéitla. Vers l'ouest, s'épanouit la large plaine par où passe, suivant la vallée, la route de Tébessa ; du côté de l'est, au delà des hautes falaises qui bordent la rive gauche de l'oued, se dresse la masse de l'arc de triomphe, et plus loin s'étend une ample plaine découverte, où seules quelques petites collines arrêtent le regard. Toutefois la construction de la citadelle sur une pente assez inclinée limite un peu l'horizon des parties inférieures de la forteresse : il a donc semblé utile d'en couvrir les approches par deux fortins détachés, une redoute carrée établie en avant de l'angle nord-ouest, et à l'est, à cheval sur la route même de Theveste à Carthage, un autre réduit ayant pour centre le grand arc de triomphe. Autour de cette construction, en effet, l'enveloppant comme une sorte de gaine, on a construit un mur en blocs de $0^{m},50$ à $0^{m},60$ de hauteur, de manière à former une espèce de donjon auquel les avant-corps qui accostent l'arcade faisaient quatre bastions [1]. Autour de cette construction centrale s'étendait un réduit carré, flanqué peut-être de tours aux angles : cette forteresse, qui coupait la route et surveillait le défilé de la rivière, dominait largement la plaine du côté de l'est et protégeait la citadelle principale.

Parmi les autres monuments de l'époque chrétienne, dont les restes existent à Haïdra, M. Saladin a signalé un établissement religieux, fort intéressant en effet [2]. Dans l'une des parties de l'ensemble de constructions qui le forment, il a cru reconnaître une église, et pour rendre compte des cuves de pierre creusées sous les arcades des bas-côtés, il a supposé qu'au moment de la conquête arabe, cette église a été convertie en écurie. Il y a dans tout cela, il me semble, des erreurs assez singulières. D'une part, en effet, les cuves ménagées dans le mur qui sépare la nef des bas-côtés, loin d'être creusées « assez grossièrement », sont disposées de façon fort régulière et offrent de frappantes analogies avec les écuries qui avoisinent la basilique de Tébessa : loin d'être par conséquent une modification ultérieure de l'édifice — et il faut reconnaître au reste que, pour faire cette transformation, les Arabes victorieux auraient pris un soin qui suppose bien du temps à perdre — ces cuves appartiennent, au contraire, à la primitive disposition de l'édifice. On en conclura déjà que le monument peut difficilement être tenu pour une église. J'ajoute

1. Cf. Saladin, *l. c.*, 183-186.
2. *Ibid.*, 179-181. Le plan donné à la p. 179 permettra de suivre cette discussion.

que sur la droite de cette prétendue église, et construits dans le même appareil très soigné que les parties essentielles du bâtiment[1], on remarque les restes d'un premier étage, avec une fenêtre en place, et devant cette fenêtre un corbeau supportant une galerie extérieure, et que le niveau de cet étage est sensiblement plus élevé que les voûtes en berceau qui couvrent les prétendues nefs latérales Or, toutes ces dispositions rappellent d'une manière frappante les arrangements adoptés au rez-de-chaussée et à l'étage du bâtiment des écuries à la basilique de Tébessa. On observera encore qu'il est assez extraordinaire de rencontrer, comme c'est ici le cas, un puits circulaire, entouré d'une margelle carrée, dans l'abside d'une église ; et si, des deux escaliers établis aux extrémités de la cour C, on comprend l'utilité de celui de droite qui mène dans une sorte de cloître, on ne se rend nullement compte de la destination de celui de gauche, si l'édifice principal forme vraiment l'église du couvent. Sans doute M. Saladin fait remarquer la grande analogie du plan avec celui de l'église de la citadelle : mais on observera que le mur de l'abside est construit en matériaux tout différents du reste de l'édifice ; il est fait de fort petites pierres et paraît bien postérieur au bâtiment si soigneusement construit. Il en est absolument de même des voûtes en berceau qui couvrent les nefs latérales : enfin la grande arcade, où M. Saladin voit l'arc de tête de l'abside, n'a aucune liaison avec le mur et ce qui reste des voûtes de cette abside. Si l'on considère par surcroît qu'à quelque pas à peine on trouve une autre ruine, qui est assurément une église[2], si l'on remarque qu'un peu plus à l'est on trouve les tracés d'un mur enveloppant à la fois le cloître, la prétendue église, la seconde église, et d'autres constructions encore établies entre les portiques du cloître et l'enceinte, on sera tenté de comprendre tous ces édifices dans un vaste ensemble, et d'y voir un établissement religieux analogue au couvent fortifié de Tébessa. On y trouve, comme à la basilique, un cloître entouré de portiques, une église, un bâtiment ayant au rez-de-chaussée des écuries et des logements à l'étage, le tout compris dans une même enceinte[3]. On verra alors la raison

1. Cf. Saladin, *l. c.*, 175-176, 180.

2. C'est l'église signalée par M. Saladin, p. 181-182, et qui n'est point nécessairement de date aussi récente qu'il le dit. En tout cas elle peut avoir simplement été restaurée au VIe siècle.

3. On trouve dans la Syrie centrale, près des églises ou des couvents célèbres, des hôtelleries ecclésiastiques destinées au logement des pèlerins. On y rencontre des écuries disposées comme ici. (De Vogüé, *Syrie centrale*, p. 128 et 138, pl. 114, 130, 131.)

d'être des chambres qui accostent l'arcade d'entrée de la cour, et celle toute pareille des écuries : elles ont leur place toute naturelle dans un bâtiment destiné à la réception des hôtes; on verra que la cour C, qui précède ce bâtiment, communique d'une part avec le cloître, de l'autre avec un vaste préau précédant l'église véritable, et forme un passage tout pareil à celui qui fait communiquer les diverses parties de la basilique de Tébessa. Sans doute il faut admettre que, pour des raisons que j'ignore, une transformation postérieure semble avoir fait une église de l'ancienne écurie, peut-être pour la rapprocher davantage du cloître. Mais telle n'en était point, à coup sûr, la destination primitive, et à Haïdra comme à Tébessa, il y avait un établissement religieux important, construit au IVe ou au Ve siècle, et où les mêmes parties essentielles étaient réunies dans des ensembles fort semblables.

CHAPITRE III

La frontière méridionale de la Byzacène.

Entre Theveste et Thelepte, la ligne des citadelles byzantines est assez mal connue, et quelque effort que j'aie fait pour déterminer avec quelque précision le système de défense établi entre ces deux grandes forteresses, il subsiste là une lacune assez difficile à combler. Il ne semble pas qu'à Henchir-Goubeul, à Bir-Oum-Ali, et à Tamesmida, il existe des ruines de l'époque byzantine[1] : et cependant, si la domination grecque s'était avancée jusque-là, il est probable qu'on n'eût point négligé d'occuper des points de passage aussi importants[2]. Je crois donc qu'il faut reporter un peu plus vers l'est la limite des possessions byzantines : là on rencontrera la redoute d'Aïn-Bou-Dries, qui date de Justinien[3], mais qui, à ce qu'on m'a affirmé, est fort ruinée et ne présente nulle disposition particulière. Située au nord de la grande forêt de Bou-Chebka, ce poste surveillait à la fois la route de Theveste à Thelepte et fermait, du côté du sud-ouest, l'accès de la plaine du Fouçana. Plus au sud, à l'endroit où l'Oued-Bou-Haya sort de la montagne par un étroit défilé, un fortin carré, construit auprès d'une source, garde l'entrée du passage : il mesure 26 mètres environ de côté. Entre ce point et Thelepte, sur la rive droite de la rivière, on remarque deux fortins encore, l'un en face de la pointe extrême du Djebel-Krechem-el-Kelb, l'autre tout près des ruines de Medinet-el-Khedima, et qui semble conserver les restes d'une tour fortifiée.

Au delà de Thelepte, dont nous décrirons plus loin les restes, la frontière gagnait Gafsa, où Justinien avait élevé une place forte importante contre les attaques du sud[4]. Sur la route qui relie les deux

1. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 142, 147, 150.
2. Cagnat, *L'armée romaine*, p. 574-577.
3. *C. I. L.*, VIII, 2095, Add.
4. *C. I. L.*, VIII, 101-102.

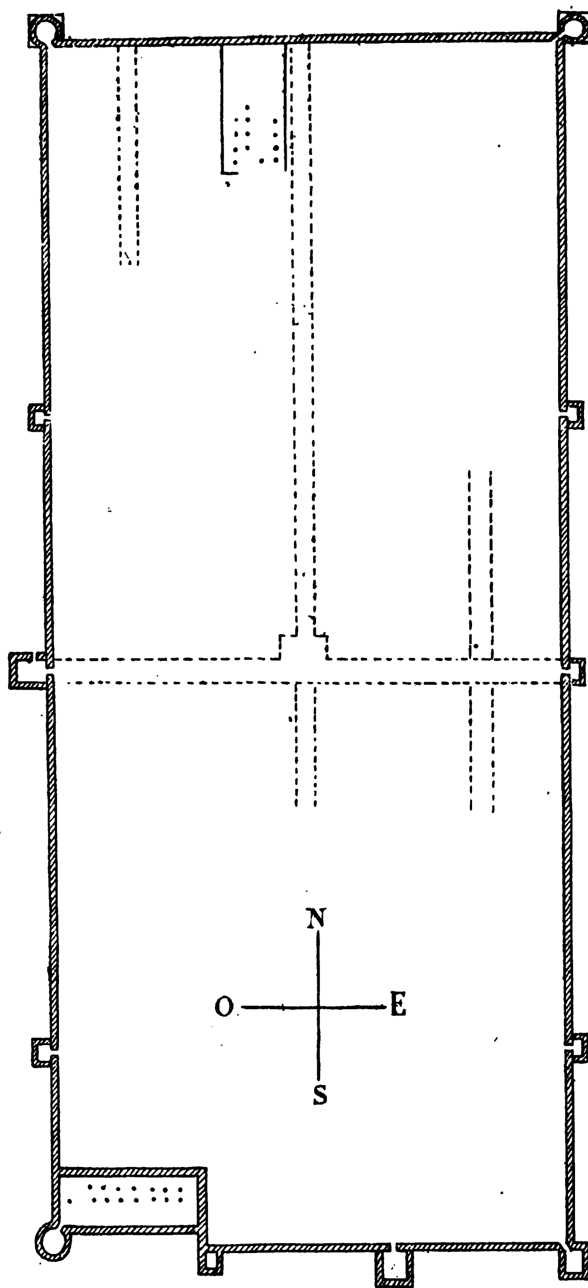
citadelles, on signale un certain nombre de postes fortifiés : entre Thelepte et Sidi-Aïch, c'est Kasr-el-Foul, réduit carré de 32 mètres sur 21, et Henchir-Bou-Ginéah ($9^m,35 \times 7^m,90$)[1]; au Khanguet-el-Aïch, on mentionne une tour byzantine[2]; puis, entre Sidi-Aïch et Gafsa, on trouve Henchir-Medjen-Oum-el-Kesseub[3], et Henchir-Mzira[4].

De Gafsa, la ligne frontière passait probablement au nord des chotts et gagnait Gabès, en suivant la route, mal connue encore, qui relie ces deux points[5].

THELEPTE (pl. V, VI, plans XIII, XIV).

Un peu au nord du poste de Feriana, s'étendent sur un vaste plateau les ruines grandioses de Medinet-el-Khedima, l'antique Thelepte. C'était, au point de vue stratégique, l'un des points les plus importants de la Byzacène, et, comme l'observe justement Tissot[6], cette ville jouait dans la défense de l'Afrique propre un rôle analogue à celui qu'avait Theveste dans la défense de la Numidie. Dominant du côté du nord toute la vaste plaine qui s'étend vers Kasrin, elle barrait absolument du côté du sud l'étroit défilé par où s'écoule l'Oued-Bou-Haya, et commandait la route qui, de la région des chotts et de Gafsa donne accès aux hauts plateaux de la Byzacène. Un réseau important de voies romaines prenait en outre son point de départ à Thelepte et reliait la ville à Cillium et Theveste du côté du nord, à Gafsa et Gabès du côté du sud[7]. Dès l'époque romaine cette position paraît avoir été occupée[8]; à l'époque byzantine aussi, Justinien y fit construire une puissante citadelle[9], dont les ruines énormes occupent le centre de l'antique cité.

1. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 115, 116.
2. *C. I. L.*, VIII, p. 30.
3. Saladin, *l. c.*, p. 108.
4. Saladin, *l. c.*, p. 105.
5. Cagnat, *l. c.*, p. 577-578.
6. Tissot, *l. c.*, II, 648.
7. *Ibid.*, 648.
8. Cagnat, *L'armée romaine*, 577.
9. Procope, *De aedif.*, p. 342.



Plan XIII. — Thelepte. Enceinte de la ville byzantine.

Malheureusement la forteresse de Thelepte est une des plus mal conservées qui nous soient parvenues de l'époque byzantine. Ses murailles écroulées ne se distinguent plus qu'à de confus amoncellements de pierres; ses tours se reconnaissent à peine à des entassements d'une plus grande hauteur; les dispositions intérieures de l'enceinte sont plus malaisées encore à déterminer. Pourtant des fouilles importantes, exécutées en 1885 sous la direction du commandant Pédoya ont dégagé une partie des remparts [1], et, avec quelque attention, il n'est point impossible de restituer le plan de cette citadelle, une des plus puissantes, et peut-être une des plus curieuses de l'époque justinienne.

La forteresse de Thelepte forme un rectangle très allongé mesurant 350 mètres du nord au sud, et 150 de l'est à l'ouest. Quatre tours, les unes rondes, les autres carrées, défendent les angles de la citadelle; huit autres tours carrées, d'importance inégale, se répartissent sur les différents fronts. Les murailles, construites en blocs énormes et suivant les procédés ordinaires de la construction byzantine, mesuraient $2^{m},20$ environ d'épaisseur (mesure prise au rempart du front est).

Prenons pour point de départ la tour n° 1, qui couvre l'angle sud-ouest de la forteresse. Elle est de forme circulaire et presque dégagée du mur d'enceinte; un étroit couloir la relie à l'intérieur de la citadelle; son diamètre est d'environ $6^{m},40$ au dedans. Puis, longeant le front ouest, qui domine l'Oued-Bou-Haya, on rencontre successivement une petite cour carrée, mesurant à l'extérieur $6^{m},60$ sur 5 mètres; plus loin, une forte tour carrée ayant environ $11^{m},50$ de côté, et dans laquelle s'ouvrait une des portes principales de la forteresse, enfin une autre tour carrée de dimensions plus petites ($6^{m},60 \times 5$) et dont les murs ont $1^{m},25$ d'épaisseur. A l'angle nord-ouest une tour, circulaire au dedans, et qui semble carrée à l'extérieur, couvrait ce côté de la citadelle : elle est d'ailleurs si fort démolie qu'il est difficile d'en reconnaître le plan et les dimensions.

Du côté du nord, aucune tour ne garnit la courtine entre les deux tours d'angle; sur ce front s'ouvrait pourtant, semble-t-il, une des grandes entrées de la forteresse. On verra tout à l'heure qu'une large rue, orientée du nord au sud, aboutit sur cette portion de l'enceinte.

La tour de l'angle nord-est est curieuse. Elle est de forme circu-

1. *Bull. du Comité*, 1885, p. 133-136, 146-147. Le plan de la forteresse n'est pas toujours fort exact.

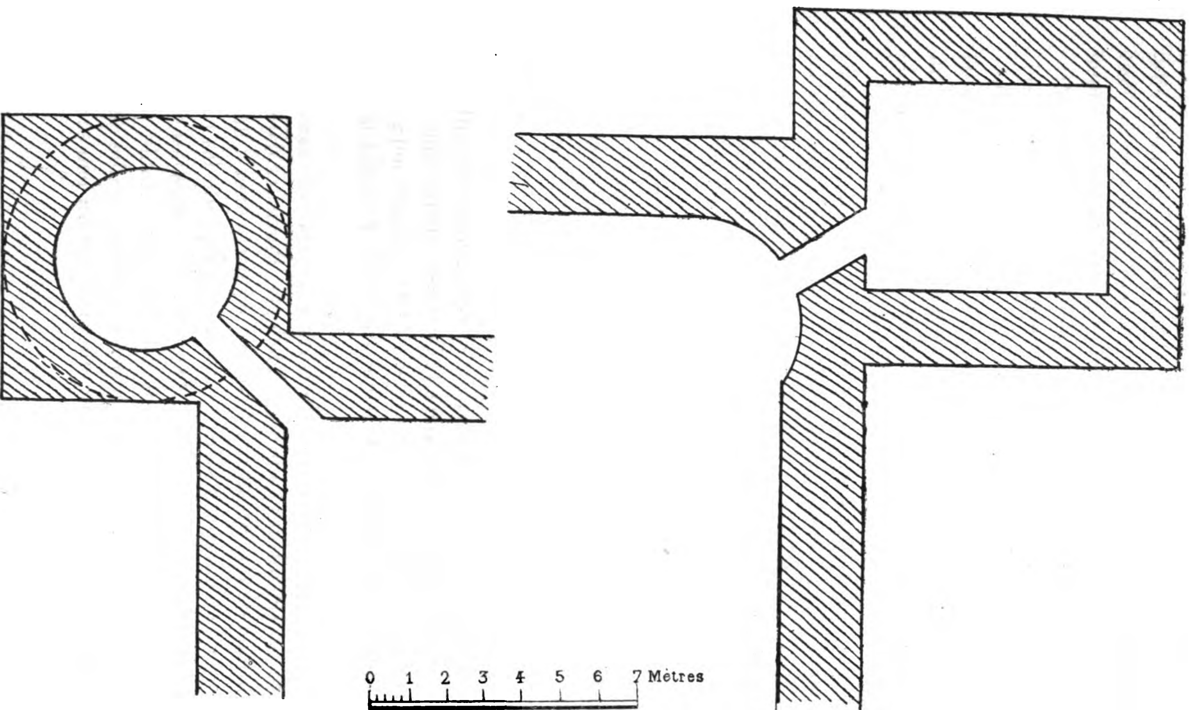
laire, mesurant environ 4m,80 de diamètre intérieur; mais elle repose sur une plate-forme carrée de 7m,50 à peu près de côté. Un couloir large de 0m,85 donne accès dans l'intérieur de la tour. Tout auprès, on signale dans la courtine, sur le front est, les traces d'une poterne : je n'ai pas pu la retrouver.

Sur les remparts du côté est, on remarque trois tours carrées correspondant à celles du front ouest, mais ayant mêmes dimensions toutes trois (6m,60 × 5); elles ont, à leurs murailles, 1m,50 d'épaisseur. A l'extrémité de ce côté de l'enceinte, à l'endroit où la forteresse commande directement le passage du défilé, s'élevait une tour très forte. Elle mesure à l'extérieur 10m,35 sur 9m,40, et ses murs ont 1m,95 d'épaisseur. De forme carrée, elle présente à l'intérieur une salle rectangulaire (6m,45 × 5m,50), où l'on accède par un couloir large de 1m,45. Ce passage débouche dans une sorte d'hémicycle construit avec grand soin.

Il semble au reste que sur le front sud, le plus exposé aux attaques, on ait multiplié à dessein les moyens de défense. Deux fortes tours carrées garnissent la courtine sud entre les tours d'angle : la première mesure 10 mètres environ de côté et déborde la muraille d'un saillant de 8 mètres; l'autre, plus petite (6m,60 × 5), couvre le rentrant que forme ici la forteresse pour gagner le mur extérieur d'un édifice adossé à la fortification.

Dans l'intérieur du vaste quadrilatère formé par le mur d'enceinte, on distingue nettement, entre la multitude de débris qui jonchent le sol, tout un réseau de rues formant les communications de la ville forte. Trois voies au moins étaient orientées du nord au sud, et celle du milieu a, entre les maisons qui la bordent, une largeur de 4m,80; celle qui longe, à une distance d'à peu près 20 mètres, les remparts du côté est, mesure 5m,50. D'autres rues, perpendiculaires aux précédentes, se dirigeaient de l'est à l'ouest; la plus importante, qui aboutit à la porte d'entrée du front ouest, est large de 6m,10. Au centre de la ville forte, au point d'intersection des deux grandes rues, une place se trouvait, où l'on voit les restes d'un bâtiment à colonnes. Partout au reste, le long des rues, on observe les traces de maisons particulières ou d'édifices publics. Parmi ces derniers, deux sont particulièrement importants.

Dans la partie septentrionale de la citadelle, entre la grande rue médiane et celle qui longe le rempart de l'ouest, un grand édifice orienté du nord au sud s'appuie à la muraille septentrionale de la forteresse. Un grand mur l'environne; à l'intérieur, il est bordé sur ses deux longs côtés d'une double rangée de colonnes. L'édifice est



Plan XIV. — Thelepte. Tours de l'angle nord-est et de l'angle sud-est.

de construction soignée et antérieur à l'époque byzantine. — Un autre monument important est adossé à l'angle sud-ouest de la citadelle : c'est un bâtiment rectangulaire, mesurant 43 mètres de l'est à l'ouest et 16 mètres du nord au sud. Il était pavé d'une mosaïque grossière, et décoré d'une double rangée de colonnes, dont la série la plus voisine du mur septentrional est ornée de cannelures en spirales. Les colonnes de l'autre rangée étaient reliées par une balustrade, haute d'un mètre et décorée d'un placage de marbre. Certains morceaux de sculpture épars sur le sol semblent appartenir à un ciborium. La construction de cet édifice semble contemporaine de l'enceinte. Peut-être faut-il y voir une église.

On voit, par ces indications, que la forteresse de Thelepte n'était point uniquement une construction militaire. Sans nul doute elle ne comprend qu'une très faible partie de la ville antique : au sud, les thermes, encore debout près de la rivière, à l'est, les quatre colonnes et bien d'autres débris d'édifices, des ruines fort étendues au nord et au nord-est montrent que la cité romaine avait de bien autres proportions[1]. Mais, à l'époque byzantine, c'eût été un trop long travail de comprendre cette surface énorme dans une enceinte fortifiée. Suivant les ordres impériaux[2], on réduisit l'étendue de la cité pour en faciliter la défense, et on établit la ville forte sur le point stratégique le plus important. Mais cette ville forte comprit un grand nombre de monuments plus anciens et d'habitations particulières ; en un mot, elle ne fut pas uniquement une citadelle, un φρούριον, mais une ville entourée de remparts. Procope marque fort bien cette distinction à propos de Thelepte et d'Haïdra[3] : aussi est-ce à tort, suivant nous, qu'on range ces deux ruines dans une même catégorie de constructions militaires byzantines[4].

On a réuni au camp de Fériana un certain nombre de morceaux de sculpture provenant des ruines de Thelepte. Plusieurs datent de l'époque chrétienne ou byzantine. Je citerai en particulier : une colonne décorée de feuilles sculptées en relief, qui rappelle les *columnae vitineae* des textes du VIe et du VIIe siècles ; deux consoles ornées de rameaux de feuillage ; un fragment d'arcade, qui semble provenir d'un ciborium ; sur la face extérieure, une grande feuille de palmier est sculptée, traitée au reste avec une précision un peu sèche et

1. Cf. *Bull. du Comité*, 1888, p. 177-193.
2. *Cod. Just.*, I, 17, 2, 14.
3. Proc., *De aedif.*, p. 342.
4. Cf. *Recherche des antiquités dans le nord de l'Afrique*, p. 163.

une raideur trop régulière ; un rameau de feuillage garnit la courbe intérieure de l'abside. Enfin un bloc sculpté, large de $0^m,80$ et haut de $0^m,36$, et qui formait peut-être linteau, est de style sûrement byzantin. Deux paons affrontés viennent boire dans un grand vase : dans le champ de la sculpture, on voit à droite une colombe, et en bas un lion ; à gauche, un cerf et un poisson. Toutes ces figures sont d'un relief très faible et d'un art assez grossier. Le morceau semble dater du VIe siècle.

CHAPITRE IV

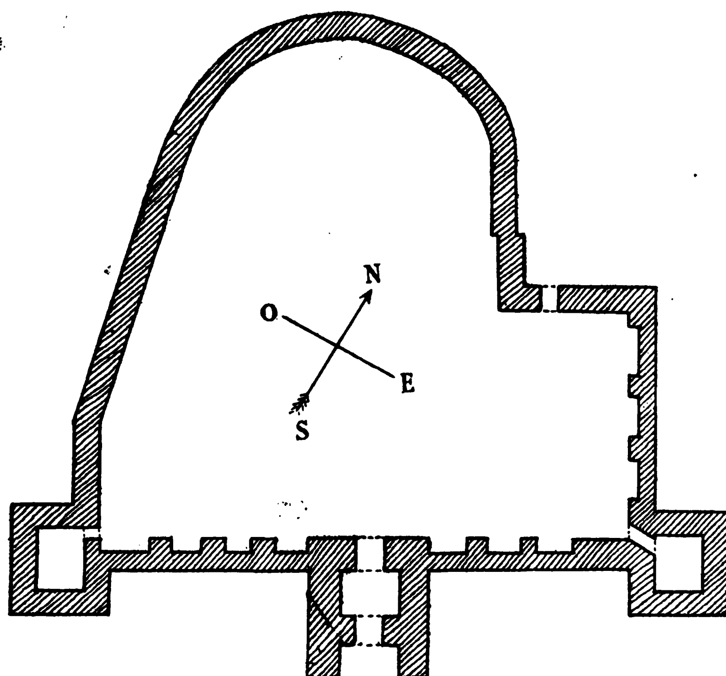
La seconde ligne de défense de la Numidie.

MDAOUROUCH[1] (pl. VII, VIII, IX, X, XI, plans XV, XVI, XVII).

Sur un mamelon qui s'élève au milieu des ruines de l'antique Madaure, au centre d'un vaste cirque encadré de toutes parts de collines boisées, se dressent les restes encore imposants d'une curieuse citadelle byzantine, un des monuments les plus intéressants de l'époque de Justinien. La forme de cette forteresse est fort remarquable : tandis que, sur sa face méridionale, elle présente une solide muraille rectiligne couverte par deux fortes tours à ses deux extrémités, tandis que du côté de l'est, les murs viennent régulièrement se souder à angle droit à la courtine du sud, sur les autres fronts, au contraire, l'enceinte suit une ligne brisée assez irrégulière, et s'achève du côté du nord en un vaste demi-cercle. Faut-il croire que cette disposition assez singulière est due à la nature du terrain et à la forme demi-circulaire que semble présenter le mamelon sur ses flancs septentrionaux? Il semble, au contraire, plus vraisemblable que les constructeurs byzantins ont utilisé les fondations ou les ruines d'un édifice antérieur offrant cette figure d'hémicycle, et se sont contentés d'adosser à cette fortification toute préparée les murs nécessaires pour former l'enceinte et constituer la citadelle. C'est un exemple intéressant du parti que les généraux de Justinien ont tiré, pour élever leurs châteaux forts, des constructions préexistantes : malheureusement le mauvais état de cette partie de l'enceinte, presque renversée au ras du sol, ne permet point, au moins sans l'aide de fouilles assez profondes, de déterminer la nature de l'édifice, et de

1. Cf. *Rec. de Const.*, 1866, pl. V, un plan de la citadelle de Madaure ; mais il est peu exact.

reconnaître en particulier s'il y avait là, avant le vi[e] siècle, les restes d'un théâtre[1].



Plan xv. — Mdaourouch. Forteresse byzantine.

La forteresse n'est point fort considérable. Sa grande dimension de l'est à l'ouest est de 35 mètres à peu près à l'intérieur : du nord au sud, elle mesure environ 33 mètres. Les murs qui, sur les flancs sud et est, sont admirablement conservés, sont formés d'un double revêtement de belles pierres de taille, entre lesquelles une

1. J'ignore pourquoi on y veut voir un « palais » (*Rec. de Const.*, 1866, p. 114). L'appellation encore plus étrange de « palais byzantin » a passé, pour désigner la citadelle de Madaure, jusque dans la classification faite par le Service des Monuments historiques.

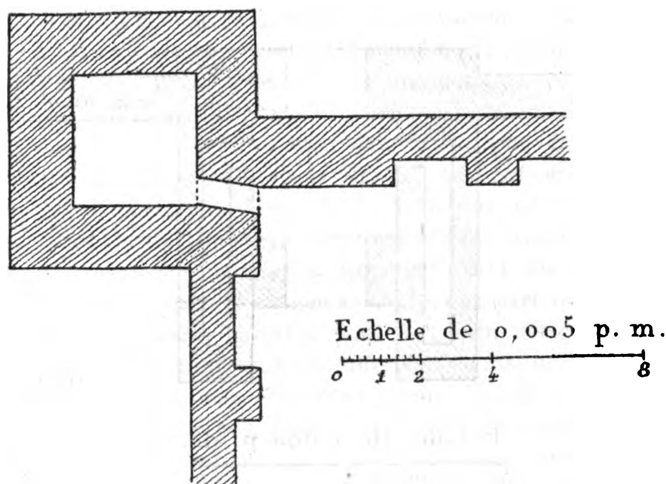
maçonnerie en blocage, formée de petites pierres et de briques noyées dans du mortier, remplit l'intervalle demeuré vide : leur épaisseur est généralement de 2 mètres. La construction est fort soignée : les beaux blocs, parfois de dimensions énormes, qui composent la muraille, sont entassés en assises régulières et bien appareillées. A la vérité, sur la face intérieure du rempart, la disposition des pierres est moins attentivement réglée, et partout les blocs sont placés indifféremment de champ ou en délit; sans doute aussi des matériaux de toute sorte s'entassent au hasard dans la bâtisse, pierres taillées en bossage et blocs couverts d'inscriptions, fragments d'entablements et de corniches, morceaux de sculpture et jusqu'à de beaux chapiteaux corinthiens noyés dans la masse de la maçonnerie. C'est qu'ici comme partout, les matériaux de construction ont été empruntés aux édifices de la ville antique; peut-être même, comme à Aïn-Tounga[1], a-t-on démoli certaines constructions demeurées debout; les arcs de la grande porte d'entrée en particulier, si soigneusement appareillés, ont peut-être été démontés, voussoir par voussoir, dans quelque monument antérieur et remontés pour être employés dans la nouvelle citadelle.

A l'intérieur du rempart, le long des murs sud et est, une série de contreforts, mesurant 1^{m},35 sur 0^{m},70, épaulaient la courtine[2]; ils étaient reliés entre eux par des arcades, dont l'une subsiste encore, bâtie en matériaux de moindre dimension, et servaient à porter le chemin de ronde qui faisait le tour de la forteresse. Ce chemin de ronde est encore visible sur la partie du rempart qui domine la porte d'entrée : il était formé de grandes dalles plates ajustées avec soin.

Deux solides tours carrées, mesurant à l'extérieur 6^{m},60 sur 6^{m},80 et dont les murs sont épais de 1^{m},70, flanquaient les deux extrémités de la courtine méridionale. Celle de l'angle sud-est est particulièrement bien conservée. On y pénètre par une étroite poterne, ménagée à la jonction des deux murs de rempart et mesurant 0^{m},80 de largeur, avec 1^{m},20 environ de hauteur. Cette porte carrée est surmontée d'un lourd linteau de pierre, au-dessus duquel un fragment antique, formant arcature, a été placé comme arc de décharge. Deux figures sculptées en décorent les extrémités : à gauche, c'est une figure de femme tenant en main un flambeau, et la tête couronnée du calathos; à droite, mais malheureusement trop engagée dans

1. Cf. Saladin, *Rapport de 1892*, p. 543-545.
2. On trouve la même chose à Haïdra. Cf. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 171.

la construction pour être nettement visible, c'est une belle tête de dieu bien conservée : entre les deux, une guirlande s'épanouissant en rinceaux et dont le point central est formé par un masque humain court au-dessus de l'arcade. Si, franchissant l'étroit corridor, on pénètre dans l'intérieur de la tour, on trouve une pièce carrée ($3^m,95 \times 3^m,25$), aux murailles soigneusement appareillées; à la



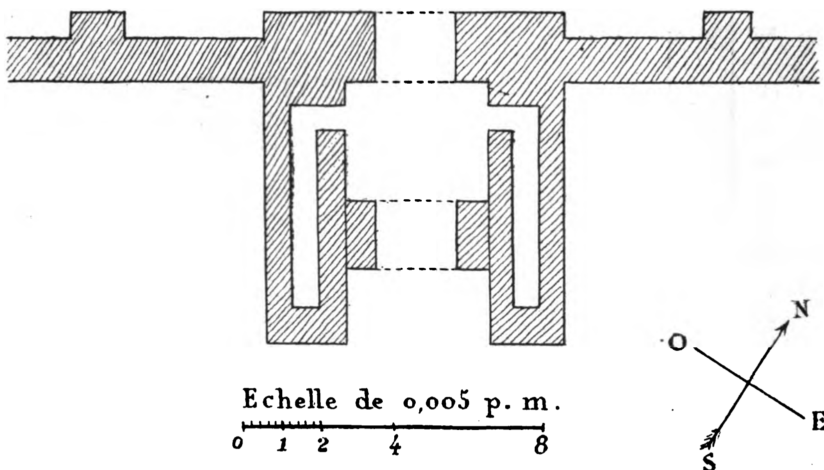
Plan XVI. — Mdaourouch. Tour du sud-est.

hauteur de l'étage, de longues consoles moulurées disposées sur les faces est et ouest, et un fort corbeau saillant sur la face sud, portaient le plancher de l'étage supérieur.

Par une disposition assez rare, la porte de la tour s'ouvrait, non point vers l'intérieur de la salle, mais vers la cour du château, ainsi que le montrent l'encadrement saillant où s'appuyait cette porte et la trace des verrous. On ne pouvait donc s'enfermer à l'étage inférieur de la tour. Quant à l'étage supérieur, on y pénétrait par le chemin de ronde.

Deux portes donnaient accès dans l'intérieur de la citadelle. Vers le nord, presque à la rencontre de deux murs, s'ouvre une étroite porte carrée, large de $0^m,85$ seulement, et couverte par un fort linteau mesurant $1^m,98$ de longueur, sur $0^m,52$ de hauteur et $0^m,65$ de profondeur. Au-dessus de la porte une arcade, ayant $1^m,12$ d'ouverture,

soutient la partie supérieure du mur : l'appareil en est fort soigné. Mais c'est sur la façade sud que s'ouvre la principale entrée de la forteresse. Entre deux forts bastions débordant la muraille d'une longueur de 7^{m},10 et dont le mur atteint une épaisseur de 2^{m},20, s'ouvre une belle arcade soigneusement appareillée, formant une porte de 2^{m},25 d'ouverture : sous la ligne de naissance de l'arc, on voit encore l'énorme linteau qui constituait le dessus de la porte



Plan XVII. — Mdaourouch. Porte principale.

carrée et les chambranles. Cette première entrée franchie, on se trouvait dans une petite cour carrée mesurant 3^{m},25 sur 3^{m},90, et qui ne semble pas avoir été couverte d'une voûte : elle s'ouvrait sur l'intérieur du château par une seconde porte cintrée semblable à la première et dont les voussoirs ne sont pas moins soigneusement appareillés. Le système de fermeture des deux portes est encore nettement reconnaissable : à la porte extérieure, on voit à droite (pour qui regarde de l'intérieur) une glissière carrée ménagée dans l'épaisseur de la muraille, et où l'on pouvait repousser la poutre ou la barre qui servait à assujettir la porte; à gauche, se trouve le trou carré où s'appuyait la barre une fois tirée. L'épaisseur des battants de la porte elle-même était de 0^{m},55. La porte intérieure, au contraire, semble avoir été fermée par une grille, au moins dans l'espace compris entre le linteau et l'arcade. De plus, dans l'intérieur des bastions, par une dis-

position analogue à celle qu'on trouve à Timgad, des passages étaient ménagés, s'ouvrant vers l'extérieur par quelques meurtrières, et qu servaient à la fois pour la manœuvre de la porte d'entrée et pour la défense de ce point faible de toute citadelle antique.

Au-dessus de la porte principale, une inscription bilingue, gravée sur un énorme bloc de pierre, nous fait connaître la date de la forteresse [1]. Elle fut bâtie sous le premier gouvernement du patrice Solomon, c'est-à-dire entre 534 et 536; elle appartient donc aux débuts mêmes de la conquête byzantine, à une époque où le sud de la Numidie n'était point encore retombé au pouvoir des généraux impériaux. A ce moment, pour protéger le nord de la province contre les incursions des indigènes, une série de châteaux forts paraît avoir été construite à la limite septentrionale des hauts plateaux. Procope parle des φρούρια qui jalonnaient à cette date cette ligne de défense [2], et nomme parmi eux le poste de Κεντουρίαι (*Ad Centenarium*, d'après l'ingénieuse hypothèse de Tissot) [3], et la forte place de Tigisis (Aïn-el-Bordj) [4]. Les inscriptions nous montrent d'autre part une forteresse élevée par ordre de Justinien à Tagoura [5] (près du bordj d'Aïn-Guettar); une importante citadelle, dont nous parlerons plus loin, existe encore à Tifech (Tipasa) et peut fort bien dater de la même période. Or, si l'on rapproche ces différents points, on voit qu'ils se groupent tous, à des intervalles assez proches l'un de l'autre, sur une même ligne suivant à peu près le tracé de la route de Carthage à Cirta. En allant de l'est à l'ouest, on rencontre successivement sur cette voie, après le Kef, Tagoura [6], le castellum de Tamatmat [7], la forteresse de Tifech [8]; plus loin, sur la route de Carthage à Sétif, c'est Gadiaufala, où quelques années plus tard Justinien élèvera une forteresse [9], le poste de Ad Centenarium et Tigisis [10]; plus loin encore,

1. *C. I. L.*, VIII, 4677. On remarquera que Solomon y est dit *magister militum* et *praefectus Africae*. Il n'est point encore *patricius*. Les inscriptions du deuxième gouvernement portent : *bis praefectus*.
2. Proc., *De Bello Vand.*, p. 463.
3. Tissot, II, 424.
4. Proc., *De Bello Vand.*, p. 463.
5. *C. I. L.*, VIII, 16851.
6. Tissot, II, 383.
7. *Ibid.*, 383.
8. *Ibid.*, 387. Entre Tipasa et Gadiaufala il faut placer peut-être le poste de Guelaa-Sidi-Yahia (*Rec. de Const.*, 1892, p. 63-64).
9. *C. I. L.*, VIII, 4799. Mais la position semble importante avant cette date. Proc., *De Bello Vand.*, p. 481-482. L'événement rapporté se passe en 536. Cf. aussi Tissot, II, 418.
10. Tissot, II, 420, 424.

près de la gorge de Fedj-Sila, se trouve le château byzantin de Sila[1]. Madaure se rattachait étroitement à ce système de places fortes, qui marque la première étape de l'occupation byzantine en Numidie.

Des murailles de la forteresse, la vue s'étend au loin. Au nord-est, c'est une ligne de montagnes boisées, par où passe la route de Tamatmat et de Tagoura ; à l'ouest et au nord-ouest, c'est une vaste plaine verdoyante, à l'horizon largement ouvert, où aucun arbre n'arrête le regard, et que la forteresse commande tout entière; vers le sud, tout près, des collines boisées dominent les restes de la ville antique. Là passait une des grandes routes venant du sud, la voie qui, partant de Theveste, allait à Bône et au littoral[2]. Madaure en couvrait le passage, en même temps qu'elle se reliait aux postes jalonnant la route de Carthage à Cirta, Tagoura à l'est, Tifech à l'ouest.

Sans doute, comme Tissot l'observe justement[3], ces châteaux forts formèrent plus tard une seconde ligne de défense, fort utile pour arrêter les courses des nomades, lorsque la barrière qui bordait l'Aurès était forcée : elle parut même alors garder assez d'importance pour qu'on la renforçât par de nouvelles constructions, telles que celle de Gadiaufala. Primitivement pourtant, elle eut un rôle plus important et plus directement efficace: elle marqua, avant la grande expédition de Solomon en 539-540, la limite des possessions byzantines en Numidie, et l'on comprend alors pourquoi l'empereur, en réorganisant l'Afrique, assigna Constantine comme résidence provisoire au duc de Numidie[4] ; s'il établissait si loin de l'Aurès ce chef militaire, c'est qu'à cette date les progrès de la conquête étaient encore fort limités dans cette partie de l'Afrique, et que les grandes citadelles du sud n'étaient point encore édifiées. C'est ce qui donne à la forteresse de Madaure une importance stratégique et un intérêt historique tout particuliers.

1. *C. I. L.*, VIII, p. 564 ; *Rec. de Const.*, 1868, p. 412-418.
2. Tissot, II, 417.
3. *Ibid.*, II, 427-429.
4. *Cod. Just.*, I, 27, 2, 1.

TIFECH (pl. XII, plans XVIII, XIX).

La citadelle byzantine de Tifech (Tipasa de Numidie), que l'on désigne plus fréquemment dans le pays sous le nom de fort de Dréa, ou bien encore de bordj des Ouled-Si-Mouça, occupe les dernières pentes du massif montagneux qui longe et domine au nord la vaste plaine de Tifech. Assise au flanc d'une colline escarpée qui s'élève depuis la la plaine en gradins successifs, bordée et protégée sur ses flancs septentrionaux et orientaux par un ravin abrupt assez profond, accessible seulement du côté du sud et sur une portion de la courtine occidentale où le terrain s'abaisse en une pente plus douce, la forteresse occupait une position militaire admirablement choisie et très forte : de sa partie septentrionale formant réduit, et qui s'élève à 45 ou 50 mètres au-dessus du niveau de la courtine du sud, on dominait au loin toute l'immense région fertile, encore couverte de ruines de fermes et de villas, et où coulent, vers l'ouest, un gros affluent de la Seybouse, vers l'est, les premiers affluents de la Medjerda. Au pied du château fort passait la grande voie de Carthage à Cirta ; du sud venait la route de Theveste[1] ; et sur le flanc occidental de la citadelle, par une gorge étroite dont la forteresse surveillait l'entrée, débouchait dans la plaine le chemin qui conduit à Thubursicum Numidarum (Khamissa) et à Bône. Il y avait là un point stratégique que les généraux byzantins ne pouvaient manquer d'occuper.

Les dispositions naturelles du terrain ont déterminé le plan général de la citadelle : elle forme un hexagone irrégulier, très allongé du nord au sud, et flanqué sur ses différentes faces de dix tours carrées. La grande dimension du nord au sud est d'environ 246 mètres ; celle de l'ouest à l'est de 130. Les murailles dont l'épaisseur moyenne est très forte — elles mesurent jusqu'à 2^{m},80 — sont généralement formées, suivant l'usage, d'un double revêtement avec maçonnerie de blocage à l'intérieur ; les matériaux, presque tous de belle qualité, sont disposés en assises fort régulières. Toutefois la hâte de la construction apparaît en de nombreux détails : tandis que la face extérieure du rempart montre d'ordinaire un bel appareil, le revêtement intérieur des courtines est d'un travail beaucoup moins attentif ; il en est

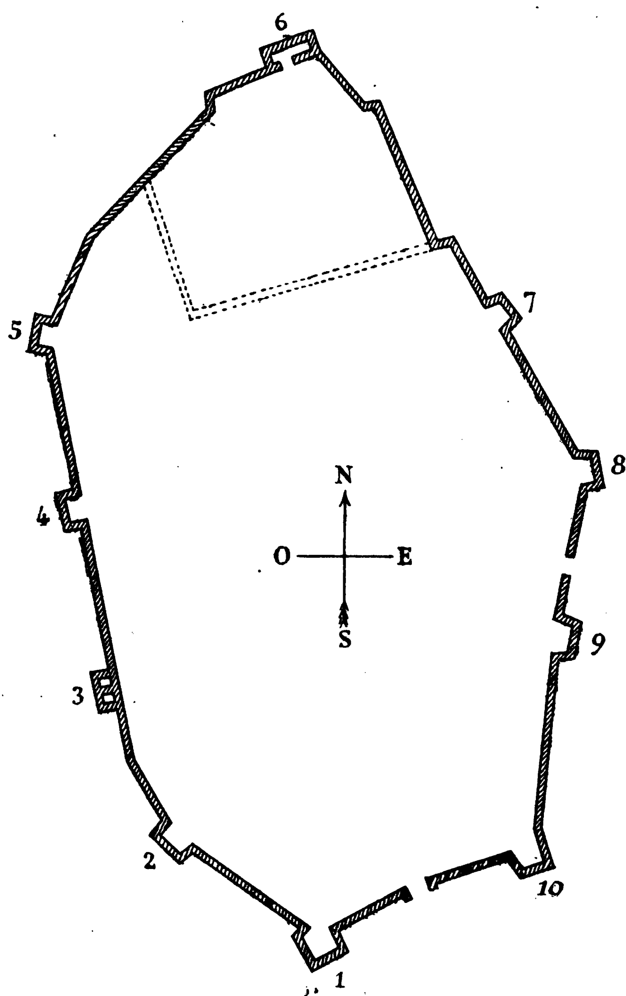
1 Tissot, II, 417, 387.

de même à l'intérieur des tours. De même, tandis que les courtines du sud et de l'ouest, plus exposées aux attaques, ont été construites en très beaux matériaux soigneusement appareillés, le front nord de la citadelle et une portion du front est, auquel le terrain assurait une défense naturelle, offrent une apparence assez médiocre: des blocs de petit échantillon, fort irrégulièrement entassés, les forment, et à l'intérieur du mur, une simple maçonnerie en blocage remplace le revêtement en pierres de taille.

Quoique des portions assez importantes de l'enceinte soient renversées au ras du sol, l'aspect général de la forteresse est imposant encore; certains pans de murs bien conservés, quelques tours dressant leurs remparts à une hauteur encore considérable, la haute silhouette, dominant la crête, de la courtine septentrionale lui donnent une assez fière allure. Il y a vingt-cinq ans environ, au moment où la Société de Constantine fit lever un plan sommaire de la citadelle[1], l'état de conservation était plus satisfaisant encore; malheureusement un campement indigène établi dans l'enceinte est une constante cause de ruine, et certaines portions de l'enceinte avaient été, lorsque je visitai Tifech, fort récemment démolies.

Je décrirai les différents fronts de la forteresse en prenant, pour point de départ, la tour n° 1 qui couvre l'angle sud-ouest. Elle mesure à l'extérieur 11 mètres sur 10; ses murailles ont environ 1^{m},60 d'épaisseur; elles sont construites en bel appareil et assez bien conservées. Le mur de la courtine ouest, qui s'étend entre les tours 1 et 3, est fort endommagé et la tour 2 à peine reconnaissable. En revanche, la tour 3 est fort belle : elle mesure 10^{m},60 sur 6 : ses murs, conservés à une très grande hauteur, sont construits en belles pierres soigneusement appareillées; ses meurtrières, dont on remarquera les côtés inclinés, s'ouvrent sur les faces nord et sud; à l'intérieur les dispositions essentielles sont encore reconnaissables. Il y avait là une grande salle carrée, mesurant environ 9 mètres sur 4 et partagée par un mur de refend en deux pièces communiquant entre elles[2]. Une voûte en berceau couvrait jadis le rez-de-chaussée, et, au-dessus, quatre renforts angulaires portaient le plancher de l'étage, également couvert par une voûte en berceau. En 1866, ces voûtes se conservaient encore intactes; aujourd'hui on ne voit plus que les supports du plancher de l'étage. Le plan de 1866 note aussi une poterne carrée ouverte dans la face extérieure de la tour; et sur

1. *Rec. de Const.*, 1886, pl. VIII, IX et X.
2. Cf. le plan, *Rec. de Const.*, 1866, pl. VIII.



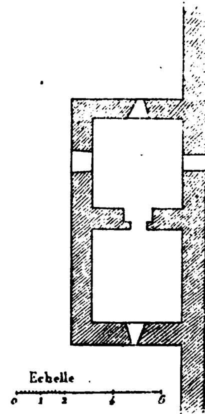
Echelle de 0,001 p 2 m.

0 10 20 40 60 100

Plan XVIII. — Tifech.

la face intérieure, un étroit passage, que le plan a omis, fait communiquer la tour avec l'intérieur du château. Peut-être y avait-il là une entrée dérobée de la forteresse : toutefois je n'ai remarqué nulle trace de la poterne extérieure.

L'étage inférieur de la tour est construit avec soin à l'intérieur mais plus haut, l'appareil se gâte et devient très grossier; il ne se compose plus que de quelques gros blocs, entre lesquels de petits matériaux sont disposés fort irrégulièrement; il semble, étant donné qu'à la hauteur du chemin de ronde, la construction est de nouveau excellente, qu'il y a eu là un remaniement hâtif. On trouve les traces d'un travail semblable sur la face intérieure de la belle muraille qui de la tour 3 se dirige vers la tour 4. Dans la partie supérieure du mur, on remarque de grandes pierres en délit, placées audessus de lits horizontaux formés par de grands blocs de pierres comprenant des parties en moellons. Ce système de chaînages et harpes avec remplissage de moellons est fréquent en Afrique; on le remarque en particulier dans une portion du rempart de la citadelle byzantine de Teboursouk [1], où il semble avoir servi à réparer une brèche. Une réparation sommaire, due peut-être à une semblable cause, a servi à consolider cette partie des murailles de Tifech.



Plan XIX. — Tifech.

Ce pan de mur se prolonge, interrompu par une large brèche, jusqu'à la tour n° 4, dont l'angle sud-ouest, seul demeuré debout, s'élève encore à une certaine hauteur. Puis l'enceinte continue, fort endommagée, à monter la pente de la colline; la tour n° 5, récemment détruite, est à peine reconnaissable; ensuite, sur le flanc nord, la muraille redevient plus apparente. Ici, comme on l'a déjà observé, le voisinage du ravin a permis un procédé de construction plus sommaire : toutefois le rempart ne longe point immédiatement le bord du précipice; il est précédé d'une étroite plate-forme laissant en avant du mur un espace découvert. A l'angle nord-est s'élève la tour n° 6, dominant à pic le ravin du côté de l'est, et de ce point culminant, la muraille redescend en une longue ligne oblique qui longe la crête du précipice. Ici encore la construction est fort négligée et la muraille

1. Cf. Saladin, *Rapport de 1892*, p. 444.

assez mal conservée; la tour n° 7 est presque entièrement démolie, et il en est de même de la suite de l'enceinte jusqu'à la tour 8. Au contraire, cette tour et la suivante n° 9, avec la courtine intermédiaire, où peut-être s'ouvrait une poterne, sont de nouveau bâties avec un grand soin; la tour 9 en particulier, qui mesure 10 mètres sur 6^{m},40, est fort bien conservée. Puis le flanc est se prolonge jusqu'à la tour 10 correspondant à la tour 1 et flanquant l'autre extrémité du front sud : elle est absolument ruinée.

Sur la face sud qui conserve une certaine hauteur à ses deux extrémités, s'ouvrait au milieu de la courtine la principale entrée de la forteresse. On y remarquait encore, en 1866, les restes d'une porte cintrée[1]; aujourd'hui ces ruines mêmes ont disparu et des fouilles seules permettraient de déterminer le parti adopté pour la défense de l'entrée.

En tout cas on remarquera avec quel soin on a tiré parti pour la sécurité de la place des dispositions du terrain. Le front sud, le plus accessible de tous, n'a reçu qu'un développement fort peu étendu : il mesure seulement 50 mètres entre les deux puissantes tours qui le couvrent. Les parties de l'enceinte, situées sur les parties basses de la colline, ont été également protégées par de forts bastions très rapprochés l'un de l'autre, surtout à l'ouest, où la pente fort douce permettait une approche plus facile. Au contraire, dans les parties supérieures du monticule, les tours sont plus espacées et plus rares : sur le flanc nord-ouest, un espace de près de 90 mètres en est entièrement dépourvu ; il en est de même, et sur une longueur presque égale, dans la partie supérieure du front nord-est. Le ravin formait ici une protection amplement suffisante.

Tout au haut de la citadelle la tour 6, dominant toute l'étendue du château fort et de la plaine, formait à la fois un poste de guet et un solide donjon mesurant 14 mètres sur 6, une de ces maîtresses tours comme les Byzantins aimaient à en construire au point le plus élevé et le plus fort de leurs citadelles. A 56 mètres environ en avant de ce donjon, un mur partant du rempart oriental et se dirigeant de l'est à l'ouest, pour se redresser ensuite à angle droit et se souder aux courtines du nord-ouest formait, dans le haut de la forteresse, un réduit fortifié. Ce mur, aujourd'hui fort endommagé, date peut-être, sous sa forme actuelle, seulement de l'époque arabe : mais il est fort probable qu'il a remplacé un rempart de date antérieure, et que les Byzantins déjà s'étaient ménagé là un dernier refuge en cas d'attaque et un suprême moyen de résistance.

1. *Rec. de Const.*, 1866, pl. X, fig. 8.

Nous ne savons point la date de la citadelle de Tifech : toutefois les analogies que sa construction présente avec les citadelles de l'époque justinienne permettent de l'attribuer à la même période que les châteaux forts voisins de Madaure, de Tagoura et de Gadiaufala. Elle appartient à la même ligne de défense, elle servait comme ces forteresses à protéger le plat pays qu'elle domine et la ville qui s'étendait à ses pieds contre les incursions des indigènes. A la vérité, elle paraît avoir été plus fréquemment réparée que les places voisines, et certains des remaniements que nous avons notés datent au moins de la fin du VI[e] siècle. Aussi bien savons-nous que les Byzantins la tenaient encore au VII[e] siècle : c'est de Tifech que provient un des rares monuments portant le nom du patrice Grégoire, le dernier gouverneur impérial d'Afrique : c'est une bulle de plomb avec l'inscription : *Gregorius patricius*[1].

f. TIGISIS (AÏN-EL-BORDJ) (pl. XIII).

La ville forte de Tigisis, dont une inscription récemment découverte fixe aux ruines d'Aïn-el-Bordj l'emplacement certain[2], occupe un point stratégique des plus importants. Bâtie à l'extrémité orientale de la « longue plaine » (Bahiret-et-Touila), qui s'ouvre à l'est de Sigus, construite sur un mamelon assez élevé et fort abrupt détaché de la chaîne montagneuse qui forme de ce côté le fond de la plaine, elle constitue, par sa situation, une position militaire de premier ordre. Elle surveille en effet toute une vaste région encerclée de montagnes, large cirque où s'entr'ouvre seulement, du côté du nord-ouest, l'étroit passage du col de Sigus ; elle occupe l'un des rares points d'eau qui se rencontrent dans la contrée, et une source abondante jaillit au pied même de ses tours ; enfin elle commande de très près et ferme absolument la route qui, du côté du sud-est, traverse la montagne par la profonde coupure du Foum-el-Hallik. Il suffit d'un coup d'œil même superficiel pour comprendre que cette gorge resserrée est le point de passage nécessaire de tous ceux qui, venant du sud, gagnent le Bahiret-et-Touila ; le voisinage de la source d'Aïn-el-

1. *C. I. L.*, VIII, 10965; *Rec. de Const.*, 1878, p. 335-336.
2. *C. I. L.*, VIII, 10820.

Bordj en augmente encore l'importance; et aujourd'hui même un chemin menant à Aïn-Beida traverse le défilé. Sans doute la route antique de Theveste à Cirta par Sigus, pénétrait en ce point dans la plaine[1]; on conçoit donc l'intérêt qu'il y avait à en assurer la garde, et à y constituer, selon l'expression byzantine, une véritable *clisure*.

Au nord-est de la citadelle, dans la chaîne de montagnes qui la domine de ce côté, s'ouvre une autre gorge, rocailleuse et difficile, mais où l'on constate très nettement l'existence d'un autre passage: aujourd'hui encore un chemin suit cette direction pour gagner l'Oued-Zenati; dans l'antiquité, ce col recevait sans doute la voie qui, venant de Gadiaufala par Ad Centenarium, gagnait, en traversant la plaine de l'est à l'ouest, l'entrée du col de Sigus[2]. Ainsi placée à la jonction de deux routes importantes, barrant également les deux défilés qui leur donnaient accès dans la plaine, Tigisis avait, dans la ligne de défense de la Numidie du nord, une fort grande valeur.

C'est ce que démontre pleinement un récit de Procope. En l'année 535[3], pendant que Solomon était occupé contre les Maures de la Byzacène, un des chefs indigènes de l'Aurès profita des embarras du général byzantin pour faire une razzia en Numidie; et comme aucune place forte ne bordait encore le pied septentrional de la montagne, il put sans peine faire le dégât dans toute l'étendue des hauts plateaux. Les citadelles byzantines ne garnissaient encore, à cette date, que la ligne qui va de Tagoura à Sigus par Tipasa, Gadiaufala, Ad Centenarium, Tigisis; et, par surcroît de malheur, l'officier byzantin qui commandait cette chaîne de postes ne disposait que de forces insignifiantes. N'osant, avec sa faible cavalerie, attaquer dans de grandes plaines ouvertes les nombreux cavaliers d'Iabdas, il vint prendre position sous les remparts de Tigisis, et occupa « la source abondante coulant dans un ravin profond »; il comptait que les indigènes gagneraient nécessairement ce point d'eau, l'un des seuls qui se trouvent dans la région, et sortiraient de la plaine par le défilé du Foum-el-Hallik, et il espérait bien, à la faveur de ces circonstances, leur reprendre une partie du butin[4]. Il est aisé de retrouver sur le terrain les différents détails de cette description: « les immenses plaines voisines de Tigisis, et où il est impossible de se dérober à

1. Tissot, II, 476.
2. Tissot, II, 415 et 385.
3. C'est à tort que Tissot (II, 422-423), suivant en cela l'erreur du *Rec. de Const.*, 1878, p. 375-376, place cet épisode en 539.
4. Procope, *De Bello Vand.*, p. 463-464.

l'ennemi, c'est le Bahiret-et-Touila. La source abondante coulant dans un ravin profond, c'est Aïn-el-Bordj, qui jaillit effectivement dans la gorge abrupte ouverte sous le front sud-ouest de la forteresse. Quant aux « fortes murailles » de Tigisis, elles subsistent encore aujourd'hui »[1], et attestent l'importance qu'avait cette forteresse.

La citadelle byzantine occupe une position des plus heureuses[2] : elle est assise sur un mamelon de pente assez forte et que des ravins profonds bordent sur ses flancs nord-ouest et nord-est ; inabordable par deux côtés, grâce à ces admirables retranchements naturels, elle offre en revanche, sur ses fronts sud-est et sud-ouest, un terrain d'accès plus facile. Aussi, quoique ici même le niveau soit encore élevé de quelques mètres au-dessus de la plaine, a-t-on multiplié de ce côté, comme on le verra, les moyens de défense. Au point le plus élevé de la citadelle, un énorme donjon ou tour de garde surveille toute l'étendue environnante, et on remarquera avec quelle habileté les constructeurs byzantins ont su tirer parti du terrain dont ils disposaient. Par là, la forteresse de Tigisis offre avec celle de Tipasa des analogies frappantes; et les dispositions générales de leur plan — emploi des défenses naturelles, donjon au sommet de la pente, porte principale sur le front voisin de la plaine — sont à peu près identiques.

Les dimensions de la citadelle de Tigisis sont assez considérables pour qu'on puisse croire qu'elle était, comme le dit Procope[3], une véritable petite ville ; du nord-est au sud-ouest elle mesure 217 mètres, et 190 du nord-ouest au sud-est. Sa forme, que détermine la nature du terrain, est assez irrégulière : c'est à peu près un hexagone à côtés fort inégaux. Les murailles sont, selon l'habitude, formées d'un double parement en grosses pierres de taille, avec maçonnerie en blocage à l'intérieur : leur épaisseur varie de $2^m,30$ à $2^m,50$[4]. Quoique les matériaux soient en grande partie empruntés à des édifices antiques, et que les pierres soient indifféremment placées de champ ou en délit, pourtant la construction est en certains endroits plus soignée que dans beaucoup de forteresses byzantines. Le parement extérieur du

1. Tissot, II, 423.

2. On trouvera un plan de Tigisis, d'ailleurs fort médiocre, dans le *Rec. de Const.*, 1861, pl. VI. Tissot l'a reproduit dans son livre (II, 421). Un autre plan plus soigné a été donné, avec une intéressante notice, par M. Chabassière, *Rec. de Const.*, 1882-83, p. 222-231 et pl. XIV, XVI. Je l'ai contrôlé sur le terrain, et y ai fait un certain nombre de rectifications.

3. *L. c.*, p. 463.

4. On voit l'exagération des chiffres donnés par Chabassière, *l. c.*, p. 226.

rempart est disposé en assises extrêmement régulières, en particulier à la tour H ; de même les curieuses tours octogonales qui flanquent la porte d'entrée A sont tracées avec un soin extrême ; leurs angles saillants sont formés, non point par le joint de deux pierres juxtaposées, mais par un bloc unique taillé en une vive arête ; le parement intérieur de forme circulaire est admirablement assemblé, au point qu'on peut se demander si, en quelques parties de l'enceinte, les constructeurs byzantins n'ont point utilisé les restes d'une citadelle romaine.

Dix-sept tours flanquent les différents fronts de la forteresse. Elles sont de formes très diverses, les unes carrées, d'autres hexagonales ou octogonales à l'extérieur et rondes au dedans, une enfin de forme elliptique, avec l'intérieur circulaire. Nous les étudierons successivement en partant de la tour E, qui domine la source. Aussi bien est-ce ici, de la tour E à la tour I, la partie la mieux conservée de la citadelle : sur les autres fronts, l'enceinte est écroulée ou profondément enfouie dans les terres.

La tour E est de forme carrée et mesure, à l'extérieur, 10 mètres sur 11. Elle était très forte, et ses murailles ont, sur la face dominant le ravin, jusqu'à 2^{m},60 d'épaisseur ; sur les côtés elles mesurent 1^{m},80 seulement. A partir de ce point, l'enceinte s'élève sur le flanc de la colline, au-dessus du profond ravin qui borde tout le front nord-est. Une tour carrée F appuie et renforce le saillant de la tour E ; puis à un redan succède la tour elliptique H, encore conservée, à une hauteur de 5 à 6 mètres, sur la moitié de son pourtour, et dont les belles assises régulières, hautes de 0^{m},50 à 0^{m},55, sont d'un fort puissant effet ; ses murailles ont 2^{m},30 d'épaisseur ; le diamètre intérieur est de 6 mètres. Puis la courtine, fort épaisse à cette place, continue à grimper la pente et, un peu au delà de la tour carrée I, elle atteint le sommet de la colline.

Le front nord-est de la citadelle est protégé par un ravin très profond ; aussi n'a-t-on point jugé nécessaire d'y multiplier les moyens de défense. L'épaisseur du mur a seulement été un peu augmentée ; elle atteint 2^{m},50, mais une seule tour carrée C flanquait la courtine. C'est contre cette partie du rempart, au point le plus élevé et le plus escarpé de la colline, que se dressait le donjon, mesurant 17 mètres sur 27, et dont le mur n'avait au reste que 1^{m},20 d'épaisseur.

Une tour L, carrée ou hexagonale, flanquait l'angle est : les restes en sont, en effet, si fort indistincts qu'on n'en saurait déterminer la forme exacte. Tout le front sud-est d'ailleurs, de la tour L à la tour P,

est en fort mauvais état : toutefois on reconnaît sans peine que sur cette face, où la pente était plus douce, les moyens de défense avaient été extraordinairement multipliés. Ce sont d'abord deux tours carrées, M et N, d'un saillant assez faible, puis deux autres également carrées (O et P) de dimensions plus sérieuses. Enfin à l'angle sud, c'est un grand bastion hexagonal, dont les murs ont $1^m,60$ d'épaisseur : si bien que, sur une longueur de 166 mètres, on ne trouve pas moins de six tours rapprochées.

Entre les tours Q et R, le désir de suivre la crête du terrain a déterminé dans la forme de l'enceinte un angle rentrant assez accusé. Aussi, sur ce point faible, a-t-on accumulé les défenses : deux tours carrées[1] protègent les approches du rentrant, que couvrent par surcroît les deux forts bastions Q et R. Ce dernier était de forme hexagonale à l'extérieur, et circulaire au dedans : l'épaisseur des murs y était de $1^m,42$; le diamètre intérieur mesure $5^m,70$.

La muraille du front sud-ouest est également fort démolie : mais les fouilles pratiquées au milieu de la courtine ont dégagé suffisamment la principale entrée de la forteresse [2]. Elle était formée par une porte, probablement voûtée, ayant 8 mètres d'ouverture, ce qui est une dimension fort inusitée dans les forteresses byzantines. Aussi était-elle flanquée en avant de deux puissantes tours, octogonales à l'extérieur et circulaires au dedans, construites avec un soin extrême et d'un type tout à fait rare et intéressant[3]. Leurs murailles, où les deux parements s'accolent sans maçonnerie de blocage intermédiaire, ont $1^m,20$ d'épaisseur ; leur diamètre intérieur est de $5^m,05$. En outre, l'entrée était protégée par derrière par deux tours carrées appuyées à l'intérieur de la courtine et qui dominaient et rétrécissaient le passage. Enfin un avant-corps de 22 mètres sur $7^m,50$ précédait l'entrée; toutefois cette construction est peut-être, comme à Timgad, de date postérieure, quoique d'origine byzantine.

Enfin une dernière tour carrée D appuyait la tour E et flanquait le saillant ouest de la citadelle.

A l'exception des deux tours octogones qui défendaient l'entrée et où l'on pénétrait par le chemin de ronde, les autres tours de l'enceinte s'ouvraient, sur l'intérieur, par une porte ménagée à l'étage

1. Elles manquent dans le plan de M. Chabassière qui voit à tort dans la tour B une porte secondaire de l'enceinte (*l. c.*, p. 227).

2. Voir le plan détaillé de Chabassière, *l. c.*, pl. XVI et p. 226. Toutefois là où il voit deux « corps-de-garde » il faut reconnaître des tours carrées.

3. On en trouvait de semblables dans les murailles byzantines d'Antioche. Rey, *Archit. milit. des Croisés*, p. 187.

inférieur. Un couloir large de $1^{m},28$, et où montait un escalier de quelques marches, donnait accès dans une salle carrée. On en trouve un exemple à la tour I, où cette pièce mesure $5^{m},20$ sur $3^{m},68$ [1]. L'étage supérieur avait sans doute son entrée sur le chemin de ronde.

On remarquera avec quelle attention, avec quel judicieux emploi des défenses naturelles, ont été prises toutes ces dispositions défensives. Les trois tours D, E, F, qui commandent les approches de la source, offrent à elles seules, comme on l'a observé, « toute une belle étude de flanquements » [2]. La manière dont le rentrant de l'angle sud a été protégé n'est pas moins digne d'attention ; et les moyens de résistance accumulés sur le flanc sud-est montrent, comme dans la citadelle de Thelepte, la sollicitude apportée à couvrir le côté le plus faible et le plus exposé aux attaques du dehors. On observera enfin le soin qu'on a pris de renforcer certaines tours particulièrement importantes : les tours E et H ont, à leurs murailles, une épaisseur fort supérieure aux dimensions ordinaires.

On voit que suivant l'expression de Procope, la ville de Tigisis était très forte, εὐτείχιστος. Le même texte nous apprend qu'à la date de 535 déjà elle formait une citadelle. On peut donc se demander si elle est vraiment d'origine byzantine. J'ai déjà fait remarquer que la construction fort soignée de certaines parties de l'enceinte (tour H, tours de la porte A) semble appartenir à une époque plus ancienne que le VIe siècle ; j'en dirai autant des dimensions considérables données à la porte d'entrée et qu'on ne rencontre dans aucune citadelle byzantine. Mais, d'autre part, il est bien peu vraisemblable qu'une place aussi forte, située en pleine Numidie, ait été épargnée par les démolitions vandales. J'incline donc à croire que les Byzantins, trouvant sur ce point les restes d'une citadelle romaine, s'empressèrent, comme à Guelma et ailleurs, d'en utiliser les débris : l'essentiel de la construction date donc du VIe siècle, et la place forte de Tigisis est contemporaine des châteaux de Tagoura, de Madaure et de Tipasa. Comme eux, elle servit à défendre la portion reconquise de la Numidie, jusqu'au jour où les triomphants succès de Solomon reportèrent au pied même de l'Aurès la frontière byzantine.

Toutefois, jusqu'aux derniers jours de la domination impériale, elle demeura un centre important de défense [3]. Une inscription du VIIe siè-

1. Chabassière, *l. c.*, pl. XVI.
2. *Ibid.*, p. 227.
3. Elle figure à la fin du VIe siècle parmi les villes importantes de Numidie (*Georges de Chypre*, éd. Gelzer, p. 34). Cf. *Gregorii Magni epist.*, XII, 28-29, où, à la date de 602, il est question de son évêque.

cle mentionne le duc de Tigisis[1], et le commandement militaire de ce personnage semble s'étendre, à cette date, jusqu'aux forteresses mêmes qui défendaient la lisière méridionale des hauts plateaux.

Au nord de la ligne des forteresses qui, depuis Tagoura jusqu'à Sila, jalonnent la grande route de Carthage à Constantine et à Sétif, s'étend une région accidentée et fertile, composée d'excellentes terres de culture, et où des ruines nombreuses de villages et d'exploitations rurales attestent une grande prospérité agricole[2]. Quelques grandes villes s'y élevaient, telles que Thagaste (Souk-Ahras), Thubursicum Numidarum (Khamissa), Thibilis (Announa), Calama (Guelma), Constantine; autour d'elles, dans des centres nombreux, une population indigène, qui paraît s'être assez facilement assimilé la civilisation romaine, mettait en valeur cette riche région; des routes la sillonnaient en tous sens, dont on retrouve fréquemment les vestiges; et jusqu'à l'époque byzantine le pays semble avoir été fort peuplé. Toutefois, malgré la ligne de défense que formaient les citadelles impériales, des mesures de protection semblèrent alors nécessaires, soit pour assurer les communications à travers cette région montagneuse, soit surtout pour fournir aux habitants un refuge contre les attaques subites des envahisseurs. Aussi des restes assez nombreux de cette époque se rencontrent-ils dans cette portion de la province de Constantine.

De Tipasa, la route qui venait de Theveste continuait, pour gagner Bône, dans la direction du nord[3]. Elle passait dans l'importante ville de Thubursicum Numidarum où, on le verra plus loin, une série de redoutes détachées protégeait la cité; elle gagnait de là le poste important de Guelaa-Sidi-Yahia, où sur un mamelon escarpé se dressent les ruines d'une forteresse[4]. Deux tours en flanquent la face ouest, et quatre celle de l'est; la porte d'entrée s'ouvrait sur ce dernier front. Construite à l'endroit où la route de Constantine à Tipasa par Thibilis rencontrait la voie de Tipasa à Hippone, cette cita-

1. *C. I. L.*, VIII, 2389.

2. Cf. *Rec. de Const.*, 1892, p. 54-113, un important article de M. Bernelle avec une carte fort détaillée d'une grande partie de cette région. J'ai emprunté à cet article plusieurs des indications qui suivent.

3. Cf. Cosneau, *De Romanis viis in Numidia*, p. 65-66; Tissot, II, 387, 392.

4. *Rec. de Const.*, 1892, p. 63-64. M. Bernelle croit la citadelle romaine : elle paraît plutôt, d'après la description, être byzantine.

delle avait une fort grande importance; elle reliait en outre Tifech à Gadiaufala, et il n'est point douteux que ce point stratégique de haute valeur n'ait été occupé par les Byzantins. De là, la route gagnait Zattara (Kef-Bezioun), où les Byzantins avaient, sur un immense escarpement dominant à pic l'Oued-Bou-Mouïa, construit une vaste enceinte[1]. Zattara comptait d'ailleurs, au VIe siècle, parmi les villes épiscopales de la Numidie[2]. Enfin la route atteignait la vallée de la Seybouse, qu'elle franchissait un peu à l'est de Calama.

Une autre voie venant du sud mettait en communication la citadelle de Gadiaufala avec la vallée de la Seybouse et de la côte[3]. Elle traversait, près du village moderne de Renier, un pays fertile en grains et en fourrages, où de nombreuses ruines marquent la place de la civitas Nattabutum[4] : là encore un fortin byzantin, construit sur le point le plus élevé de la colline d'Oum-Guerichech, fournissait aux habitants un refuge en cas de besoin. Plus loin, la route atteignait Thibilis (Announa), ville importante située au centre d'un territoire très fertile et que les Byzantins avaient, comme Zattara, protégée par une enceinte assez considérable. De là des voies nombreuses gagnaient, soit à l'ouest Constantine, soit au nord-est Calama et Hippone[5].

Enfin une autre route, celle-là même qui de Gadiaufala gagnait Tigisis et Sigus, remontait de ce dernier point vers Constantine[6], et se confondait avec les voies qui venaient de Theveste par Marcimeni (Aïn-Beida) ou de Lambèse.

Au débouché de ces trois voies deux grandes places fortes de seconde ligne soutenaient les forteresses qui couvraient plus au sud le pays byzantin. C'étaient, vers l'est, Calama, fortifiée par les soins du patrice Solomon; vers l'ouest, Constantine où l'on voit encore, à l'extrémité de la pointe de Sidi-Rached, quelques pans, dominant le ravin du Rummel, de la muraille byzantine. Toutes deux, comme Tagoura, Tipasa, Gadiaufala, Tigisis, étaient des citadelles impériales construites pour les nécessités de la défense stratégique. Mais à côté d'elles, dans le pays intermédiaire, les constructions militaires étaient fréquentes : j'ai déjà signalé les villes fortifiées ou du moins protégées par un fortin voisin, de Khamissa, Zattara, Thibilis : les moindres centres agricoles possédaient de semblables refuges; j'ai

1. *Rec. de Const.*, 1892, p. 79-80.
2. Labbe, *Concilia*, IV, 1640 ; V, 417, 583 (année 553).
3. Cosneau, *l. c.*, 69 ; Tissot, II, 429-430.
4. *Rec. de Const.*, 1892, p. 83-84.
5. *Ibid.*, p. 55-56.
6. Tissot, II, 415, 418, 424; Cosneau, *l. c.*, 53-54, 67-68.

cité celui de la civitas Nattabutum ; on en mentionne un autre au village marqué par les ruines d'Henchir-el-Hammam : il y a là, tout auprès d'une source, un fortin carré de 20 mètres de côté, construit autour d'un mausolée antique transformé en donjon ou en tour de vigie[1]. Ailleurs, à Henchir-Zouabi, on signale un fortin du même genre, mesurant 30 mètres sur 15, et dont la poterne est à peu près intacte[2]. Ainsi, dans toute l'Afrique romaine, à côté des grandes forteresses, les habitants élevaient pour leur sécurité des redoutes de cette sorte.

Je n'ai point eu le loisir de visiter tous ces postes. Je me bornerai à étudier les défenses des grandes villes de Thubursicum Numidarum et de Thibilis, et l'importante citadelle de Calama.

Khamissa

A quelques kilomètres au nord-ouest de Tifech, sur le plateau où prend naissance la Medjerda, au point de partage qui sépare les eaux de ce fleuve du bassin de la Seybouse, s'élèvent, dans une situation des plus heureuses, les ruines importantes de Khamissa. Renier déjà déclarait, qu'après celles de Lambèse, elles étaient les plus considérables de toute l'Algérie[3], et les fouilles poursuivies à différentes reprises sur cet emplacement ont prouvé l'existence d'une cité grande et prospère, où l'élément indigène paraît avoir tenu une grande place à côté des colons romains[4]. Malgré le silence presque complet des historiens, Thubursicum Numidarum paraît avoir été une ville riche et florissante : au v[e] siècle, elle était la résidence d'un évêque ; et sans doute elle existait encore à l'époque byzantine. Pourtant nulle forteresse importante ne semble y avoir été élevée ; la citadelle voisine de Tipasa suffisait à la protection de la région. On s'est contenté, à Khamissa, d'élever quelques redoutes fournissant, en cas d'attaque, un refuge aux habitants.

1. *Rec. de Const.*, 1892, p. 90, 92. On signale au même endroit une église chrétienne semblable à celle de Thibilis et datant par conséquent très probablement du VI[e] siècle.
2. *Rec. de Const.*, 1892, p. 101.
3. Renier, *Instructions pour la recherche des antiquités en Algérie*, p. 5-6.
4. Masqueray, *Bull. Corr. afr.*, I, 307-310.

Au-dessus du théâtre, au sommet d'une colline qui commande la ville basse et surveille la route qui, à travers la montagne, mène de Khamissa à Tifech, se dressent les ruines désignées sous le nom de Kasr-el-Kebir [1]. C'est un réduit carré, mesurant 13m,80 sur 12m,05, et dont les murs, assez bien conservés, sont construits en assez bel appareil. La porte de la redoute s'ouvre sur le flanc sud : tout auprès on voit une pierre portant le monogramme du Christ. En avant de ce réduit, on remarque les restes d'une enceinte quadrangulaire plus étendue, qui enveloppait la redoute centrale, et dont le mur septentrional est seul assez bien conservé.

Au-dessous du Kasr-el-Kebir, sur le flanc sud-ouest de la colline, s'élèvent les restes d'une autre construction. C'est, comme le dit Renier [2], « une petite église chrétienne, presque entièrement construite avec des piédestaux de statues et des cippes funéraires ». Elle aussi semble dater de l'époque byzantine. Inscrite dans un carré de solides murailles formées d'un double revêtement de pierres de taille avec maçonnerie en blocage à l'intérieur, accessible seulement par une étroite poterne ouverte sur la face sud, cette église semble avoir été intentionnellement fortifiée [3]. Elle est partagée en trois nefs par deux rangées de trois piliers carrés ; la nef du milieu se termine par une abside demi-circulaire ; les absides latérales sont carrées. L'ensemble est fort bien conservé, et l'on voit encore, à l'entrée, les traces de la fermeture de la porte. Les dimensions extérieures de l'édifice sont d'environ 16m,80 sur 12 ; l'épaisseur des murailles est de près de 2 mètres.

Un peu plus bas encore, on trouve d'abord les restes d'un arc de triomphe fort dégradé [4], et plus loin les ruines d'une construction quadrangulaire [5]. Elle paraît, à l'époque byzantine, avoir été transformée en redoute ; peut-être l'arc de triomphe aussi avait-il été employé dans le système de défense. Enfin, tout au bas de la pente, au point appelé El-Goussa, au milieu des ruines d'un grand édifice marqué par trois arcades voûtées, une autre redoute quadrangulaire s'élevait,

1. Voir le plan donné par Chabassière, *Rec. de Const.*, 1866, pl. II ; c'est l'édifice coté D.

2. *L. c.*, p. 5-6.

3. On en trouvera un plan dans le *Rec. de Const.*, 1866, pl. V, fig. 3 et pl. XX, neuvième fouille. C'est l'édifice coté E au plan général.

4. La vue de ce monument se trouve dans le *Rec. de Const.*, 1866, pl. XII, fig. 5.

5. Cotée F dans le plan général. Un plan spécial se trouve dans le *Rec. de Const.*, pl. XIII.

dont la face sud montre encore une porte ouverte entre deux tours carrées. Malheureusement cette construction est fort ruinée.

Il semble donc qu'à Khamissa, à défaut de grande citadelle, on bâtit à l'époque byzantine une série de redoutes assez rapprochées les unes des autres, et s'étageant sur la pente de la colline qui domine la ville basse du côté du sud, suivant une ligne courbe montant de la plaine jusqu'au sommet qui commande le théâtre et la route de Tifech. De cette haute position on couvrait à la fois la ville basse, et l'on surveillait la portion de la cité assise sur la hauteur au sud de la ligne des redoutes : et sans qu'il y eût là proprement une position militaire, du moins cette série de refuges fortifiés assurait un abri aux habitants de Thubursicum Numidarum.

Thibilis (Announa) (plan xx).

A quelques kilomètres au sud des bains d'Hammam-Meskhoutine, au-dessus de la route moderne qui mène de Guelma à Constantine, on rencontre les ruines importantes de l'antique Thibilis (Announa). Quoique, au point de vue administratif, cette ville ne formât à l'époque romaine, qu'un *pagus* dépendant de Cirta[1], pourtant, il y avait là, à en juger d'après les monuments qui subsistent, une cité grande et prospère. Des routes importantes se croisaient sur ce point : celle de Carthage à Cirta par Tipasa et Capraria, celle de Cirta à Guelma et à Bône, celle qui de Gadiaufala menait vers le nord de la province[2]. Un territoire très fertile s'étendait aux alentours ; aujourd'hui encore d'antiques oliviers croissent en assez grand nombre jusqu'au milieu des ruines ; sur les pentes nord-ouest du plateau où s'élevait la ville, l'Oued-Announa coule au fond d'un ravin plein d'arbres et de verdure ; vers l'est, c'est la vallée de l'Oued-Cherf, où de riches moissons ondulent autour des villages modernes de Saint-Charles et de Clauzel. Enfin, au point de vue militaire, la position était singulièrement forte et importante. La ville antique, en effet, occupait un plateau très escarpé et difficilement abordable : sur trois de ses côtés, des ravins profonds l'entourent, dans lesquels il faut cheminer, sous les vues

1. *Rec. de Const.*, 1890-91, p. 339 sq.
2. *Ibid.*, 1892, p. 55-56 ; Tissot, II, 313.

même de la forteresse qui couronne la crête, pour gagner le seul point accessible, où vers le sud et le sud-est, le plateau se rattache par un terrain assez accidenté aux contreforts du Djebel-Zouahi[1]. De cette position naturellement défendue par les escarpements du terrain, s'ouvraient, dans toutes les directions, des vues très étendues. Vers l'est et le nord-est, c'est la plaine largement ouverte, où coule dans une vallée fertile l'Oued-Cherf et où, par delà le joli village de Clauzel, l'horizon se ferme au loin par la chaîne des montagnes boisées qui avoisinent Guelma. Vers le nord-ouest, au delà des profonds ravins qui bordent le plateau, le pays se relève vite en une succession toute prochaine de montagnes accidentées où s'engageait, après avoir passé au pied même de la ville et sous ses vues, la route antique de Guelma à Constantine. Vers le sud, l'horizon est plus limité : là se dressent, en rochers de formations bizarres, les contreforts de la montagne qui domine la ville, mais sur les autres points la vue est immense. « On avait l'avantage de voir de Thibilis les mouvements qui pouvaient se produire au loin, sur la Mahouna, sur le Djebel-Debar dans le haut de la vallée de la Seybouse, sur les montagnes du Fedjouz et d'El-Aouara, et, plus loin encore, sur celles des Beni-Salah, dont les sommets se fondent dans la brume[2]. »

Depuis l'exploration scientifique de l'Algérie en 1841, les monuments antiques d'Announa ont été bien des fois décrits[3] ; des fouilles récentes et fort curieuses ont de nouveau ramené sur eux l'attention [4]. Je ne referai donc point une description inutile, me bornant à retenir ce qui intéresse l'époque byzantine. A ce moment une forte muraille, pour laquelle les pierres funéraires des cimetières païens ont été employées en très grand nombre, enveloppa le plateau où s'élevaient les principaux monuments de la cité[5]. On en a reconnu des traces importantes du côté du sud-ouest, à droite et à gauche de la double porte qui, de ce côté, donnait entrée dans la cité. Mais c'est surtout dans la partie nord-ouest des ruines, au point le plus élevé du plateau, dans l'endroit le plus fort et le mieux protégé par les ravins avoisinants, que les Byzantins s'installèrent, dominant à la fois la vallée et la ville. On y trouve les restes d'une citadelle, dont le plan malheureusement est difficile à saisir. Vers l'ouest, le mur

1. Cf. *Rec. de Const.*, 1890-91, p. 330-331.
2. *Rec. de Const.*, 1890-91, p. 331.
3. Ravoisié, *Exploration scientifique de l'Algérie*, t. II, p. 2-6 et 9-14. La pl. III donne le plan général et la pl. IV la vue générale des ruines.
4. *Rec. de Const.*, 1890-91, p. 330-355 ; 1892, p. 102-113.
5. *Ibid.*, 1890-91, p. 339-344 et 1892, plan de la p. 104.

construit suivant les procédés habituels et dont l'épaisseur varie de 1m,10 à 1m,50 suit, en une succession de tours et de saillants, les accidents du plateau et domine à pic le ravin par où monte la route vers la ville. Sur le flanc nord, nord-est et est, le rempart s'écarte davantage des rebords du plateau, et commande moins immédiatement le fond de la vallée, mais il en surveille aisément les approches plus lointaines. Enfin, assez près de l'angle sud-est de la forteresse. un réduit rectangulaire est construit dans l'intérieur de la citadelle.

Il convient aussi, malgré les descriptions déjà faites[1], de dire un mot de l'intéressante église chrétienne qui s'élève au sud-ouest des ruines. Elle paraît en effet dater du VIe siècle. Comme la plupart des églises byzantines, elle est fort exactement orientée du nord-est au sud-ouest; d'autre part, comme le remarquait déjà Ravoisié, elle a été bâtie « avec des matériaux qui avaient évidemment appartenu à d'autres édifices »[2]; des fragments d'architecture, des pierres couvertes d'inscriptions sont employées dans la façade; et les colonnes de marbre, aux beaux chapiteaux corinthiens, qui séparaient les bas-côtés de la nef centrale, proviennent assurément d'un monument plus ancien. Les procédés de construction ne sont pas moins significatifs : la façade, par exemple, est formée de fort beaux blocs; mais ces pierres sont les unes lisses, les autres taillées en bossage, entassées indifféremment en assises fort peu régulières, et fort mal appareillées; de petits matériaux servent constamment à boucher les interstices. Il en est de même à l'abside dont la saillie extérieure affecte une forme quadrangulaire[3]; entre la courbe intérieure et les murs du dehors, le remplissage est fait en matériaux de tout petit échantillon, et dans les murs eux-mêmes, sur presque tout le pourtour de l'église, des matériaux de cette sorte se mêlent aux pierres de grand appareil.

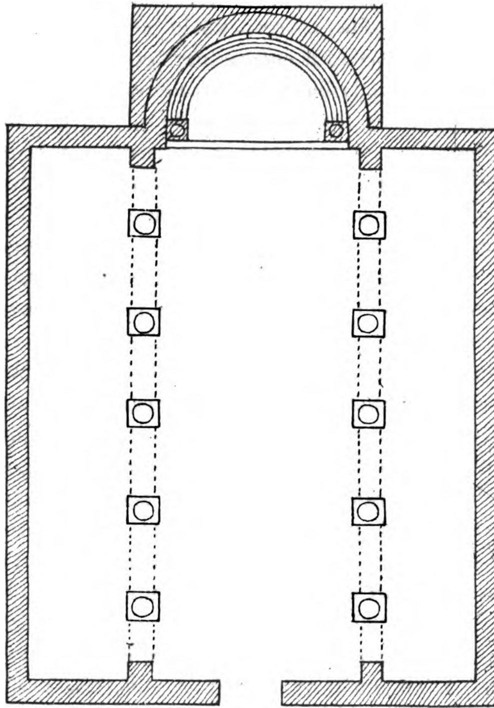
L'église mesure sur sa façade extérieure 13 mètres et 18m,60 dans sa plus grande longueur, depuis la porte d'entrée jusqu'au fond de l'abside. Les murailles ont 0m,50 d'épaisseur : elles sont sur le mur de façade renforcées par des pilastres de 0m,70 de côté, posant sur

1. Ravoisié, *l. c.*, p. 5-6, 13-14, et à la pl. XV un plan et des vues ; *Rec. de Const.*, 1892, p. 102-104 ; mais l'une et l'autre description renferment beaucoup d'erreurs de détail.

2. Ravoisié, *l. c.*, p. 5.

3. C'est à tort que le plan de Ravoisié la note comme circulaire à l'extérieur. Il semble qu'il y ait de ce côté, adossées à l'église, différentes constructions que les fouilles faites n'ont pas dégagées. En tout cas, il n'y a point d'absides latérales.

une sorte de soubassement de même largeur, qui court tout le long de la base intérieure de la façade. A l'extérieur, le mur de façade, à une hauteur de 1^m^,60 du sol, est disposé en retrait, de manière à former un banc tout le long de la face extérieure. En avant de la



Echelle de 0,005 p. m.

0 1 2 4 8

Plan XX. — Thibilis-Announa. Église chrétienne.

façade s'étendait un large palier, auquel des escaliers donnaient accès.

L'unique porte d'entrée, car on ne trouve nulle trace des portes latérales marquées au plan de Ravoisié[1], s'ouvrait au milieu de la

1. Cf. *Rec. de Const.*, 1892, p. 104.

façade : elle a $1^m,80$ de large et $2^m,20$ de hauteur; elle est fermée par un lourd linteau surmonté d'un arc de décharge, dont la clef de voûte porte à l'extérieur une croix aux quatre branches égales, accompagnée par-dessous des lettres A et ω. Deux fenêtres s'ouvrent à droite et à gauche de cette arcade, et quatre autres ouvertures plus petites sont ménagées un peu plus haut.

L'intérieur est partagé en trois nefs par deux rangées de cinq colonnes chacune, auxquelles correspondent, sur le mur intérieur de la façade, deux pilastres portant encore leurs chapiteaux corinthiens, et dont l'un a gardé deux claveaux de l'arcade qui le reliait à la colonne suivante[1]. Les colonnes, qui ont $0^m,60$ de diamètre, étaient de marbre et leurs bases, encore en place et mesurant $0^m,75$ sur $0^m,70$ de côté, permettent de déterminer exactement la largeur des nefs. Celle du milieu a $5^m,40$, les bas-côtés, $3^m,60$ seulement. Ces derniers, où l'on voit encore un pavage fait de dalles très irrégulièrement disposées, étaient, au moins partiellement, séparés de la nef centrale par une balustrade : les colonnes et le pavage portent encore les traces des entailles où elle s'engageait.

Au fond de la nef principale, surélevée de deux marches au-dessus du niveau de l'église, s'ouvre une abside carrée à l'extérieur et de forme circulaire au dedans. Deux colonnes en flanquent l'entrée, et dans la courbe de l'hémicycle, cinq gradins sont ménagés. Au milieu de l'abside, dans le grand axe de l'église, ces degrés sont interrompus : les deux gradins supérieurs sont remplacés par une large dalle posée sur le troisième degré, et qui, sans doute, servait à recevoir le trône épiscopal. On sait que Thibilis avait un évêque.

Enfin, en avant de l'abside, dans la nef centrale, un carré grossièrement pavé, marque l'emplacement de l'autel.

Guelma.

La forteresse byzantine de Guelma, si elle s'était conservée intacte, serait un des monuments les plus importants de la domination de Justinien en Afrique : elle est, en effet, datée d'une manière à peu près précise par deux inscriptions qui en attribuent la construction

1. Il semble que sur les murs latéraux des pilastres engagés correspondaient aussi aux colonnes.

au patrice Solomon[1]. Malheureusement, dans l'état actuel, il est assez difficile d'en reconnaître les restes ; les réparations nombreuses exécutées au mur d'enceinte, les constructions militaires accumulées dans la casba, en ont gravement altéré l'aspect primitif. Seul, l'angle nord-est de la citadelle avec les trois tours 1, 2, 3, qui suivent sur le front nord, méritent quelque attention ; d'autre part, sur le front sud, on voit encore les restes considérables des thermes romains enclavés dans l'enceinte byzantine ; mais presque partout ailleurs, sur le front ouest comme sur le front sud, la base seule de la fortification est antique, et le mur presque tout entier n'offre guère qu'une reconstruction moderne.

Fort heureusement, il n'en était pas ainsi au moment où, en 1836, les colonnes françaises occupèrent pour la première fois Guelma. A ce moment, l'enceinte byzantine était encore assez aisément reconnaissable, « conservant sur différents points une élévation assez considérable, et sur d'autres, étant tout à fait au niveau du sol »[2]. C'est dans cet état qu'en 1841 Ravoisié la vit et l'étudia, avant qu'elle ne fût, sur deux de ses faces, enveloppée par la ville moderne, et profondément remaniée sur les deux autres. En combinant les plans et les dessins de Ravoisié et de Delamare[3], les observations faites en 1844 par le docteur Grellois[4] et les indications qu'offre l'étude des restes encore subsistants, il est possible de se faire une idée exacte de l'importance et du plan de la citadelle de Calama.

La forme de cette forteresse était, comme le montre le plan, assez irrégulière, sans que les nécessités du terrain expliquent d'ailleurs suffisamment cette disposition. Elle provient donc vraisemblablement du désir d'utiliser dans la construction un certain nombre d'édifices antiques. Ravoisié, en effet, remarque d'une part que le front ouest de la citadelle, le front nord jusqu'à l'angle rentrant A, le front sud jusque et y compris la tour 8, sont d'une construction bien plus soignée que le reste de l'enceinte : « un appareil régulier, des pierres de grande dimension, des moulures ornant le bas des tours[5] » distinguent cette portion du rempart, et font supposer

1. *C. I. L.*, VIII, 5352, 5353.
2. Ravoisié, *Exploration scient. de l'Algérie*, t. II, p. 20.
3. Ravoisié, *l. c.*, t. II, p. 19-23, 27-35 et pl. XXII (vue générale), pl. XXIII (plan général) et pl. XXXV (tour de l'angle sud-est et poterne) ; Delamare, *Explor. scient. de l'Algérie*, pl. CLXXI-CLXXIII et surtout CLXXVI.
4. Elles sont publiées dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1851-52, p. 259-312. Cf. aussi *Rec. de Const.*, 1882, p. 39-42.
5. Ravoisié, *l. c.*, II, p. 27. Cf. p. 20.

qu'elle appartenait à la citadelle *romaine* de Calama. Les Byzantins se contentèrent donc ici de réparer sommairement une fortification encore facile à employer. D'autre part, le désir de comprendre dans l'enceinte le puissant bâtiment des thermes, dont la masse imposante pouvait fournir un sérieux renfort à la défense, détermina, sur le front sud, la direction de la nouvelle fortification, qui enveloppa presque entièrement le monument, pour en faire un redoutable bastion [1]. De cette sorte, fut créée une enceinte d'un plan peu ordinaire, dont les nécessités d'une construction hâtive déterminèrent surtout les dispositions.

La citadelle byzantine eut des proportions assez considérables : de l'ouest à l'est sa grande dimension est d'environ 278 mètres ; du nord au sud, elle est de 219 à peu près. Les murs, dont l'épaisseur atteint près de 3 mètres, furent formés, selon l'usage, d'un double parement en belles et fortes pierres de taille, laissant entre eux un intervalle de $1^{m},50$ rempli de moellons non cimentés [2]. Dans la construction, pour faire vite, on entassa, selon l'habitude, des matériaux empruntés aux monuments de la ville romaine, fragments de frise et d'entablements, piédestaux et fûts de colonnes, morceaux de bas-reliefs et de statues, sarcophages couverts d'inscriptions [3]; les voussoirs des portes et des arcs de triomphe furent même démontés pour être employés dans la nouvelle citadelle [4]; et tous ces matériaux furent entassés en assises assez irrégulières, attestant la précipitation de la construction [5].

Un chemin de ronde porté sur des arcades faisait, à l'intérieur, le tour des remparts [6]. A l'extérieur, de nombreuses tours carrées flanquaient les courtines. L'incription qui fait honneur à Solomon de la fondation de la citadelle fixe à treize le nombre de ces défenses [7], et en effet, si l'on néglige le petit saillant que forme sur le flanc sud un mur du bâtiment des thermes, la réalité correspond aux indications de l'inscription. Quatre tours occupent les angles principaux de la citadelle ; entre elles, on trouve trois tours (2, 3, 4) sur le front nord, trois sur le front est (11, 12, 13), deux sur le front sud (8, 9), une

1. Cf. Ravoisié, *l. c.*, II, p. 29 et pl. XXV.
2. Grellois, *l. c.*, p. 271.
3. Ravoisié, II, 20 ; Grellois, p. 272.
4. *Rec. de Const.*, 1882, p. 40.
5. On trouvera à la pl. XXII de Ravoisié une vue du front est de la forteresse.
6. Ravoisié, pl. XXXV, fig. 2.
7. *C. I. L.*, VIII, 5352 : *Una et bis senas turres crescebant in ordine totas.*

seulement (6) sur le front ouest, le moins étendu de la citadelle. Les tours d'angle[1] s'ouvraient à l'étage inférieur sur l'intérieur de la forteresse ; on y accédait, à en juger par la planche de Delamare représentant la tour 3[2], par une porte carrée surmontée d'un arc de décharge, à laquelle conduisait un couloir assez étroit, ménagé dans l'angle de jonction des deux murailles voisines. Les autres tours avaient, semble-t-il, leur entrée par le chemin de ronde.

Plusieurs portes, en général assez étroites, donnaient accès dans la forteresse[3]. La principale, d'après une planche de Delamare, s'ouvrait sur le front nord, non loin de la tour 3[4] : c'est une grande arcade cintrée. Non loin de là, sur le même front, entre la tour 1 et la tour 2, et sous l'abri de cette dernière, une poterne, aujourd'hui murée, s'ouvrait dans la muraille : on en voit encore l'arcade supérieure avec le linteau qui la fermait. Enfin, une autre poterne, la plus intéressante de toutes, était ménagée dans la courtine entre le bâtiment des thermes et la tour de l'angle sud-est. Elle était carrée large de $1^m,60$, haute de $2^m,50$, et couverte par un massif linteau long de $3^m,25$[5]. Au-dessus de cette entrée l'inscription plusieurs fois signalée était placée[6]. Elle indique fort nettement que cette poterne était située au pied des thermes — *posticius sub termas*, est-il dit dans un latin assez barbare, — et mise sous la protection des saints martyrs Vincent et Clément.

Une autre inscription, sans doute elle aussi placée au-dessus d'une des portes de l'enceinte de la citadelle, car le mot *urbs* désigne sans doute la forteresse qui formait, à l'époque byzantine, l'essentiel de la ville de Calama, rappelle que la construction a été dirigée par le comte Paul[7]. C'est à lui aussi, on le verra, que Solomon confia le soin d'élever les remparts de Béja[8].

1. J'entends par là non seulement les tours des angles extrêmes, 1, 5, 7, 10 : mais aussi les tours 3 et 13 qui couvrent de forts saillants.
2. Delamare, *l. c.*, pl. CLXXVI, fig. 1.
3. On observera que, dans le plan de Ravoisié, les entrées marquées sur le front nord au pied de la tour 2, et sur le front sud, entre la tour 9 et l'angle B, sont des portes modernes. Il en est de même, je crois, de celle du front ouest.
4. Delamare, *l. c.*, pl. CLXXVI, fig. 1.
5. On trouve à la pl. XXXV de Ravoisié, fig. 1, une vue de l'extérieur de la tour 10, et de la poterne qui l'avoisinait. Cf. aussi les autres figures de la planche et la p. 35 du texte. Grellois dit à tort (p. 272) que c'est une porte en plein cintre. Elle a d'ailleurs disparu aujourd'hui.
6. C'est l'inscription 5352 du *Corpus*.
7. *C. I. L.*, VIII, 5353.
8. *C. I. L.*, VIII, 14399.

Dans le système de défense de la province de Numidie, Guelma était considérée comme une des places les plus importantes. *Patrici Solomonis institutionem nemo expugnare valebit*, dit une inscription ; et en effet à la fin du VI[e] siècle encore, Calama comptait parmi les villes les plus connues de la Numidie byzantine[1]. La construction de ses murailles date-t-elle du premier ou du deuxième gouvernement de Solomon ? la question demeure indécise. Les inscriptions de Guelma donnent au général byzantin le titre de *patricius*, qu'il ne porte point encore dans l'inscription de Mdaourouch : toutefois, comme cette dignité apparaît dans l'inscription de Theveste qui semble dater du premier gouvernement[2], on peut admettre que la fondation de la citadelle de Calama suivit de peu celle de Madaure, et fut destinée à fournir un soutien à la ligne de places fortes qui bordait la lisière des hauts plateaux.

1. Georges de Chypre, éd. Gelzer, p. 33.
2. On n'y trouve point en effet l'indication : *bis praefectus*.

CHAPITRE V

L'occupation militaire byzantine dans le massif central tunisien.

Pour poursuivre l'étude détaillée du système d'occupation militaire que les Byzantins appliquèrent à l'Afrique reconquise, peu de régions sont plus intéressantes que le massif montagneux de la Tunisie centrale. On connaît les limites générales de cette région : au nord, c'est la plaine du Fahs et les collines qui séparent la vallée basse de la Siliana de la grande artère fluviale de la Medjerda; à l'est, c'est la plaine de Djebibina et la grande plaine de Kairouan; au sud, ce sont les hauts plateaux que parcourent l'Oued-el-Hatob et l'Oued-Zeroud; à l'ouest enfin, c'est le tracé antique de la grande voie de Carthage à Theveste, à travers les plaines de Lorbeus et de Ksour. Dans ces limites s'étend un pays montagneux, accidenté et difficile, que de fortes barrières de montagnes séparent des régions voisines; à l'est, par exemple, c'est la longue ligne, interrompue seulement par la coupure de l'Oued-Merguellil, que le Djebel-Trozza, le Djebel-Ousselet et ses prolongements septentrionaux forment au-dessus de la plaine de Kairouan; et derrière cette première barrière, c'est, au-dessus de la vallée de l'Oued-Mahrouf, l'obstacle que constituent le massif de la Kessera, le Djebel-Bellota, le Djebel-Serdj et ses prolongements, et plus loin le Djebel-Bargou; au sud, c'est le plateau de la Kessera et les plateaux de Maktar, et plus loin les hauts sommets de la chaîne des Ouled-Ayar; au sud-ouest et à l'ouest, ce sont les montagnes qui enveloppent et dominent la vaste plaine du Serss Mais dans l'intérieur de ces montagnes s'épanouissent en de large. plaines quelques vallées fluviales, celles de l'Oued-Mahrouf et de la Siliana dans la direction du nord, celle de l'Oued-Merguellil, vers le sud-est, celles des affluents de l'Oued-el-Hatob, tels que l'Oued-Rohia, vers le sud. Dans ces régions extrêmement fertiles, une population très dense s'était groupée, dans l'antiquité, en une multitude

de petites villes, dont les ruines peuplent presque seules aujourd'hui le pays devenu à peu près désert. C'est, pour en citer quelques-unes seulement, Zama minor. Limisa, Furni, les deux villes de Muzuc, Aggar, dans la vallée de l'Oued-Mahrouf; dans la vallée de la Siliana, c'est Vazita, Urusi, Zama major, Uzappa, sans compter les bourgades anonymes qui occupaient les emplacements de Ksar-Medoudja, d'Aïn-Zouza, d'Henchir-Seheli; sur les plateaux de la Kessera et de Maktar, et dans la région du Sers, c'est Chusira, Maktar, Thigibba, Ellez, Assuras, et je ne nomme guère que les principaux centres de population. Des routes nombreuses et importantes parcouraient le pays, et jusqu'à la fin de l'époque byzantine, la plupart de ces petites cités semblent avoir continué leur existence : les listes épiscopales du concile de 646 en mentionnent un assez grand nombre encore. D'autre part, les textes et les ruines semblent attester une occupation militaire importante, qui s'explique fort naturellement par le désir de défendre un pays si fertile et si peuplé. Il convient donc d'examiner en détail les mesures prises à cet effet.

Du côté de l'ouest, sur tout le tracé de la route de Carthage à la frontière méridionale de la province, c'est, depuis la vallée de la Medjerda jusqu'à Ammaedara (Haïdra) et Theveste, toute une série de places fortes gardant cette grande voie de communication, et protégeant la province contre les invasions venant du sud-ouest. Nous étudierons d'autre part cette chaîne de citadelles : ici nous noterons seulement, sur la limite occidentale du massif central, la forteresse de Laribus (Lorbeus), les forts d'Obba (Ebba)[1] et d'Aubuzza (Djezza)[2], et quelques constructions de moindre importance.

Du côté de l'est, la grande route d'invasion qui traverse les plaines du littoral était également protégée par les places fortes qui bordent la côte, et par quelques citadelles situées entre la mer et la montagne, telles que celles d'Henchir-Chigarnia ou d'Henchir-Sguidan, dont nous parlerons un peu plus loin.

Entre ces deux grandes lignes qui limitent à l'est et à l'ouest les abords du massif central, on signale sur les limites de ce massif et dans l'intérieur même de la région, une multitude de citadelles byzantines. Tantôt ce sont de grandes forteresses, comme celles que Justinien éleva à Sbiba (Sufes)[3], à la Kessera (Chusira)[4], à Mammès[5],

1. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 199.
2. *Ibid.*, p. 201.
3. *C. I. L.*, VIII, 259.
4. *C. I. L.*, VIII, 700.
5. Mammès semble être dans le voisinage de Sbiba.

à Kouloulis[1], ailleurs encore, ou comme les châteaux, datant de la même époque, de Lemsa (Limisa) et de Sidi-Amara. Puis, à côté de ces places importantes, c'est une multitude de réduits fortifiés : dans la vallée de l'Oued-Mahrouf, on en signale à Mansourah[2], à Henchir-Besra[3], à Henchir-Kachoun (Muzuc)[4]; dans la vallée de la Siliana on en trouve à Kober-el-Ghoul[5], à Aïn-Zouza[6], à Ksar-Medoudja[7], à Henchir-Bez (Vazita)[8], à Henchir-Seheli[9] près du Bargou, à Djama (Zama major)[10]; d'autres sont établis à Maktar[11], à Kasr-Bou-Fatha[12], à Hammam-Zoukra (Thigibba)[13], à Ellez[14], à Zanfour (Assuras); enfin un poste barre à Henchir-Oghab[15], au pied du Djebel-Ousselet, la vallée de l'Oued-Merguellil. On ne saurait un seul instant admettre que ces constructions si nombreuses aient la même origine et soient destinées au même but : pour les occuper toutes militairement, il eût fallu une armée bien autrement forte que celle qu'entretenait en Afrique le gouvernement byzantin. Il faut donc soigneusement distinguer les réduits simplement bâtis pour fournir un abri aux populations de la ville ou du village voisin, et les forteresses impériales dont le rôle est nettement militaire.

Au moment où Justinien organisa la défense de l'Afrique, la frontière se trouvait, on le sait, bien au sud de la région qui nous occupe, et les places de Gabès, Capsa (Gafsa), Thelepte (près Feriana) et Theveste formaient, pour citer les principales seulement, un premier et redoutable obstacle à l'invasion. Pourtant, suivant la tactique du VIe siècle[17], une seconde ligne de forteresses compléta la défense et

1. Proc., *De aedif.*, p. 342.
2. *Bull. du Comité*, 1886, p. 212.
3. Tissot, II, 605.
4. Tissot, II, 603.
5. Voir plus bas la description.
6. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 238. C'est un réduit carré de 15 mètres de côté.
7. Voir plus bas.
8. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 244.
9. *Ibid.*, p. 249.
10. Cagnat, *Arch. des missions*, XIV, 79 ; Tissot, II, 573, note.
11. Voir plus bas.
12. Tissot, II, 625.
13. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 256.
14. *Ibid.*, 254.
15. *Ibid.*, 250-252; Guérin, II, 93.
16. *Ibid.*, 156. On consultera avec fruit la carte de Poinssot dans le *Bull. des ant. afr.* de 1883.
17. Cf. Procope, *De aedif.*, p. 228, 252, 253, 268.

elle trouva un appui tout naturel au massif central tunisien. Laribus en défendit donc les approches du côté de l'ouest[1]; Sufes (Sbiba), situé sur la grande voie qui mène du sud et de Sbéitla dans l'intérieur de la région, vers Maktar et Assuras[2], protégea les approches du côté du midi; vers l'est, où les grandes plaines ouvertes permettaient un facile passage aux nomades de Tripolitaine, une double ligne de défense ferma l'accès du massif. Au bord de la plaine de Kairouan, la redoute d'Henchir-Oghab barra la voie, d'ailleurs difficile, qui suit la vallée de l'Oued-Merguellil; la forte place de Djeloula[3] ferma la route fréquentée qui, à travers les prolongements du Djebel-Ousselet, mène dans la plaine de l'Oued-Mahrouf; peut-être même, quoique la chose me semble douteuse, la redoute d'Henchir-Kachoun, au confluent de l'Oued-Mahrouf et de l'Oued-Bargou, fut, dès ce moment, construite pour surveiller le Foum-el-Guefel et les défilés de l'Oued-Nebhane. Mais c'est surtout au delà de la plaine de l'Oued-Mahrouf que la défense fut solidement organisée. Au point où passe la route qui met les plateaux de Maktar en communication avec le sud, dans une position stratégique incomparable, une forte citadelle fut construite au bord du plateau de la Kessera[4]. Entre le Djebel-Bellota et le Djebel-Serdj, à l'endroit où la route de Medeina (Althiburos) au littoral par Assuras, Zama et Uzappa, débouche, après avoir traversé le Foum-Zeliga et le Foum-el-Afrit, dans la plaine de l'Oued-Mahrouf[5], en face du défilé, une redoute était construite à Sidi-Amara (peut-être Aggar)[6]; plus au nord enfin, à l'endroit où les routes de la plaine, suivant la vallée de l'Oued-Bargou, conduisent dans la riche région qui borde la rive droite de la Siliana, le château fort de Lemsa surveillait le passage[7].

Telle fut, si je me trompe, l'œuvre de Justinien dans cette région: grâce à ces mesures, un vaste demi-cercle de places fortes défendait le massif central, du côté où il était exposé aux attaques des nomades,

1. Elle date incontestablement du règne de Justinien (Proc., *De Bello Vand.*, p. 508 ; Corippus, *Johann.*, VII, 143-146). Cette place se trouvait dans un pays très boisé : *mediis tutissima silvis*, dit Corippus.

2. Tissot, II, 617.

3. Guérin, II, 339. Voir plus bas la description. Il y faut peut-être reconnaître Kouloulis.

4. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 225.

5. Tissot, II, 567, 576 ; *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 92-94.

6. Tissot, II, 577 ; *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 94 ; *Bull. du Comité*, 1886, p. 207 ; Cagnat, *Arch. des missions*, XIV, 31, qui propose l'identification avec Aggar.

7. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 80-82.

surveillant toutes les routes importantes, barrant tous les défilés. Peut-être à ce système faut-il joindre la citadelle d'Henchir-Sguidan[1], qui dominait la plaine de Djebibina, et empêchait de tourner le massif par le nord. Quant aux autres réduits fortifiés que j'ai énumérés, ils datent tous d'une époque postérieure. Quand, avec la décadence de l'autorité byzantine, les forteresses justiniennes devinrent insuffisantes à protéger les régions qu'elles devaient défendre, quand entre leur réseau trop lâche passèrent les razzias des envahisseurs, alors les populations durent elles-mêmes songer à leur sécurité. Elles élevèrent alors ces redoutes, rapidement construites, sans entente des dispositions de l'architecture militaire, sans souci des positions stratégiques ; chaque ville, chaque village du massif eut son kasr destiné à servir de refuge; mais ce ne sont point là, à proprement parler, des constructions militaires : elles sont intéressantes assurément pour l'histoire de l'Afrique byzantine, et attestent d'une manière frappante l'insécurité de la province, elles n'apprennent rien pour l'histoire de l'occupation militaire, telle que la comprit et l'organisa le gouvernement impérial.

Je n'ai point visité assurément tous les endroits précédemment signalés : toutefois j'ai pris soin d'examiner toutes les citadelles d'origine impériale, ou qu'on peut vraisemblablement rapporter à cette origine; j'ai vu un certain nombre de kasr et noté leurs dispositions, et l'étude détaillée qui suit confirmera amplement, je pense, les observations générales dont il a paru indispensable de l'éclairer.

LARIBUS (LORBEUS) (pl. XIV, plan XXI).

La ville forte de Laribus, — c'est le nom qui à l'époque byzantine paraît avoir prévalu sur l'appellation antique de Lares[2] — doit la reconstruction de son enceinte aux ordres de l'empereur Justinien[3]. Elle occupait, en effet, sur la route de Carthage à Theveste, une position stratégique importante[4]; dans la plaine assez large au milieu de la-

1. *Bull. du Comité*, 1888, p. 467; Cagnat, *Arch. des missions*, XI, 34.
2. Proc., *De Bello Vand.*, p. 508 ; Corippus, *Johann.*, VII, 143.
3. Corippus, *l. c.*
4. Tissot, II, 455.

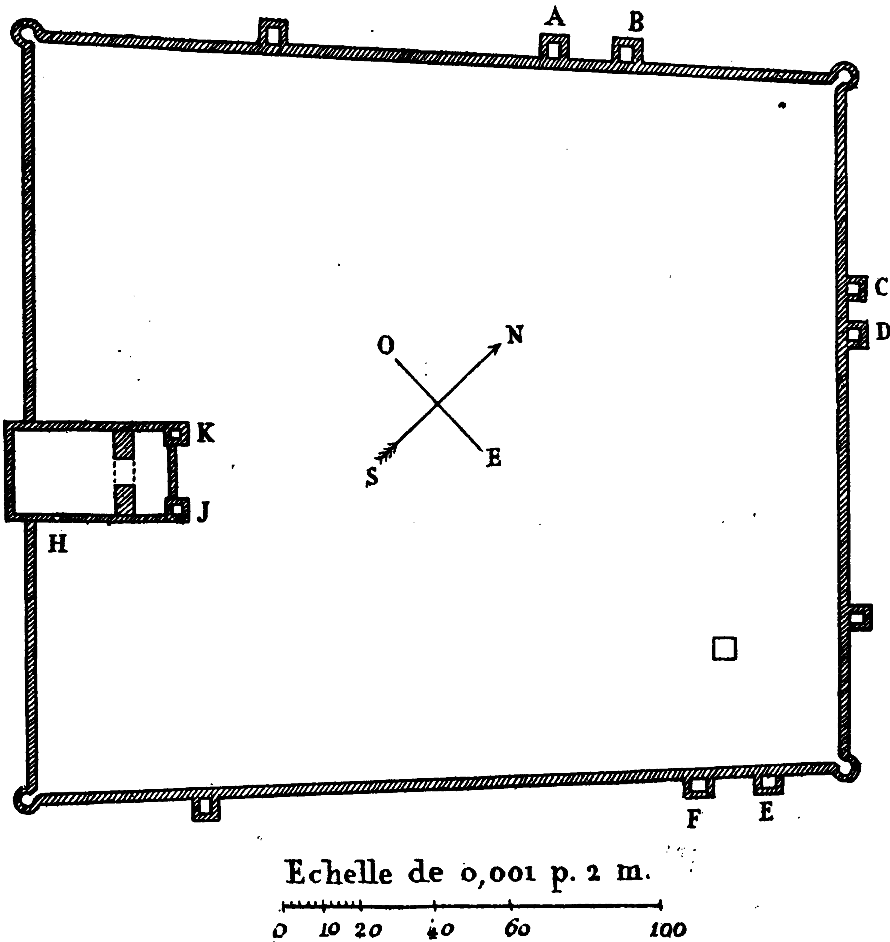
quelle elle est assise, plusieurs voies considérables se rencontraient, dont elle surveillait les passages ; elle commandait en particulier les débouchés des grandes plaines d'Ebba et de Ksour, et en arrière des citadelles de la frontière, comme Tébessa ou Haïdra, elle opposait, sur le flanc occidental du massif central tunisien, un nouvel et redoutable obstacle aux envahisseurs venus du sud. Aussi joua-t-elle plus d'une fois un rôle important dans les guerres de l'Afrique byzantine. Après la désastreuse bataille de Cillium, où périt en 544 le patrice Solomon[1], elle sut, par la force de ses murailles, arrêter la poussée des indigènes vers le nord ; trois ans plus tard, c'est à l'abri de ses remparts, au milieu des forêts épaisses qui l'environnaient, que le patrice Jean Troglita chercha un refuge pour reconstituer son armée. Ce n'était donc point au hasard que les généraux byzantins avaient occupé cette position si heureuse, et il n'est pas sans intérêt de rechercher de quelle façon ils l'avaient défendue [2].

L'enceinte fortifiée de Laribus est de dimensions assez étendues : elle mesure à l'intérieur 220 mètres environ du nord-est au sud-ouest, et 200 à peu près du nord-ouest au sud-est. C'était donc une petite ville plutôt qu'une simple citadelle; et, en effet, à l'intérieur des remparts, parmi les fourrés de cactus qui en couvrent toute l'étendue, on trouve de nombreuses traces de constructions : ce sont des restes de citernes, des ruines d'édifices civils, de nombreux débris de colonnes cannelées ; c'est surtout, dans l'angle est de la ville, un bâtiment considérable, qui semble avoir été une ancienne basilique, et dont de grandes arcades demeurées debout et des colonnes nombreuses attestent la splendeur passée. Malheureusement il est difficile, à travers la végétation touffue qui encombre le terrain, de suivre les traces des édifices; seule l'enceinte fortifiée est à peu près reconnaissable sur tout son pourtour, et quoique, sur beaucoup de points, elle soit démolie presque au ras du sol, les lignes générales du plan peuvent être à peu près déterminées.

La forteresse a la forme d'un trapèze isocèle, dont quatre tours rondes flanquent les angles. Entre elles, sur les divers fronts de la fortification, un certain nombre de tours carrées — on en reconnaît encore huit ou neuf — protégeaient les courtines. Les murailles qui mesurent 2m,50 d'épaisseur, sont formées d'un double revêtement de pierres

1. Victor Tonnennensis, a. 543, éd. Mommsen, p. 201.
2. Cf. Guérin, II, 72, et le plan sommaire dressé par M. Espérandieu, *Épigraphie des environs du Kef* Je l'ai contrôlé et rectifié sur le terrain, en particulier pour le réduit de la face sud-ouest.

de taille, avec un remplissage de maçonnerie, formé de moellons noyés dans un fort ciment. Dans les parties de l'enceinte demeurées debout,



Plan XXI. — Laribus (Lorbeus). Forteresse byzantine.

on voit que la construction a été exécutée avec soin : les matériaux sont beaux, l'appareil assez attentivement disposé. Naturellement, ici comme partout, les édifices détruits de la ville antique ont fait les

frais de nouveaux remparts ; un grand nombre d'inscriptions sont engagées dans la fortification.

Le front nord-ouest est le mieux conservé des quatre faces de la citadelle. Entre deux fortes tours circulaires, dont le diamètre intérieur est de 8 mètres et qui mesurent à leurs murailles $1^m,50$ d'épaisseur, trois tours carrées protègent la courtine. Deux d'entre elles, A et B, assez rapprochées l'une de l'autre, gardent un aspect assez imposant et laissent entrevoir quelque chose de leurs dispositions intérieures. Elles avaient, à l'étage inférieur, une salle carrée, couverte d'une voûte en arête, posant sur quatre fortes piles établies aux angles de la pièce ; cette voûte était construite en briques et en petits moellons. Je n'ai trouvé nulle trace d'entrée à l'étage inférieur des tours ; sans doute on y pénétrait par le chemin de ronde. Les murs ont $1^m,60$ d'épaisseur. — Le front nord-est, construit sur la crête d'un léger ressaut du terrain, est assez endommagé. Pourtant, entre les tours carrées C et D, on observe les restes d'une porte cintrée qui formait l'une des entrées de la ville ; une autre tour carrée se trouve un peu plus loin ; comme les tours de la face nord-ouest, elle mesure à l'extérieur 5 mètres environ sur 8. — Le côté sud-est de la citadelle est fort difficile à suivre. Au delà de la tour circulaire qui couvre l'angle est, on rencontre deux tours carrées fort rapprochées l'une de l'autre, sans qu'on puisse d'ailleurs déterminer si une porte s'ouvrait entre elles : puis la muraille se perd à travers les fourrés de cactus, et ce n'est que 130 mètres plus loin qu'on remarque les vestiges d'une autre tour carrée.

Aucune tour carrée ne garnit la courtine entre les deux tours circulaires qui flanquent le front sud-ouest : mais, en revanche, à cette partie de la muraille s'appuie un ensemble de constructions assez compliqué et confus. Deux murs parallèles, longs d'une vingtaine de mètres, s'adossent à la face intérieure du rempart, terminés vers la ville par deux fortes tours carrées reliées par un mur transversal ; sur la face extérieure du rempart, ces murs semblent se prolonger en un assez fort saillant, sans que l'on puisse d'ailleurs en suivre toujours fort exactement le tracé. A l'intérieur de cette construction rectangulaire, deux puissants massifs semblent avoir soutenu une porte : et, en effet, on pourrait croire tout d'abord qu'il y avait là une entrée de la forteresse, défendue par deux solides tours. Il paraît pourtant difficile de l'admettre : au point H le mur est encore percé d'une meurtrière, dont la disposition montre nettement que l'archer prenait position à l'intérieur du rectangle ; les côtés inclinés de l'archère sont dirigés en effet vers la ville. J'inclinerais donc à croire qu'il y avait

là un réduit fortifié, formé peut-être d'une forte tour maîtresse assise à cheval sur le rempart, et, renforcée par deux tourelles I et K de moindres dimensions. Il n'est point rare, surtout dans les villes fortes byzantines, de trouver des donjons de cette sorte : on en a vu des exemples à Bagaï et à Tigisis.

Un autre monument intéressant subsiste dans l'angle est de la citadelle : c'est une tour carrée isolée, élevée à 13 mètres environ au-dessus du sol, et qui était plus haute encore, puisque la partie inférieure en est profondément enterrée. Conservée intacte sur trois de ses faces, elle a son côté nord-ouest complètement écroulé; et cette ruine partielle a quelque peu ébranlé tout l'ensemble de la construction. Les murs, qui ont 1m,10 d'épaisseur, sont d'un appareil très grossier et très irrégulièrement disposé, de menus matériaux formant entre les gros blocs un remplissage des plus maladroits. Sur la façade s'ouvre une porte carrée, large de 1m,15, et dont le linteau est surmonté d'un arc de décharge; au-dessus une grande fenêtre carrée est ménagée. A l'intérieur, un escalier de pierre, soigneusement construit, est adossé à la muraille et menait au sommet. La partie supérieure de la tour, où s'ouvrait une autre fenêtre encore, est bâtie en tout petits matériaux et date d'une époque assez basse : si bien qu'on peut se demander tout d'abord si cette tour, qui mesure à l'extérieur 5m,03 sur 4m,90, n'est point tout simplement le minaret arabe de la basilique voisine transformée en mosquée [1]. Sans doute elle a pu plus tard servir à cet usage : mais tout le bas de la tour paraît de date antérieure à la conquête arabe et d'époque nettement byzantine. Or si l'on remarque qu'elle est située tout près des murailles de l'enceinte, que de sa fenêtre on domine au loin, par-dessus les remparts, tout le pays environnant, on se demandera s'il n'y faut point voir une tour de vigie, bâtie sans doute au VIIe siècle. Ce serait un exemple unique, dans les citadelles byzantines d'Afrique, de ce genre de construction, et par là il mérite une attention particulière.

Des forêts qui jadis protégeaient les approches de Laribus [2] il ne reste plus trace aujourd'hui : à 10 kilomètres à la ronde, dans la plaine et sur la montagne, on ne rencontre pas le moindre arbre. Au fond de la vallée, l'Oued-Lorbeus roule des eaux rares vers l'Oued-Tessa : mais si la nature du pays a changé, l'importance de la position est demeurée la même : entre la citadelle du Kef, à l'ouest, qui gardait

1. Cf. sur cette mosquée El-Bekri, cité par Guérin, II, 79.
2. *Mediis tutissima silvis* (Corippus).

à la fois la route de Carthage à Cirta [1] et les routes venant du sud, et à l'est l'obstacle du massif central, Laribus formait une des meilleures places de la seconde ligne des forteresses d'Afrique.

KESSERA (plan XXII).

La Hammada-el-Kessera « est une énorme table calcaire dont les escarpements dominent au nord-est la vallée de l'Oued-Merguellil » [2]. A son angle sud-ouest, dans une large échancrure demi-circulaire, qui entaille le plateau, la petite ville arabe de la Kessera est assise dans un site merveilleux. Pittoresquement étagée sur les pentes jusqu'au bord de la Hammada, dont l'arête rocheuse la domine d'une longue ligne de falaises grisâtres, largement arrosée par des sources abondantes qui sourdent au pied de la muraille calcaire et s'échappent en cascades à travers les jardins, elle occupe une position incomparable entre les grands bois d'oliviers qui descendent au-dessous d'elle jusqu'au fond de la vallée, et les hautes tours demi-ruinées de la citadelle byzantine qui la couronne. Tout au sommet du village arabe actuel, assise au rebord même du plateau, une forteresse datant de l'époque justinienne [3] dresse, en effet, les débris de ses remparts, et dessine au-dessus des maisons la haute silhouette d'une de ses tours d'angle. Au point de vue militaire, la situation était incomparable : bâtie sur deux de ses faces au bord même de la falaise, dont les escarpements la faisaient inaccessible à l'ouest et au sud, elle était protégée du côté de la Hammada par de hautes et fortes murailles. D'un côté, elle surveillait tout le vaste plateau calcaire dont la surface unie s'étend au loin jusqu'à la forêt de la Kessera ; de l'autre, elle commandait le passage qui met la région de Maktar en communication avec le sud. A ses pieds, sur les pentes rapides, s'étagent les maisons du village, avec les grandes falaises qui les dominent, et plus bas le bois d'oliviers tout rempli d'eaux courantes ; plus loin, un horizon infini se découvre : « Dans la direction du nord-ouest, on voit, au delà d'une forêt de pins et de lentisques et après les plateaux de

1. Sur l'importance stratégique du Kef, cf. Tissot, II, 378-379.
2. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 225.
3. *C. I. L.*, VIII, 700. C'est à tort que Wilmanns prétend retrouver là la Kouloulis de Procope.

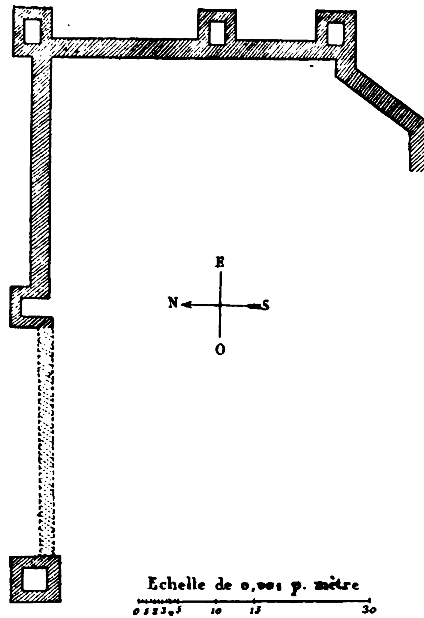
Maktar, la chaîne des Ouled-Ayar avec les sommets élevés de Galaat-es-Souk et de Dir-Attaf. Le Kef-er-Raï, le Berberou, l'énorme cône du Trozza la prolongent vers le sud. Au pied de cette dernière montagne s'ouvre la vallée de l'Oued-Merguellil que traverse la forêt d'El-Alaa. Cette large trouée laisse apercevoir à l'horizon un amas confus de montagnes bordant la plaine de Kairouan. Vers le sud s'élève dans le lointain la haute cime du Djebel-Mrilah. Vers l'est s'étend la vallée de l'Oued-Mahrouf, que les cimes dentelées du Djebel-Ousselet séparent des plaines de Kairouan et de Sousse. A son extrémité on aperçoit dans le lointain le pic de Zaghouan, presque dans le prolongement du Djebel-Serdj, dont on voit de profil la crête aiguë[1]. ».

On conçoit qu'une position de cette sorte ait attiré l'attention des généraux byzantins. Malheureusement la forteresse qui y fut élevée par ordre de Justinien est singulièrement endommagée. Les fronts ouest et sud, qui bordaient le rebord même du plateau, sont complètement renversés ; la face nord, à l'intérieur de laquelle s'adosse une série de maisons arabes, a été, en grande partie, réparée à une date postérieure à l'époque byzantine. Seul le front est, avec les trois tours carrées qui le flanquent, s'est conservé intact ; en outre la tour de l'angle nord-ouest s'élève encore à une grande hauteur, dominant au loin le pays et dressant au bord du plateau sa pittoresque silhouette ; par malheur, elle est largement éventrée sur un de ses côtés. J'ajoute que l'abord de la fortification est extrêmement difficile : la tour du nord-ouest se trouve au milieu d'un parc à bestiaux encombré de fumiers et de détritus qui y rendent le passage fort malaisé ; par l'intérieur, les masures arabes rendent la muraille absolument inabordable : il faut donc se contenter d'indications assez générales.

La citadelle a la forme d'un rectangle mesurant à l'extérieur, avec les tours qui flanquent les côtés, 45 mètres environ sur le front est, et 77 à peu près sur le front nord. Quatre tours carrées, ayant à l'extérieur 5 mètres sur 6, couvraient les angles de la fortification : une autre tour carrée occupe le milieu des faces est et nord. La forteresse offrait donc à peu près le type que l'on rencontre à Timgad ou à Tobna. La construction avait, comme d'habitude, été faite à l'aide de matériaux antiques : des fragments de sculpture, des inscriptions, même de l'époque chrétienne, sont employées dans les assises du rempart de l'est. L'appareil est d'ailleurs fort inférieur à celui des autres forteresses justiniennes, telles que Madaure par exemple ou Theveste : les pierres sont de dimensions fort inégales, de petits blocs

1. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 225.

se mêlent à la bâtisse et forment des assises assez irrégulières. La tour du nord-ouest, d'autre part, est encore percée à l'étage inférieur et au premier étage de nombreuses meurtrières.



Plan xxii. — Kessera. Forteresse byzantine.

Une tradition assez curieuse s'est conservée à la Kessera parmi les habitants de la ville haute établis au pied ou dans l'intérieur de l'antique citadelle. Ils se souviennent qu'autrefois leurs ancêtres furent chrétiens, et qu'avant de se convertir à l'islamisme, ils résistèrent longtemps. Déjà toute la partie inférieure de la ville était devenue musulmane : mais les gens du château s'obstinaient dans leur foi ancienne. De guerre lasse, le vainqueur leur fixa un dernier délai pour se soumettre, jurant qu'au delà du jour fixé toute résistance serait punie de mort. Aucune conversion pourtant ne suivit cette menace : les chrétiens de la haute ville se renfermaient dans une mauvaise volonté évidente ; et ce fut au dernier instant seulement du délai fixé, au dernier appel du muezzin, qu'ils se décidèrent à prendre tous ensemble

le chemin de la mosquée, afin de laisser croire que c'était un coup subit de la grâce, plutôt que les ordres du vainqueur, qui fléchissait leur obstination. Aujourd'hui encore, en souvenir de cet épisode légendaire, ils se donnent le nom de « fils du muezzin », *Oulad Muezzin.*

J'ai à peine besoin de faire remarquer le caractère purement légendaire de cette histoire : pourtant il m'a semblé utile de la recueillir, comme un lointain souvenir, curieusement conservé, de l'époque antérieure à la conquête arabe, où l'Afrique était chrétienne. Il est rare, parmi des populations musulmanes, de retrouver la mémoire d'un temps où, suivant leur propre témoignage, leurs ancêtres professaient le christianisme.

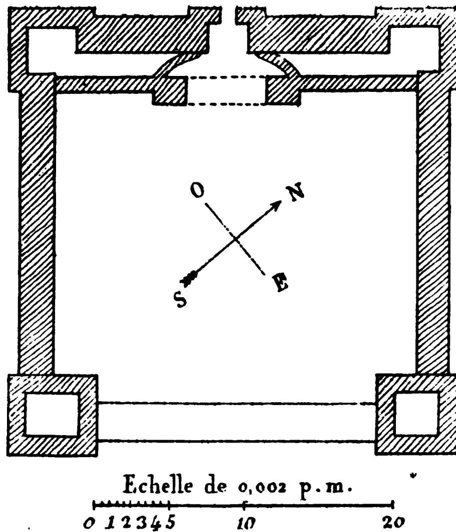
Henchir-Sidi-Amara (plan xxiii).

Deux routes assez importantes traversaient du nord-ouest au sud-est le massif de la Tunisie centrale : l'une venait d'Assuras (Zanfour) et, par Zama et Uzappa, conduisait à Aquae Regiae[1]; l'autre, qui faisait communiquer la vallée de la Siliana avec celle de l'Oued-Mahrouf et du Merguellil, rejoignait la première avant le pont romain de l'Oued-Djilf, et toutes deux, franchissant l'étroite gorge rocheuse du Foum-el-Afrit, débouchaient dans la plaine auprès d'une ville assez importante, où M. Cagnat croit reconnaître la station d'Aggar[2]. Parmi les ruines assez étendues adossées à la montagne, une citadelle byzantine assez considérable élève les restes de ses remparts : elle occupait, à l'issue du défilé, une position stratégique de haute valeur, commandant le passage et surveillant au loin la plaine. On comprend donc aisément qu'elle ait été de bonne heure occupée[3].

La forteresse de Sidi-Amara a la forme d'un carré mesurant 30 mètres à peu près de côté. Chacun de ses angles est couvert par une tour carrée de saillant très faible ($0^m,35$ à $0^m,40$); au milieu du front nord-ouest, une autre tour couvrait l'entrée de la redoute. Les murailles, dont l'épaisseur est de $2^m,40$, sont formées d'un double

1. Tissot, II, 567.
2. Cagnat, *Arch. des missions*, XIV, 32-33.
3. Cf. sur cet édifice *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 94 ; *Bull. du Comité*, 1886, p. 207.

revêtement de pierres avec maçonnerie en blocage à l'intérieur; la construction n'en est point fort soignée, ou du moins des réparations postérieures semblent avoir altéré la primitive régularité de l'appareil. Qu'on examine, par exemple, le mur du front nord-ouest : tandis que la tour de l'angle nord et la courtine voisine sont formées d'assises assez régulières, où des pierres droites formant boutisse alternent avec de grands et beaux blocs disposés horizontalement, la tour de l'angle



Plan XXIII. — Henchir-Sidi-Amara. Redoute byzantine.

ouest, d'ailleurs partiellement écroulée, présente un appareil des plus grossiers. Quoi qu'il en soit, dans tout l'édifice, on sent la hâte de la construction : les pierres sont, suivant l'usage, empruntées aux ruines antiques; bien plus un monument ancien semble avoir servi de noyau à la redoute. Dans l'intérieur du fortin, en effet, un peu en arrière du front nord-ouest, s'élève une immense arcade, d'origine incontestablement romaine et de construction fort soignée; une jolie corniche paraît en avoir décoré la partie supérieure et des restes de pilastres se remarquent sur ses pieds-droits. Entre cette arcade et le mur, se développe, appuyé à l'arcade, le tracé d'une construction demi-circulaire, qui semble avoir été partiellement employée dans la construc-

tion des tours d'angle. Il y avait donc là un assez grand édifice qui fut, à l'époque byzantine, transformé en citadelle, et dont l'arcade servit peut-être à constituer un donjon central.

Les tours d'angle, qui mesurent à l'extérieur environ 5m,50 de côté, ont des murs épais de 1 mètre à 1m,20 : des meurtrières y sont ouvertes. Malheureusement, la citadelle, très enterrée, ne permet guère d'étudier les dispositions intérieures des bastions : la porte même est à peine visible.

Au nord-est de cette citadelle, un autre fortin, plus petit, se compose d'une simple enceinte quadrangulaire sans aucune tour flanquant les courtines.

Il est assez difficile de fixer une date pour la construction de cette redoute : visiblement certaines parties ont été réparées à une époque très basse; d'autre part, le mur sud-est presque démoli sur toute sa longueur, et les autres fronts, ensevelis jusqu'à une assez grande hauteur sous la terre accumulée, ne permettent point une étude fort approfondie. *A priori*, et à juger seulement par l'importance de la position, il semble qu'elle ait dû être occupée dès l'époque justinienne; en fait, la construction de cette redoute ne ressemble nullement aux monuments de cette période. Sans doute les murs des remparts et des tours ont respectivement les dimensions que leur attribuent les constructeurs du milieu du VIe siècle; sans doute certaines parties, telles que le mur du sud-ouest et la tour de l'angle sud, sont d'un solide appareil régulièrement disposé; malgré cela, l'ensemble ressemble peu aux citadelles impériales et je n'ose proposer, en ce qui concerne cette forteresse, une conclusion certaine.

Lemsa (pl. XV, XVI, XVII, XVIII, plans XXIV, XXV).

Au pied des montagnes qui, du côté de l'ouest, bordent la vallée de l'Oued-Mahrouf, et, pour préciser davantage, sur une terrasse adossée au Djebel-Boudja, dernier prolongement du Djebel-Serdj, se dresse, dominant au loin la large plaine où coule la rivière, la puissante citadelle byzantine d'Aïn-Lemsa. Comme on l'a justement observé, « c'est un des plus beaux et des plus complets monuments de cette espèce [1] » que la Tunisie ait conservés de l'époque byzantine. J'ajoute

1. Cagnat, *Archives des missions*, XIV, 16.

que c'est un des plus pittoresques et des plus intéressants. Après tant de ruines où il faut à grand'peine retrouver sur le sol les débris épars des édifices, c'est une surprise véritable et charmante que d'apercevoir au loin, bien avant qu'on y soit parvenu, les hautes murailles intactes et les tours crénelées de la forteresse. D'autre part, si Tébessa ou Béja fournissent d'intéressants exemples de la ville fortifiée, si Haïdra ou Madaure offrent des types remarquables de la citadelle protégeant une cité ouverte groupée à l'ombre de ses murailles, ici nous trouvons une autre curiosité : le château fort de Lemsa est un exemplaire intact de ces forteresses isolées, gardant quelque position importante, et que l'administration impériale multiplia si fort dans l'Afrique byzantine. A ce titre déjà, et sans même tenir compte des informations d'ordre général qu'elle apporte pour l'histoire de la fortification byzantine, la citadelle de Lemsa mérite une étude approfondie et un relevé détaillé. Je l'ai fait en portant dans les mesures la précision la plus absolue, de manière à donner de ce remarquable monument un plan tout à fait exact et une description irréprochable.

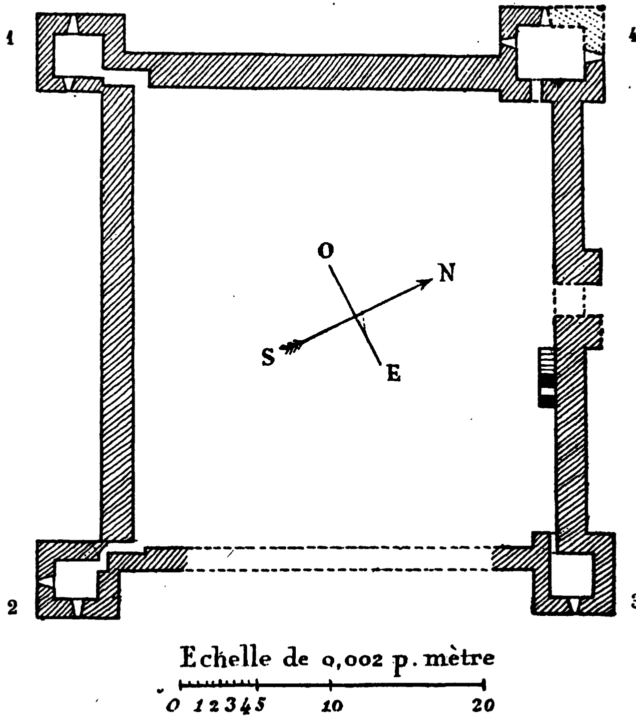
Le château fort de Lemsa a la forme d'un rectangle, flanqué à chacun de ses angles par une haute et puissante tour carrée : il est, on le voit, d'un type fréquent dans l'Afrique byzantine, et couramment adopté pour les forteresses de moyenne étendue[1]. Sa grande dimension est de 28m,85 à l'intérieur, du sud au nord ; de l'est à l'ouest, il mesure au dedans 31m,15. A l'exception de son front sud-est, rasé au niveau du sol entre les tours 2 et 3, il est pour tout le reste dans un remarquable état de conservation : on doit noter pourtant sur le front nord-est, près de la porte d'entrée, une brèche qui a fort endommagé cette partie importante de l'édifice ; d'autre part, l'angle extérieur de la tour 4 s'est écroulé, et on doit craindre, si l'on n'avise assez promptement, qu'une semblable ruine, et plus grave peut-être, n'atteigne bientôt la belle tour 1, ébranlée à sa base par une fissure assez importante et mal retenue à la courtine voisine, où une large brèche va chaque jour s'agrandissant.

Le mur des courtines est, selon l'usage, formé d'un double revêtement en pierres de taille, avec maçonnerie en blocage à l'intérieur. L'épaisseur, mesurée aux fronts nord-ouest et sud-ouest, est de 2m,20 à 2m,25[2]. Les matériaux employés ont été, suivant l'habitude, em-

1. Cf., par exemple, les châteaux de Zana, Henchir-Kesreia, Henchir-Sguidan, etc.

2. M. Poinssot (*Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 82) dit à tort 1m,25. Ce chiffre

pruntés aux édifices détruits de la cité voisine de Limisa : de nombreuses inscriptions, des fragments d'architecture, des pierres soigneusement taillées en bossage, sont encastrés dans la construction.



Plan xxiv. — Lemsa. Château byzantin.

Toutefois l'appareil est disposé avec un soin extrême : sur les faces extérieures en particulier, les assises sont d'une régularité parfaite, les joints excellents, les pierres presque toutes attentivement posées de champ ; sur la face intérieure du rempart, à la vérité, des pierres droites forment boutisses et, placées en délit, alternent avec les blocs rectangulaires régulièrement disposés. L'ensemble de la construction

convient aux murailles des tours seulement. D'ailleurs la description de M. Poinssot est pleine d'erreurs de cette sorte.

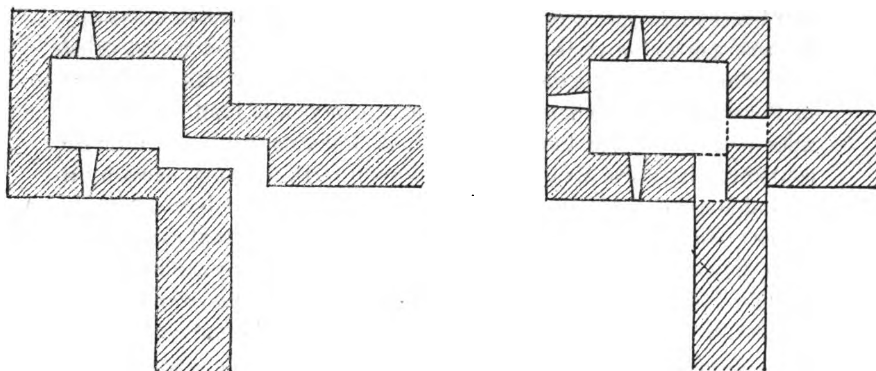
n'en est pas moins extrêmement soigné : en ce point moins rapproché des frontières de la province, il semble que des nécessités moins pressantes aient permis un travail moins hâtif.

La hauteur des murs qui, sauf entre la porte d'entrée et la tour 3, ont conservé leur altitude primitive, est variable. Mesurée à la courtine du front nord-est, à l'endroit où le chemin de ronde donne accès à la tour 4, elle est de 6m,55 sous les créneaux, de 8m,05 avec ceux-ci ; au contraire, prise sur la face sud-ouest, à côté de la tour 2, elle est de 8m,50 sous les créneaux, soit de 10 mètres avec ceux-ci [1]. Cette différence ne tient point, comme on pourrait croire, à des décombres accumulés sur les portions de l'enceinte plus voisines de la montagne et qui auraient exhaussé le sol primitif : cet exhaussement du terrain s'est produit également sur toutes les faces de la citadelle. La raison doit donc être cherchée ailleurs. Le château fort de Lemsa est assis sur une pente assez accusée, qui met à des niveaux fort différents la partie haute de la citadelle (courtine nord-ouest et tours 1 et 4) et la partie basse. Pour racheter cette pente et pouvoir établir à un même niveau le chemin de ronde qui fait le tour de l'enceinte, on n'a trouvé d'autre moyen que d'élever à une plus grande hauteur la partie basse du château (courtine sud-est et tours 2 et 3, partie basse des courtines sud-ouest et nord-est). Cette différence aura d'ailleurs, on le verra, des conséquences dans la disposition intérieure des tours.

Sur le haut du rempart court un chemin de ronde. On y accède par un escalier accolé à la face intérieure du front nord-est et qui s'appuie sur une voûte en berceau [2]. Ce chemin de ronde, conservé intact sur presque tout le pourtour des murailles, est dallé de grandes pierres plates posées sur le dessus de la courtine, et bordé vers l'intérieur du château par une assise de pierres de taille haute de 0m,50 ; sur le dehors, il est couvert par un haut parapet crénelé, ayant l'épaisseur du parement extérieur et dont les créneaux mesurent 1m,50 d'altitude. Ces créneaux sont formés chaque fois de deux pierres minces dressées en délit sur l'assise du rempart, et dont l'intervalle est rempli au moyen de briques ; entre les créneaux, le parapet même semble également construit en briques.

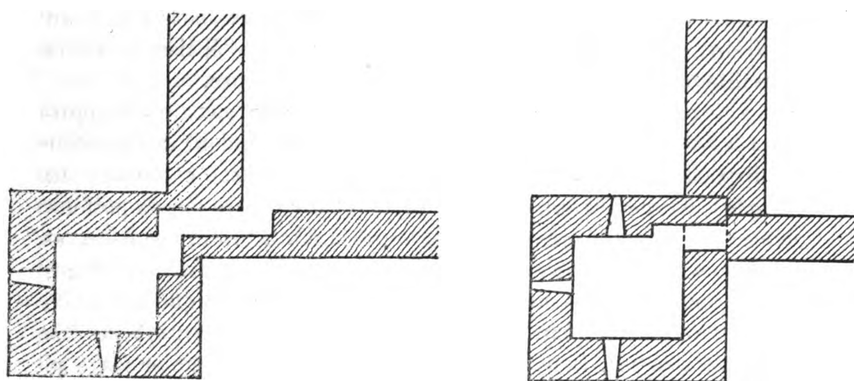
Ce chemin de ronde fait tout le tour de l'enceinte et fait communiquer entre elles les différentes tours qui la flanquent. Chacune d'elles, en effet, est percée de deux portes carrées larges de 0m,80 et

1. Poinssot (*l. c.*, p. 80) parle à tort d'une hauteur de 15 mètres.
2. Cf. le même système à Haïdra (Saladin, *Rapport de 1887*, p. 173).



Echelle de 0,005 p. mètre

0 1 2 4 6 10



Plan xxv. — Lemsa. Tours des angles sud-ouest et sud-est (rez-de-chaussée et premier étage).

hautes de 2 mètres, qui ouvrent sur les courtines voisines : seule, la tour 2 n'a qu'une porte donnant sur la courtine sud-est, et n'est point accessible par le rempart du front sud-ouest. Toutefois ces différentes portes, ouvertes sur le chemin de ronde, ne donnent point entrée au même étage dans chaque tour ; tandis que dans les tours de l'ouest 1 et 4, le chemin de ronde se trouve à la hauteur du premier étage, dans les tours de l'est 2 et 3, au contraire, le mur de courtine, plus élevé à cause de la pente du terrain, donne accès à un second étage qui manque dans les deux tours précédentes.

Les quatre tours crénelées qui flanquent le château sont construites de la même manière que les remparts, mais avec une moindre épaisseur de blocage entre les deux revêtements. Leurs murs mesurent, en effet, à la tour 4, de 1^{m},20 à 1^{m},40, et 1^{m},25 à la tour 2. Plus ou moins profondément engagées dans la courtine, elles ont des dimensions assez variables[1]. Elles mesurent effectivement à l'extérieur, pour la tour 1, 5^{m},25 sur 4^{m},95 ; pour la tour 2, 5^{m},10 sur 4^{m}.95; pour la tour 3, 5^{m},25 sur 5^{m},05; pour la tour 4, 7^{m},10 sur 6 mètres. Fort dégagées du mur sur le front sud-ouest où elles présentent une saillie de 4^{m},10, elles débordent les remparts sud-est et nord-ouest respectivement de 3^{m},25 et 3^{m},05 pour le premier, de 3^{m},30 et 2^{m},46 pour le second; sur le front nord-est la saillie est plus faible encore, de 1^{m},70 et 0^{m},95 seulement.

Les quatre tours sont ouvertes au rez-de-chaussée sur la cour intérieure de la forteresse par d'étroites portes carrées mesurant 0^{m},80 à 0^{m}.90 d'ouverture : aux tours 2 et 4, ces poternes conduisent par un couloir rectiligne à l'intérieur de la tour : aux tours 1 et 3, au contraire, le couloir plus compliqué forme dans l'épaisseur de la muraille une série de détours qui facilitent la défense.

A l'étage inférieur de chaque tour, s'ouvre une pièce quadrangulaire faiblement éclairée par de rares meurtrières, dont il faut noter la disposition, avec leurs côtés inclinés vers la face extérieure du rempart. Au-dessus, un plancher reposant sur quatre solives profondément engagées dans deux des murs latéraux[2] (murs sud-est et nord-ouest. par exemple, pour la tour 1) portait un premier étage, établi, pour les tours de l'ouest 1 et 4, à la hauteur du chemin de ronde et communiquant avec lui par deux portes ouvrant sur les courtines voisines. Dans les tours de l'est 2 et 3, ce premier étage se

1. Ici encore les chiffres de Poinssot (*l. c.*, p. 82) sont inexacts. L'ensemble de l'édifice ne forme nullement un carré parfait.

2. Cf. la même chose à Teboursouk (Saladin, *Rapport de 1892*, p. 445).

trouve à un niveau sensiblement inférieur ; à la hauteur du chemin de ronde est établi un second étage, dont le plancher est supporté de la même manière que le précédent. Enfin, au sommet de chaque tour, sur quatre solives engagées dans deux des murs, un plancher portait la terrasse supérieure qui occupait le sommet de la tour. Elle est bordée d'un haut parapet crénelé, ayant 2 mètres environ d'altitude : les créneaux sont construits de la même manière à peu près qu'au chemin de ronde, avec cette différence que ceux qui couronnent les angles de la tour sont fortement liés sur l'angle extérieur par un chaînage en pierres de taille.

Tandis que les tours de l'ouest 1 et 4 sont donc simplement pourvues d'un rez-de-chaussée et d'un étage, celles de l'est 2 et 3 présentent deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Toutes ces pièces reçoivent jour par d'étroites meurtrières, hautes d'environ 1 mètre ; généralement au rez-de-chaussée on en trouve une double série établie à des hauteurs variables et dont chacune comprend deux meurtrières seulement, parfois une, comme à la tour 3. L'étage des tours de l'ouest est percé de trois meurtrières respectivement ouvertes sur trois des faces ; aux tours de l'est, on note, au premier étage, une ou deux meurtrières seulement et trois à l'étage supérieur. Il va sans dire que dans ces dernières tours la hauteur des salles est nécessairement un peu moindre que dans les tours 1 et 4. Si en effet, l'altitude des tours est à peu près identique (12^{m},50 sous les créneaux, soit 14^{m},50 avec ceux-ci, aux tours 1 et 2, et 13^{m},50 aux tours 3 et 4)[1], pourtant les tours de l'est s'élèvent à une moindre hauteur au-dessus du chemin de ronde, diminuant ainsi l'élévation de la salle ouverte au niveau de la courtine.

Je n'ai remarqué aucune trace d'escalier faisant communiquer à l'intérieur les différents étages de chaque tour. Sans doute, il n'en était pas besoin dans les tours de l'ouest, où chaque étage avait une entrée séparée ; dans celles de l'est, au contraire, il faut admettre que des degrés en bois ou des échelles permettaient l'accès de la pièce du premier étage. Des dispositions similaires conduisaient aux terrasses supérieures des quatre tours.

J'ai déjà observé que la tour 2 était sans communication avec le rempart du front sud-ouest. Cette particularité n'est pas rare dans les constructions militaires byzantines : Procope raconte que, dans certaines citadelles de l'époque justinienne, on imagina comme une ingénieuse nouveauté de supprimer toute communication entre les tours de l'en-

1. Poinssot (p. 82) dit à tort au moins 20 mètres.

ceinte, laissant à chacune d'elles une seule entrée au rez-de-chaussée : de cette sorte, même le rempart franchi, la résistance peut durer encore ; il suffit de fermer l'unique porte de la tour pour que chacune d'elles devienne une manière de citadelle [1].

Sur la face nord-est du château, s'ouvrait l'entrée de la forteresse, ayant une ouverture de 4 mètres environ et flanquée de deux avant-corps ayant 1 mètre de saillie. Malheureusement cette partie de la construction est fort maltraitée et il est difficile d'en reconnaître les dispositions.

Une source abondante qui sort de la montagne derrière la citadelle assurait l'alimentation d'eau aux défenseurs. Sur la face nord-ouest on voit encore le point où la conduite qui amenait l'eau de la montagne traversait le rempart. Fort abondante en tout temps, elle sert aujourd'hui encore à irriguer l'intérieur de la forteresse, transformée ainsi en un jardin verdoyant tout planté d'arbres.

Au point de vue militaire, la position de Lemsa était fort importante. Dominant au loin la vallée de l'Oued-Mahrouf, que l'on découvre sur une étendue immense du haut des remparts du château, la citadelle fermait en outre l'un des principaux passages par où l'on passe de la plaine de l'Oued-Mahrouf dans le bassin de la Siliana. Elle surveillait en outre les routes qui, venant de l'est, débouchaient par le Khanguet-Ouchtetia ou le Foum-el-Guefel dans la plaine de l'Oued-Mahrouf : elle jouait donc un rôle fort important dans le système de défense du massif montagneux de la Tunisie centrale ; et ceci nous amène à discuter la date probable de sa fondation.

Une inscription trouvée près de Lemsa [2] rapporte qu'à la fin du VI[e] siècle, sous le règne de l'empereur Maurice et sous l'administration du patrice Gennadius, trois personnages, Maximianus, Stefanus, Mellosus, construisirent une tour à Lemsa. Doit-on croire que ce mot de *turris* désigne la citadelle byzantine et que notre édifice, si soigneusement construit, a été élevé à la fin du VI[e] siècle seulement par les soins de simples particuliers ? La chose semble bien peu vraisemblable et je doute fort, pour ma part, que l'inscription se rapporte au château : tout au plus pourrait-on admettre qu'elle est relative à quelque réparation faite à la fin du VI[e] siècle à l'une des tours de la forteresse. D'autre part, on ne saurait, en aucune façon, considérer le monument comme un de ces réduits élevés par les populations elles-mêmes pour

1. Proc., *De aedif.*, p. 298. Cf. p. 225, 256, 304 : τῶν δὲ πύργων ἕκαστον φρούριον ἐρυμνὸν ἐσκευάσατο εἶναι.

2. *C. I. L.*, VIII, 12035. Cf. *Bull. du Comité*, 1888, p. 344.

se ménager un refuge : incontestablement la citadelle est une construction proprement militaire, destinée à occuper et à défendre une position stratégique. Doit-on la rattacher, par conséquent, au système de défense par lequel Justinien semble avoir défendu le centre de la Tunisie? l'appareil de la construction est tout à fait digne de cette époque et bien supérieur aux édifices datant, comme Teboursouk par exemple, du règne de Justin II [1]. J'inclinerais donc à attribuer à la première moitié du VIe siècle cette belle citadelle, à la faire contemporaine des châteaux d'Haïdra, de Lorbeus, de Sbiba, de la Kessera, par lesquels en ce même temps le patrice Solomon protégeait la Tunisie centrale, et quoique malheureusement aucune inscription ne confirme cette hypothèse, à voir, dans le château de Lemsa, une des plus intéressantes constructions militaires du règne de Justinien.

MAKTAR. — KSAR-MEDOUDJA. — KOBER-EL-GHOUL. — HENCHIR-BEZ (pl. XIX, plan. XXVI).

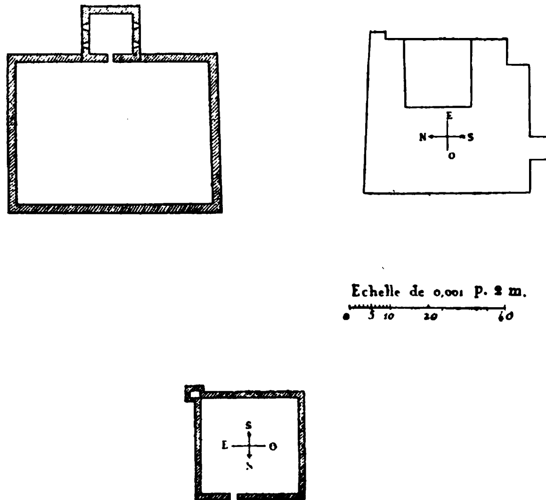
Je réunis ici un certain nombre de redoutes byzantines de construction assez grossière et d'importance secondaire : elles fourniront un type assez exact de ces réduits fortifiés si nombreux dans la Tunisie centrale et montreront surtout quel parti les populations ont tiré, pour élever ces fortifications, des monuments antiques demeurés debout.

Sur le haut du vaste plateau que couvrent les ruines de Maktar, on voit une grande construction en blocage, d'origine incontestablement romaine, jadis couverte par de hautes voûtes, et dont les murs sont en quelques points percés de grandes arcades [2]. Cet édifice, dont la destination n'a pu être déterminée avec précision, est devenu plus tard le réduit central d'une citadelle byzantine, formant un vaste rectangle flanqué de quatre tours carrées. La construction de cette forteresse est fort grossière : sauf aux tours bâties avec quelque soin, partout ailleurs le mur est formé de blocs de toute taille entassés au hasard. Sans nul doute, cette fortification appartient aux derniers temps de l'époque byzantine, de même que l'enceinte élevée un peu

1. Cf. Saladin, *Rapport de 1892*, p. 445-446.
2. Cf. Saladin, *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 364-365.

au nord, et qui enveloppe l'arc de Trajan [1]. Dans l'un et l'autre cas, pour trouver un refuge, on a rapidement construit une citadelle, si tant est que ces constructions méritent ce nom, autour d'un monument antique qui en a formé le réduit central.

Des fortins de même origine se rencontrent dans les ruines de Kasr-Medoudja situées au nord de Maktar, sur les plateaux qui bordent la rive gauche de la Siliana. Là, un mausolée, décoré jadis sur sa



Plan XXVI. — Ksar-Medoudja, Henchir-Bez.

façade de pilastres surmontés de demi-chapiteaux corinthiens, a été transformé en redoute de la façon suivante : le mur est du monument a été prolongé de manière à former l'un des côtés d'un réduit carré, au flanc duquel le mausolée même constitue une haute tour saillante. Dans l'étage inférieur de cette tour, où se trouve une salle voûtée en berceau, on a ouvert dans le mur un certain nombre de meurtrières, et le tombeau est devenu citadelle. Au nord-est de ce fortin, à quelques pas plus loin, une autre redoute plus importante occupe un mamelon dominant une source. Elle a la forme d'un carré mesurant 51 pas du nord au sud et 50 de l'est à l'ouest ; sur son front sud une

1. Guérin, I, 408.

forte tour fait saillie au milieu de la courtine. Les murs, qui conservent une certaine hauteur, sont construits en bel appareil, et formés d'un double parement avec maçonnerie en blocage. Au front est du retranchement s'adosse un réduit carré dominant la source : il a environ 18 mètres de côté. L'ensemble de l'édifice est peut-être d'origine romaine, mais il a été réparé et fortifié à l'époque byzantine.

Après avoir traversé les plateaux de Maktar, la Siliana, qui porte ici le nom d'Oued-Ousafa, s'engage dans une vallée pittoresque et fertile, resserrée entre le pied de la Kessera et les pentes boisées du Bellota à l'est, et les hauteurs dénudées de l'Hammada des Ouled-Aoun à l'ouest[1]. Elle s'élargit un moment vers sa partie moyenne et forme au pied du Bellota un bassin verdoyant et calme, au milieu duquel s'élèvent, sur la rive gauche de la rivière, les ruines de l'antique Uzappa. On a décrit plus d'une fois les deux portes triomphales et les restes du beau portique qui dresse ses trois arcades sur une colline au sud de la ville[2]; mais je n'ai noté en cet endroit nulle trace d'édifice de l'époque byzantine. Puis de nouveau la vallée se retrécit en une gorge étroite, au fond de laquelle la rivière coule entre des prés verts et des bouquets d'oliviers sauvages, encore bordée en maint endroit par une voie romaine aisément reconnaissable[3]. Puis, au pied du mamelon appelé Kober-el-Ghoul, elle s'échappe du défilé pour entrer dans une plaine fertile, largement épanouie entre la chaîne du Serdj et le massif du Bargou à l'est, les hauteurs du Djebel-Massoudj à l'ouest. Il y a là, à l'issue de la gorge, une position militaire tout indiquée et, en effet, le sommet du Kober-el-Ghoul est occupé par une forteresse dont l'enceinte s'élève encore à 2 ou 3 mètres de hauteur. De là on domine au sud tout le cours de la Siliana et on surveille la route qui vient du midi par Maktar et Uzappa; à l'est, on commande les débouchés de la route qui s'ouvre entre le Serdj et le Bellota et met en communication par le Khanguet-el-Zeliga, le pont de l'Oued-Djilf et le défilé de Foum-el-Afrit, les vallées de l'Oued-Mahrouf et du Merguellil avec la plaine de la Siliana[4]. Au nord, la vue s'étend sur la vallée tout entière, au centre de laquelle la zaouia d'Abd-el-Melek met une tache blanche, et sur

1. Cf. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 227.
2. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 227-230.
3. *Ibid.*, 239.
4. Cf. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 92-94, 98, 247.

les vastes plateaux bien irrigués et cultivés avec soin qui s'étendent entre la rivière et la montagne, jusqu'aux grands bois d'oliviers où se cache, au pied du Serdj, le village arabe de Zriba. Malheureusement la forteresse qui couronne le Kober-el-Ghoul est complètement ruinée et presque méconnaissable, mais sa position était trop importante pour n'être point signalée.

Des ruines nombreuses couvrent la plaine qui s'étend au nord du mamelon; j'ai visité Henchir-Sougda (Urusi)[1], où des ruines importantes s'élèvent entre le Serdj et le Bargou, mais où l'on ne rencontre aucune construction byzantine, et Henchir-Bez (Vazita), assis dans un site charmant sur les dernières pentes sud-est du Bargou, dans un pays verdoyant et bien arrosé, où des ruines fort importantes s'élèvent parmi des oliviers centenaires. On a plusieurs fois décrit les monuments antiques de la cité, et en particulier le temple consacré à Mercure Sobrius[2]. Je me bornerai à dire un mot de la citadelle byzantine, qui n'est nullement, comme on l'a affirmé, un édifice plus ancien transformé en forteresse[3]. Ce n'est point non plus une construction militaire, au sens strict du mot, mais tout simplement un réduit fortifié du type le plus simple. C'est une enceinte carrée, mesurant à l'intérieur 25 mètres environ de côté, et uniquement flanquée, sur l'angle sud-est, d'une tour de guet ayant à peine 3 mètres de côté. Une porte cintrée, dont l'arcade est fort grossièrement construite, s'ouvre sur le flanc nord de la redoute. Le mur d'enceinte, formé d'un double revêtement, avec maçonnerie en blocage, a seulement $1^{m},30$ d'épaisseur : il est encore en quelques endroits percé de meurtrières. Sans doute on pourrait croire que cette redoute est destinée, dans le système général de la défense, à barrer le col ouvert entre le Bargou et le Serdj et dont le château de Lemsa garde l'autre extrémité, du côté de la plaine de l'Oued-Mahrouf. La chose paraît pourtant peu probable : cette redoute, dominée de tous côtés par des hauteurs plus fortes, serait, au point de vue militaire, singulièrement établie : d'ailleurs, grossièrement construite, elle date, comme les fortins de Maktar, de Ksar-Medoudja et les autres, des derniers temps de la domination byzantine, et comme eux, elle n'a d'autre but que d'assurer un refuge aux habitants de la ville assez importante et de la plaine fertile qui l'avoisinent.

1. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 246-247.
2. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 241-246; Cagnat, *Arch. des missions*, XIV, 35.
3. *Bull. des ant. afr.*, 1884, p. 244.

Henchir-Djeloula.

Entre la vallée de l'Oued-Mahrouf et la grande plaine de Kairouan, la chaine du Djebel-Ousselet forme, avec ses prolongements, une large et puissante barrière. Plusieurs routes traversent cette région : au nord, les chemins qui suivent le Foum-el-Guefel et le Khanguet-Ouchtetia débouchent dans la plaine à peu près à la hauteur de Lemsa; plus au sud, un autre chemin franchit les gorges de l'Oued-Souani et le difficile passage du Foum-en-Neggeur, et aboutit à Sidi-Amara. Dès l'antiquité, il y avait là une route dont les traces se retrouvent depuis la plaine de Kairouan jusqu'au Foum-el-Afrit [1]; à l'époque arabe, la grande voie de Kairouan à Lorbeus suivait ce tracé [2]: c'était donc l'une des voies de communication importantes de l'Afrique byzantine. Aussi, au point où le chemin, quittant la plaine de Kairouan, s'engage dans les défilés de l'Ousselet, une ville forte gardait l'entrée du passage : c'est la cité inconnue dont les ruines forment l'Henchir-Djeloula [3].

La forteresse est assise sur un plateau assez allongé que deux petites rivières bordent au nord et au sud, et qui domine d'assez haut le pays avoisinant. Une grande enceinte l'environne, formant un vaste rectangle : deux tours rondes couvrent les angles nord-ouest et sud-est de la forteresse; aux deux angles nord-est et sud-ouest se dressent des tours carrées. D'autres tours garnissent les différents fronts de l'enceinte : en comprenant les tours d'angle, on en compte huit ou neuf au total. Le mur est construit en gros blocs empruntés à des édifices antiques : quelques rares fragments d'inscriptions sont encastrés dans la bâtisse. Malheureusement cette enceinte est presque complètement renversée, et il en est de même des nombreux monuments qui remplissaient l'intérieur de la ville. Sur toute l'étendue du plateau, on reconnaît sans peine les traces d'une cité assez importante : ce ne sont que débris de maisons, fragments de colonnes, de chapiteaux, d'architraves; tout cela d'ailleurs brisé en mille pièces, comme si une destruction totale avait passé sur la cité, ne laissant pas subsister pierre sur pierre.

1. Cagnat, *Arch. des missions*, XIV, 30.
2. Fournel, *Les Berbers*, I, 143, n. 3.
3. Cf. Guérin, II, 339-341.

Dans l'intérieur de l'enceinte, vers l'extrémité est de la ville, un réduit fortifié formait une citadelle. Le type en est absolument celui des forteresses byzantines; des tours carrées flanquent les angles; d'autres tours, disposées au milieu de chaque front, protègent les courtines; sur le front est, deux énormes bastions, entre lesquels s'ouvrait, ce semble, la porte de la citadelle, couvrent le côté le plus exposé aux attaques venant de la plaine. Malheureusement ici encore l'enceinte est fort endommagée, et il est difficile d'en étudier les dispositions de détail.

Il n'est point douteux, au reste, que cette ville forte, avec sa citadelle, ne date de l'époque byzantine : c'était même une des places importantes de l'Afrique grecque, et, au moment de l'invasion arabe de 665, elle tint plusieurs jours les musulmans en échec et ne succomba que grâce à l'accident qui fit écrouler une portion de ses murailles[1]. C'était, d'autre part, à en juger par ses ruines, une cité importante : il serait donc fort intéressant d'en déterminer le nom antique. J'ai vainement cherché à retrouver quelque fragment d'inscription qui nous donnât cette indication : les documents épigraphiques sont à Djeloula d'une rareté extrême. Aussi dois-je me borner à suggérer une hypothèse, espérant que des découvertes ultérieures se chargeront de la démontrer.

On sait qu'en beaucoup d'endroits de la Tunisie, le nom arabe moderne cache une appellation antique à peine transformée. Je citerai entre bien des exemples :

Teboursouk	=	Thubursicum,
Badja	=	Vaga,
Gafsa	=	Capsa,
Lemsa	=	Limisa,
Djama	=	Zama,
Kessera	=	Chusira,
Lorbeus	=	Laribus,

et j'en pourrais ajouter bien d'autres. On remarquera que dans ces transformations le *g* antique est d'ordinaire rendu par l'arabe *dj* (c'est ainsi que le patrice Grégoire est devenu Djoredjir), que les sons *a* et *o* se substituent facilement l'un à l'autre, enfin que le *g* et le *c* se remplacent parfois.

On peut donc se demander si le nom de Djeloula, ou plus exactement de Djaloula[2], ne dissimule point quelque nom antique. Or,

1. Fournel, *l. c.*, I, 145-146.
2. Fournel, *l. c.*, I, 143, n° 3.

parmi les forteresses bâties par Justinien pour la défense de l'Afrique; Procope cite la ville forte de Kouloulis[1], que d'autres textes de la fin du VI[e] siècle appellent Koloulis[2]. Jusqu'ici l'emplacement en est absolument inconnu : on sait seulement qu'elle existait dès avant l'époque byzantine[3]. Je me demande si l'on ne doit point la chercher avec quelque chance de vraisemblance dans les ruines de Djaloula, ville antique fortifiée à l'époque byzantine, occupant une position militaire importante, dont l'existence en tant que citadelle est attestée pour le VII[e] siècle, et dont l'enceinte porte les caractères de l'époque justinienne. Si l'on essaie en effet de retrouver le nom antique caché sous l'arabe *Djaloula*, on reconstitue aisément, d'après les règles formulées plus haut, une appellation telle que Goloula ou Gouloulis, d'où le passage à Coloulis est facile. Encore une fois, ce n'est là qu'une hypothèse : en tout cas, elle paraît plus satisfaisante que celle de Wilmanns, lorsque, on ne sait pour quels motifs, il place Kouloulis à la Kessera[4].

Des hauteurs de la forteresse de Djaloula on comprend au reste toute l'importance de la position : elle barre le passage de la montagne à quiconque vient de la plaine de Kairouan, dont on aperçoit à l'est, par delà un petit chaînon de collines, la vaste étendue unie et infinie comme la mer.

Sbiba (plan XXVII).

Les ruines de l'antique Sufes, dont l'étendue semble avoir été considérable, couvrent le sommet et les pentes d'un vaste plateau ondulé, que l'Oued-Sbiba baigne sur son flanc méridional et qui domine au loin le pays d'alentour. Du mamelon élevé qui occupe à peu près le centre des ruines et autour duquel les monuments détruits de la cité s'étagent au penchant de la colline pour descendre jusqu'à la plaine, un immense horizon s'ouvre en tous sens. Au nord, c'est la large vallée de l'Oued-Rohia, par où passent, se dirigeant vers le nord, les routes de Maktar et de Lorbeus; à l'est, c'est la

1. Proc., *De aedif.*, p. 342.
2. Georges de Chypre, éd. Gelzer, p. 33.
3. *Notice épiscopale* de 484 (éd. Halm, *Not. Byzacenae*, 56).
4. *C. I. L.*, VIII, p. 87.

grande plaine, où l'Oued-Rohia et l'Oued-Sbiba rencontrent leurs eaux; vers le sud-est et le sud, c'est un vaste plateau découvert qui s'étend jusqu'au pied du Djebel-Mrilah et se prolonge vers le sud par une immense coupure où passe la route de Sbéitla; vers l'ouest enfin, c'est une autre plaine encore, plus étroite, et qui se relève bientôt en une chaîne de hautes montagnes bizarrement découpées, mais où s'ouvre pourtant, au sud-ouest, un col assez large où s'engage le chemin de Thala. A l'époque romaine, la grande voie, venant du sud et de Sbéitla, passait à Sufes pour gagner Maktar et la Tunisie centrale [1]. Il y avait donc là une position militaire importante, où de bonne heure les Romains avaient construit un castellum, noyau de la ville future [2], où les Byzantins, à l'époque de Justinien, ne manquèrent pas d'élever une citadelle [3]. Et en effet le VI[e] et le VII[e] siècle ont laissé, parmi les ruines de l'antique Sufes, les traces d'un système de défense assez compliqué, datant de plusieurs époques successives, et malheureusement si fort endommagé en quelques parties qu'il est parfois difficile d'en reconnaître les dispositions.

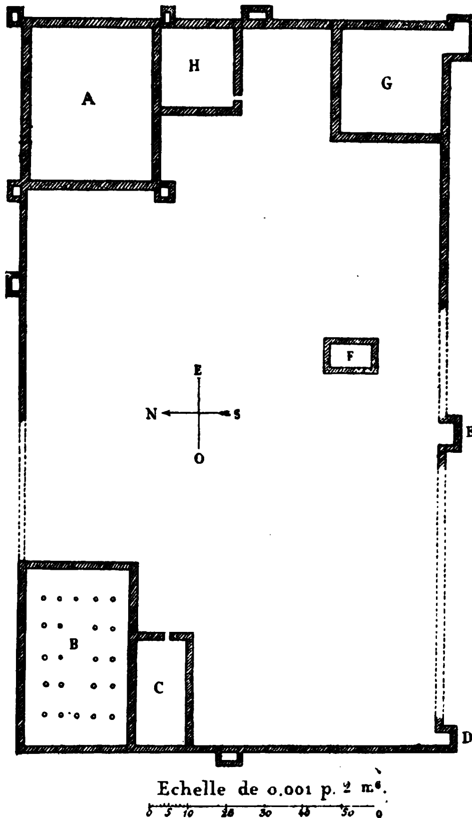
Au point le plus élevé de la ville, d'où l'on commande au loin les plaines d'alentour, s'élève une citadelle rectangulaire A, mesurant environ 35 mètres sur 41, et dont les angles sont couverts par quatre tours carrées. La construction en est assez bonne et faite avec assez de soin; les murs, formés d'un double parement avec maçonnerie de blocage à l'intérieur, ont 2[m],40 d'épaisseur. Il semble bien que cette construction date de l'époque de Justinien, et j'y reconnaîtrais volontiers la citadelle mentionnée par l'inscription du *Corpus*. Toutefois ce n'était point là une forteresse fort considérable, mais plutôt une solide redoute occupant un point de passage important et servant de réduit à une grande ville ouverte.

Plus tard, autour de ce noyau central, tout un système de défense s'est groupé. Soit pour protéger quelques monuments d'une importance particulière, soit plutôt encore pour fournir à la population des abris plus nombreux, plusieurs fortins isolés ont été construits sur les pentes du mamelon où s'élève la citadelle. On en remarque un à l'est, un autre au sud-est de la forteresse; dans la direction du sud-ouest, deux autres environnent des édifices remplis de débris de colonnes; tous quatre ont d'ailleurs la même forme. Ce sont des enceintes rectangulaires, sans aucune tour de flanquement, tous au

1. Tissot, II, 617.
2. Cagnat, *Arch. des missions*, XIV, 65-66.
3. *C. I. L.*, VIII, 259.

reste fort mal et fort rapidement construits. Ils datent évidemmen des derniers temps de la domination byzantine.

D'autre part, la forteresse justinienne elle-même s'est augmentée d'une vaste enceinte, soudée à ses tours du nord-ouest et du sud-



Plan XXVII. — Sbiba. Enceinte byzantine.

est. De cette sorte, on a constitué un vaste rectangle fortifié, mesurant environ 190 mètres de l'ouest à l'est et 110 du nord au sud : des tours carrées en protègent les murailles de distance en distance ; des édifices transformés en réduits en couvrent les angles nord-ouest et sud-est ; enfin d'assez nombreuses constructions antiques se trouvent

comprises à l'intérieur de ses remparts ; et ainsi se trouva créée une véritable ville forte, dont la forteresse justinienne devint la citadelle.

A l'ouest du château fort A, à une distance d'environ 100 mètres, se trouve une grande construction B, qui paraît avoir été transformée en fortin. Elle mesure à l'intérieur 27 mètres sur 46 et elle était au dedans bordée sur ses quatre faces d'une double rangée de colonnes. A côté d'elle, un autre édifice plus petit C (13 × 27) s'ouvre à l'est par une porte carrée surmontée d'un fort linteau. Or, entre la tour nord-ouest du fort A et l'édifice B, on observe les restes, malheureusement fort profondément enterrés, d'un mur de même appareil que les remparts de la citadelle : à 18 mètres environ de la tour nord-ouest, une tour carrée le flanque, et bien qu'on ne puisse suivre cette muraille jusqu'à l'édifice B, pourtant il semble bien qu'il se prolongeait jusque-là et rattachait ce monument au fort A. Le mur extérieur, qui, du côté de l'ouest, enveloppe et défend la construction B, est en effet de même appareil encore que les remparts de la citadelle, et on peut se demander si dès l'époque de Justinien les bâtiments B et C, qui semblent avoir été fort importants, n'ont pas été mis d'une part en état de défense et rattachés de l'autre à la principale citadelle.

Quoi qu'il en soit, après avoir enveloppé cet ensemble d'édifices, le mur continue dans la direction nord-sud, protégé au milieu de cette face par une tour carrée, et se prolonge jusqu'à une tour D qui couvre l'angle sud-ouest. Puis il remonte vers l'est, malheureusement fort démoli et difficile à suivre ; pourtant on trouve sur son tracé une tour carrée E, près de laquelle existait, ce semble, une entrée dans la forteresse ; et de nouveau le mur se retrouve, enfermant dans l'enceinte un certain nombre de constructions, comme le bâtiment F, et il gagne de cette sorte l'angle sud-est de la forteresse, que couvre une puissante tour carrée. Ici encore, à la jonction des deux murs, s'élevait un édifice G assez considérable, et qui, adossé à la fortification, formait sur ce point un réduit fortifié. Enfin, au milieu du front est, s'élève une dernière tour carrée, et le rempart vient se souder à la tour d'angle sud-est de la citadelle.

Contre le mur sud de cette forteresse se trouvent accolées les ruines de la fameuse mosquée de Sidi-Okba, une grande enceinte carrée H, mesurant à l'extérieur $21^{m},60$ sur 25, et où s'élèvent à l'intérieur, sur dix rangées, trente-six colonnes corinthiennes, que couronnaient jadis des chapiteaux corinthiens. Avant d'être une mosquée, c'était là sans doute une église chrétienne ; sa décoration semble avoir été

fort riche, et il n'est point surprenant qu'on ait cherché à la comprendre dans l'enceinte fortifiée.

Il serait intéressant de déterminer si la construction de ce vaste ensemble date, comme celle de la citadelle A, de l'époque même de Justinien, et si nous trouvons ici un exemple de ces villes fortes byzantines renforcées par un réduit intérieur. La chose, on l'a vu, n'est point impossible : pourtant je n'oserais l'affirmer avec une entière certitude. Assurément il n'est point contraire aux habitudes de l'époque byzantine de voir des édifices plus anciens, B, C, G, employés pour renforcer les fortifications construites : Haïdra, par exemple, offrirait des exemples analogues. Mais la manière dont l'église H s'appuie à la citadelle A ne laisse point d'être un peu surprenante, si le plan d'ensemble date de Justinien. Quoi qu'il en soit, une chose subsiste, c'est que dès le règne de cet empereur la position si importante de Sbiba fut militairement occupée ; assurément, dès ce moment, le fort A y fut construit, et peut-être même la ville forte tout entière, dont plus tard, à coup sûr, quatre fortins détachés vinrent compléter la défense et protéger les approches.

Sbéitla (plan xxviii).

On sait quel rôle important la ville de Sufetula (Sbéitla) joua dans l'histoire des derniers temps de la domination byzantine en Afrique. Le patrice Grégoire, dernier gouverneur impérial de la province, lorsqu'en 646 il se proclama indépendant, y transporta sa capitale, sans doute pour se rapprocher des populations indigènes dont il recherchait l'appui[1]. C'est aussi dans la vaste plaine qui environne Sbéitla que l'année suivante, en 647, Grégoire soutint le choc de l'invasion arabe et livra la bataille suprême où il trouva la mort[2]. Les récits des historiens arabes nous montrent qu'à ce moment Sbéitla était une ville forte ; et d'ailleurs, dès la fin du vi[e] siècle, un géographe nous apprend qu'elle formait un κάστρον[3]. Par les souvenirs historiques qui s'y rattachent autant que par sa condition de ville

1. Théophane, éd. de Boor, p. 343 ; Fournel, *l. c.*, I, 112-113.
2. Fournel, *l. c.*, I, 112.
3. Georges de Chypre, éd. Gelzer, p. 33.

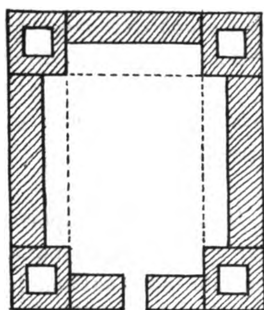
fortifiée, Sbéïtla méritait donc d'être visité. Toutefois l'étude fort approfondie que M. Saladin a fait de ses monuments[1] ne laissait place pour ceux qui passaient après lui qu'à quelques observations accessoires.

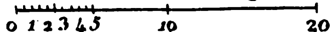
Il faut d'abord brièvement rappeler le système de défense appliqué à Sbéitla. Il ne semble point qu'une enceinte continue ait protégé la ville : du moins on n'en trouve nulle trace. Ici, comme à Sbiba, la sécurité paraît assurée par une série de fortins détachés environnant un réduit central. Celui-ci n'est autre chose que le péribole des trois temples, dont le mur d'enceinte a été mis en état de défense pour former une citadelle occupant le centre de la cité et la défendant du côté du nord-ouest. Comme au nord-est et à l'est le cours de l'Oued-Sbéitla opposait une barrière naturelle, on s'est contenté de protéger la ville au sud-est et au sud par plusieurs fortins isolés. Deux d'entre eux (23, 24 du plan de Saladin) se trouvent un peu en avant du grand arc de triomphe situé dans la partie sud-est des ruines ; plusieurs autres (16, 17, 18, 19 du même plan) forment un groupe assez compact entre l'arc de triomphe et les temples, assez au sud de ces derniers. La plupart de ces constructions semblent dater du moment de l'invasion arabe : elles sont très grossièrement bâties en matériaux arrachés à divers édifices et forment de simples redoutes carrées, disposées sans nul souci des règles de l'art militaire. Seul le réduit central est de date peut-être un peu plus ancienne.

Pour transformer en citadelle les temples de Sbéitla, il a suffi de remanier l'enceinte qui les environne[2]. Le mur sud-ouest en particulier offre un exemple très précis de la manière dont se firent ces remaniements. On a muré avec des matériaux de petites dimensions, maçonnés avec du mortier et très grossièrement entassés, toutes les baies, et la plupart des portes pratiquées dans la muraille ; on a percé de meurtrières (on en remarque à côté de la porte triomphale du front sud-est) le rempart, et on a constitué une forteresse mesurant 75 mètres sur 80, et dans l'intérieur de laquelle d'assez nombreux édifices paraissent avoir été élevés. Tous ces remaniements sont d'ailleurs d'une exécution très sommaire ; les blocs sont disposés au hasard, les joints très mal faits, les assises tout à fait irrégulières. Certaines réparations semblent même avoir été faites après une destruction partielle du rempart. L'arcade murée du sud-ouest était évidemment renversée en partie lorsqu'on la boucha par la construc-

1. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 64-95.
2. Cf. Saladin, *l. c.*, p. 69 et pl. II.

tion actuelle ; et les mêmes traces de travail très hâtif se retrouvent sur toute cette portion du mur jusqu'à l'angle sud. A l'angle ouest, la construction est de même nature, et l'on peut se demander si, après les événements de 647, la forteresse ne fut point réoccupée et réparée. En tout cas, je crois que, dès la fin du VIe siècle, les temples de Sbéitla avaient été transformés en réduit fortifié : c'est un nouvel exemple du parti que les Byzantins ont su tirer des monuments antiques.





Plan XXVIII. — Sbéitla. Fortin byzantin.

Quant aux fortins de la région sud-sud-est, ils datent tous des derniers temps de la domination byzantine. Ceux d'entre eux qui sont situés en avant de l'arc de triomphe sont tout simplement des mausolées transformés en redoutes; les quatre autres, qui sont distants l'un de l'autre de quelques mètres à peine, ne sont point tous d'un égal intérêt. Je ne suis même point pleinement assuré que les nos 16 et 17 soient vraiment des réduits fortifiés : tous deux semblent bien d'époque byzantine, mais le n° 16 en particulier, avec les grandes fenêtres carrées dont sa façade est percée, ne ressemble guère à une construction militaire, même improvisée. Il en est autrement des nos 18 et 19. Le dernier d'entre eux surtout est assez intéressant. C'est un fortin presque carré mesurant 16m,80 sur 20 à l'extérieur, et dont les murailles ont 2m,10 à 2m,20 d'épaisseur. Sur chacun de ses angles intérieurs une tour semble s'être élevée, et entre ces tours une cour, mesurant 12 mètres sur 9m,60, était ménagée, environnée

de chambres sur trois de ces côtés. Sur la face sud-est se trouvait l'entrée de la redoute. Le fortin 18 mesure 16 mètres environ de côté ; ses murs ont 1m,60 à 1m,80 d'épaisseur ; lui aussi avait, semble-t-il, quatre tours couronnant les angles de la forteresse.

Au point de vue militaire ces constructions sont de médiocre importance ; mais elles ont cet intérêt de montrer comment, aux jours suprêmes de la domination byzantine, les habitants d'une ville importante comme Sbéitla tentèrent d'organiser la résistance et de se protéger contre l'envahisseur musulman.

Kasrin.

Sbéitla était, on le sait, le nœud d'un important réseau de routes[1]. Après avoir parcouru, pour y parvenir, la voie qui rejoignait Sufetula à Sbiba et à la Tunisie centrale, nous suivons pour gagner Kasrin, la seconde des deux routes qui reliaient Sbéitla à Tebessa[2]. Jusqu'au passage de l'Oued-el-Hatob, tout le plateau est couvert de nombreuses ruines, dont plusieurs sont protégées par des fortins. A un quart d'heure à l'ouest de Sbéitla, henchir, dont on n'a pu me dire le nom, avec redoute carrée. — A une heure plus loin, Henchir-ben-Ouedoueda, kasr carré dont les murailles sont percées de meurtrières : il mesure 7 à 8 mètres de côté. Le mur est formée d'un double parement avec blocage. — Un peu avant le passage de l'Oued-Fekka, kasr à gauche de la route ; un autre au delà de la rivière. — Puis deux autres fortins encore, un à droite de la route, l'autre à Henchir-el-Attach. Sur tout ce vaste plateau, où aujourd'hui l'on rencontre à peine quelques douars, et qui ne forme plus qu'une grande plaine presque inculte, partout ce sont des restes de fermes et de villages antiques, attestant que ce pays fut jadis peuplé et fertile, et des ruines de redoutes qui prouvent qu'il resta tel jusqu'à l'époque byzantine.

L'Oued-Hatob franchi, on entre dans la fertile plaine de Kasrin. Les ruines de la ville romaine de Cillium ont été décrites par Guérin et étudiées par M. Saladin[3]. J'y noterai seulement trois fortins carrés,

1. Tissot, II, 607.
2. *Ibid.*, 630, 635.
3. Guérin, I, 310-327 ; Saladin, *Rapport de 1887*, p. 155-165.

à demi écroulés, dont les murs, formés de matériaux antiques, présentent un blocage de plâtre entre deux revêtements de pierres. L'un se trouve sur la gauche du col par où la route de Thelepte monte de la plaine sur le plateau qu'occupe la ville ; il est voisin de l'arc de triomphe et défend du côté du nord l'entrée de la cité. Deux autres redoutes se trouvent plus loin, sur des promontoires dominant la rivière ; tous deux ont sur la plaine des vues fort étendues. Ce ne sont point, au reste, des constructions militaires au sens propre du mot, mais de simples réduits de basse époque. La citadelle voisine de Thelepte suffisait amplement à protéger cette région contre les attaques venant du sud ; c'est sans doute pour cette raison qu'aucune des ruines qui jalonnent la route de Kasrin à Feriana n'offre trace de réduit fortifié.

Quant à l'église byzantine signalée à Kasrin par M. Saladin [1], elle est de construction très grossière et de médiocre intérêt.

1. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 160.

CHAPITRE VI

Les forteresses byzantines de la Proconsulaire.

Dès l'époque de Justinien, les grandes voies qui unissaient Carthage soit à Cirta, la capitale civile de la Numidie[1], soit à Theveste, principal centre militaire de la province[2], avaient été jalonnées d'un certain nombre de forteresses. Non seulement, dans les portions de ces routes plus voisines de la frontière, on avait construit d'importantes citadelles, telles que Haïdra et Laribus d'une part, Tagoura, Gadiaufala ou Tigisis de l'autre : mais, dans l'intérieur même du pays, on avait pris soin d'occuper certaines positions importantes, telles que Sicca Veneria (le Kef) qui semble avoir été fortifiée dès cette époque[3] et Dougga, où Justinien fit construire un château fort[4].

D'autre part la grande route de Carthage à Hippone par la vallée de la Medjerda était une ligne d'invasion facile pour les populations de la Numidie[5]. Dès le début de l'occupation byzantine on s'attacha à la défendre par quelques citadelles, telles que Béja[6], Bulla Regia et Bordj-Hallal[7]. Et, au vrai, on comprend les précautions prises par l'empereur, lorsqu'on voit, durant les premières années de la domination grecque, tant de parties importantes se jouer dans cette région. C'est dans la plaine de Bulla que Gélimer avait reformé ses troupes, c'est assez près de là, dans la vallée de la Medjerda, à Medjez-el-Bab (Membressa) que Bélisaire battit le révolté Stotzas ; plus tard, c'est près du Kef que les troupes impériales furent défaites par l'armée insurgée et les Maures d'Antalas. Sur ce théâtre de luttes constantes,

1. Sur le tracé, cf. Tissot, II, 313.
2. Cf. Tissot, II, 433.
3. Procope, *De Bello Vand.*, p. 513.
4. Proc., *De aedif.*, p. 340.
5. Sur le tracé, Tissot, II, 245.
6. Proc., *De aedif.*, p. 339-340 ; *C. I. L.*, VIII, 14399.
7. *C. I. L.*, VIII, 14547.

des forteresses n'étaient donc point inutiles, autant pour protéger les populations que pour fournir un soutien aux opérations militaires.

Plus tard, sous le règne de Justin II. ce système de défense se renforça encore. Entre la Medjerda et le Kef, sur la route de Carthage à Theveste, des citadelles s'élevèrent à Thignica (Aïn-Tounga)[1], à Thubursicum Bure (Teboursouk)[2], à Agbia (Aïn-Hedja), ailleurs encore. Et ici, comme partout, à côté des forteresses impériales, des redoutes ne tardèrent pas à hérisser tout le pays : on en rencontre aux alentours de Béja[3] et sur le chemin qui unit Béja à Teboursouk, à El-Maatria[4]; la plaine du Fahs en est pleine : Avitta[5] (Henchir-Bou-Ftis), Bou-Djelida[6], Bir-el-Heusch[7] ont des forteresses byzantines ; entre le Kef et Haïdra, on cite à Djezza, à Ebba, sur bien d'autres points[8], des redoutes ou des citadelles.

Nous n'avons point visité tous ces points, qui n'ont point tous même importance : nous nous bornerons à étudier les constructions militaires de Béja et de Bordj-Hallal, dans la vallée de la Medjerda, celles d'Aïn-Tounga, Teboursouk, Dougga et Aïn-Hedja sur la route de Carthage au Kef. Toutes sont des forteresses impériales, toutes appartiennent à un même système : rattachées, du côté de l'ouest, à la seconde ligne des places de Numidie, elles contribuent à défendre le nord de l'Afrique byzantine.

Je dois observer, au reste, que j'ai visité plusieurs de ces forteresses avant la publication du deuxième *Rapport* de M. Saladin (*Nouvelles Arch. des misssions*, t. II); il se trouve donc que l'étude faite par lui avec un détail si attentif rend sur certains points mes notes inutiles. Je ne répéterai point en conséquence, pour les forteresses de Bordj-Hallal, Dougga, Teboursouk et Aïn-Tounga, ce qui a été indiqué d'autre part, me bornant, quand il y aura lieu, à compléter par quelques remarques les observations de M. Saladin.

1. Sur la date, cf. Saladin, *Rapport de 1892*, p. 543.
2. *C. I. L.*, VIII, 1434.
3. A Henchir-Zaga (Cagnat, *Arch. des missions*, XI, 141), à Henchir-Negaschia, sur la route de Mateur (*C. I. L.*, VIII, 14439). Ce dernier fortin date de l'époque de Justinien.
4. Cagnat, *Arch. des missions*, XIV, 97 ; *Acad. des inscr.* (avril 1892).
5. *Bull. des ant. afr.*, 1883, p. 306.
6. *Ibid.*, 1883, p. 293.
7. *Ibid.*, 1885. p. 92.
8. Cf. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 190-203.

BÉJA (pl. XX, XXI, plan XXIX).

Procope rapporte qu'au moment où Justinien occupa l'Afrique, la ville de Vaga (Béja), n'ayant pas de fortifications, se trouvait exposée à tous les coups de main des barbares. Pour porter remède à cet inconvénient et fournir aux habitants un sûr asile, l'empereur ordonna d'entourer la cité d'une puissante enceinte fortifiée ; et en reconnaissance de ce bienfait, la population, sûre de complaire au prince par cet hommage, donna à la ville le nom de Theodorias[1]. Une inscription récemment découverte confirme les renseignements de l'historien : elle nous apprend que la construction des remparts de Béja fut l'œuvre du comte Paul[2], celui-là même auquel le patrice Solomon confia le soin de fortifier Guelma. Enfin les monuments mêmes rappellent encore les grands travaux exécutés sur l'ordre de l'empereur : l'enceinte actuelle de Béja, quoique réparée en maint endroit à une date postérieure à l'époque byzantine, conserve assez nettement le plan et les dispositions générales du tracé justinien et elle nous offre un exemple des plus intéressants de ce qu'était, au VI[e] siècle, une ville fortifiée byzantine.

Béja est assise au penchant d'une haute colline dont le point culminant est occupé par la puissante tour carrée de la casba. De ce sommet assez élevé, les murailles de l'enceinte descendent vers la plaine, étageant sur les pentes assez rapides la pittoresque succession de leurs tours, de manière à former un vaste hexagone irrégulier, assez allongé du sud-ouest au nord-est. Vingt-trois tours, assez rapprochées les unes des autres, et surtout multipliées sur les longs côtés nord-ouest et est-sud-est, flanquent les courtines de la fortification. Il est malheureusement assez difficile de suivre les détails de l'enceinte, et je n'en ai pu relever le périmètre que de façon approximative. Si, en effet, le front sud-ouest voisin de la casba, si le long côté sud et est, qui tous deux forment encore l'enceinte actuelle de Béja, sont, au moins à l'extérieur, dégagés de toute construction parasite et faciles à étudier, il n'en est plus de même des autres faces de la citadelle ; le long des courtines de l'ouest et du nord, un faubourg

1. Proc., *De aedif.*, VI, 5, p. 339-340.
2. *C. I. L.*, VIII, 14399.

s'est développé, dont les maisons et les jardins, touchant à l'enceinte, en rendent parfois l'approche peu aisée ; mais c'est surtout le flanc du nord-est, au delà duquel la ville s'agrandit chaque jour davantage vers la plaine, qu'il est à peu près impossible de reconnaître exactement, dans le dédale des maisons arabes qui le masquent et l'enveloppent de toutes parts. Voilà pour l'extérieur. Par l'intérieur, l'accès du rempart est moins commode encore : partout des habitations s'adossent à ses murailles ou ont pris possession de l'intérieur de ses tours. Il faut donc se contenter d'observations assez générales, de vues d'ensemble prises du sommet de la casba, et de remarques de détail, recueillies sur des points divers de l'enceinte, mais qui pourtant permettront de prendre une idée assez exacte de la ville fortifiée de Béja.

Les matériaux de construction sont, selon l'usage, empruntés à des édifices plus anciens et les fragments de toute sorte, inscriptions, morceaux d'architecture, y sont employés en grand nombre. Pourtant, malgré les traces visibles d'un travail assez hâtif, l'appareil de construction est soigné dans les parties qui datent de l'époque byzantine, c'est-à-dire, en général, à la partie inférieure des murailles, dans quelques tours de la face nord-ouest particulièrement bien conservées, et à la tour maîtresse de la casba. Les blocs sont beaux, et quoiqu'ils soient indifféremment posés en tout sens, ils sont généralement disposés en assises fort régulières.

Au-dessus de cette partie byzantine qui parfois dépasse à peine le sol, s'entassent des murailles en petits matériaux agglomérés qui datent incontestablement de l'époque arabe, ou en blocs irrégulièrement entassés, qui me paraissent avoir même origine. C'est dans une réparation de cette sorte qu'a été employé le fragment d'inscription du comte Paul, tombé sans doute de la muraille de l'une des tours voisines ; je ne crois point, en effet, que le mur où elle est aujourd'hui encastrée soit de construction byzantine, et on ne saurait nullement, suivant moi, conclure, de la place qu'elle occupe, à un remaniement postérieur à Justinien, mais antérieur à la conquête arabe[1].

Si nous prenons pour point de départ l'angle occidental extrême du mur voisin de la casba, nous suivons d'abord une longue courtine faisant face au nord-ouest, et protégée par sept tours carrées assez bien conservées. Puis l'enceinte tourne vers le nord-est, flanquée de trois tours encore distantes l'une de l'autre d'environ 20 à

1. Cf. Cagnat, *Arch. des missions*, t. XIV, 108-109.

25 mètres, et qui mesurent sur leurs faces extérieures 6 mètres à peu près sur 4. Quelques-unes de ces tours sont, à leur partie inférieure, renforcées par un revêtement de date postérieure, construit assez irrégulièrement en petits matériaux ; plusieurs, heureusement dépourvues de cette construction parasite, présentent un bel appareil byzantin, et la manière pittoresque dont elles s'étagent au flanc de la colline rappelle certaines parties de la grande muraille de Constantinople.

Jusqu'ici le tracé de l'enceinte est très net : il devient, sur la face nord-est, d'ailleurs beaucoup moins longue, plus difficile à suivre. Il semble, sans qu'on puisse l'affirmer avec une entière certitude, que le grand mur en pierres de taille qui domine la source dite Aïn-Béja, appartient à l'enceinte ancienne : en tout cas, la porte voisine de Bab-el-Aïn semble être d'origine byzantine. Elle est ouverte dans une tour carrée débordant assez fortement la muraille. Sur la face est de cette tour, s'ouvre une porte cintrée au-dessus de laquelle, par une disposition que l'on retrouve à Haïdra[1], un grand arc de décharge, dont il reste l'amorce, soutient la partie supérieure de la muraille ; puis, dans le mur de la courtine, à angle droit avec la première ouverture, s'ouvre sur l'intérieur de la ville une autre porte en plein cintre. C'est là un système qu'il n'est point rare de rencontrer dans les forteresses byzantines : on en trouve, entre autres, un exemple à Aïn-Tounga[2].

A partir de Bab-el-Aïn, qui occupe à peu près le milieu du front nord-est, le tracé devient tout à coup indistinct au milieu des masures du quartier juif. Sur quelques points on reconnaît les traces des tours qui défendaient cette portion de l'enceinte. Puis la direction du rempart change : il s'élève par une longue ligne brisée, d'abord vers l'est, puis vers le sud, puis vers le sud-ouest, sur la pente qui monte à la casba. Tout d'abord, trois tours assez espacées le défendent ; ensuite la direction change, et après une forte tour, qui couvre l'angle saillant, trois tours encore flanquent la courtine : toute cette partie est d'ailleurs fort endommagée, et des remaniements successifs en ont complètement modifié l'aspect. Là, des pans entiers de la muraille sont de construction purement arabe, et les propriétaires des maisons adossées à l'intérieur du rempart ne se font nul scrupule d'ouvrir des brèches dans le mur et de le reconstruire à leur fantaisie ; quant à la base du mur, sans doute d'origine byzantine, elle est difficile-

1. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 173.
2. Saladin, *Rapport de 1892*, p. 544-545.

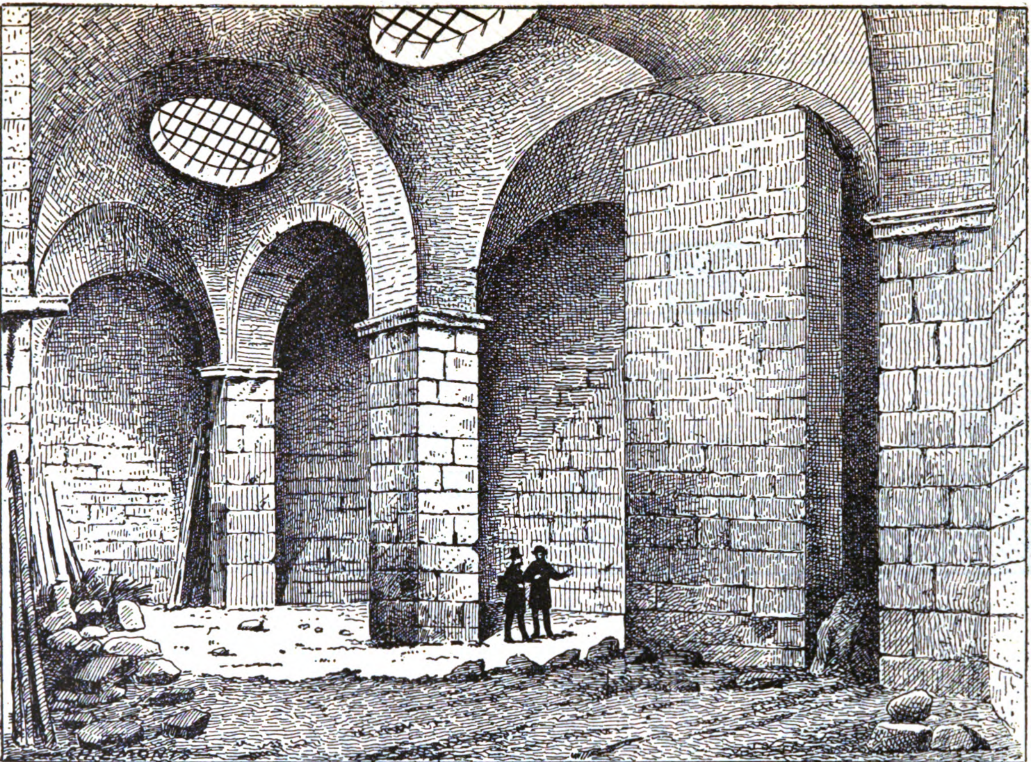
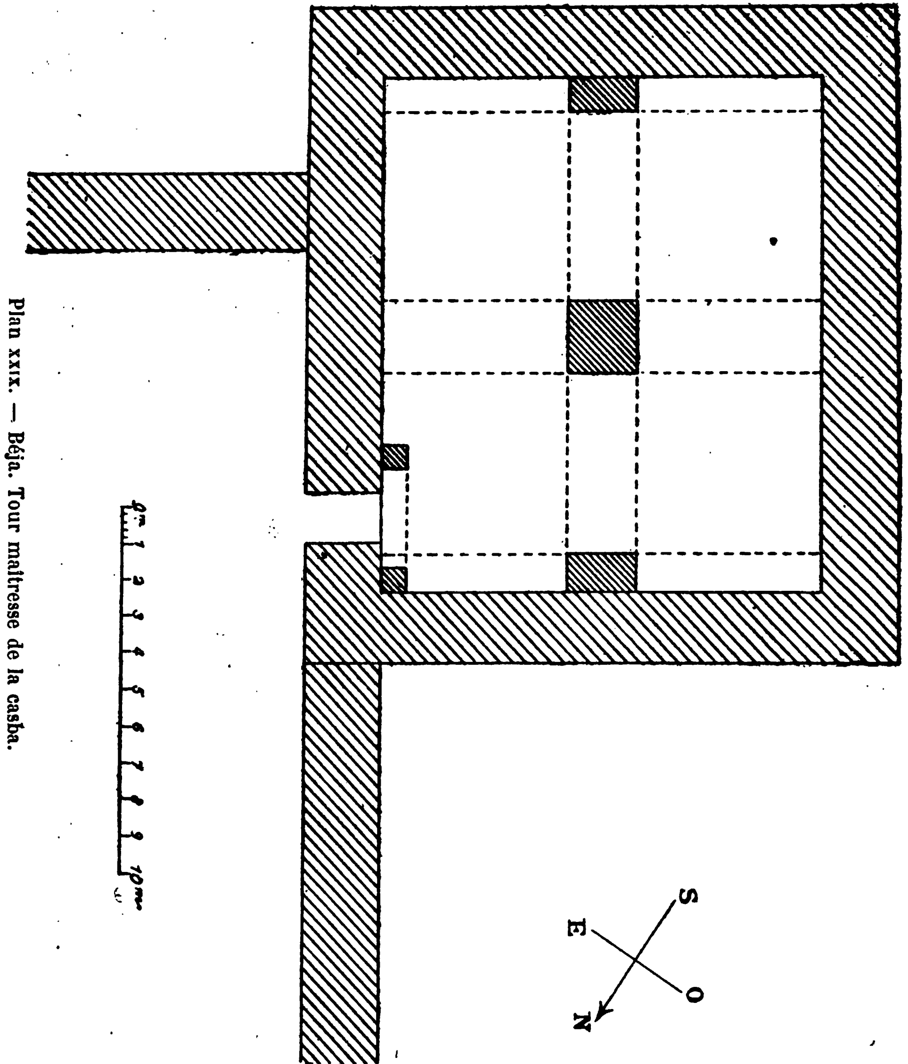


Fig. 1. — Béja. Tour maîtresse de la casba. Vue intérieure (d'après un dessin de M. E. Sadoux).

ment accessible parmi les fourrés de cactus qui la bordent ou les



Plan XXIX. — Béja. Tour maîtresse de la casba.

amas de détritus qui y sont entassés. C'est seulement dans la dernière partie orientée du sud-est au sud-ouest que le mur byzantin

réapparaît de façon plus nette. Sur ce point, trois fortes tours carrées, dont la dernière est encore percée d'une longue et étroite meurtrière, flanquent le rempart jusqu'au point où il vient se souder à la grande tour de la casba.

Cette tour maîtresse est une des parties les plus intéressantes de l'enceinte de Béja. Si l'on fait abstraction de la tour circulaire accolée par les Turcs à l'angle extérieur sud de la construction, et de la partie supérieure du mur, visiblement refaite, il reste un énorme donjon carré, tel que les Byzantins aimaient à en construire au point le plus élevé de leurs villes fortes et qui mesure à l'extérieur 18 mètres environ sur 16. A l'intérieur de cette tour, on rencontre, au rez-de-chaussée, une salle de garde fort curieuse (fig. 1) : on y pénètre par une porte cintrée qu'un grand arc de décharge, posé sur deux pilastres engagés, surmonte sur la face intérieure; deux hautes fenêtres, aujourd'hui murées, s'ouvraient jadis pour éclairer la pièce sur le front extérieur sud-ouest; de puissantes voûtes en arête la couvraient, s'appuyant sur un énorme pilier central. Les voûtes actuelles sont de construction arabe; mais le pilier central, dans lequel sont encastrées des inscriptions antiques, est de l'époque byzantine, et l'appareil extérieur des murs, avec ses pierres droites formant boutisse et ses assises assez irrégulières trahit, au moins dans la moitié inférieure de la bâtisse, la même origine. La salle, dont la hauteur est d'environ 10 mètres, mesure 14 mètres à peu près de long sur 12 de large. Les murs ont au moins 2 mètres d'épaisseur. Assurément des remaniements postérieurs ont modifié sur divers points l'aspect intérieur de cette salle : telle qu'elle est pourtant, elle appartient dans ses traits essentiels à l'enceinte byzantine. Une grande citerne aménagée devant la tour, une conduite d'eau amenant tout auprès une source qui jaillit d'un mamelon voisin, assuraient aux défenseurs du donjon uue alimentation d'eau indépendante du reste de la ville et permettaient sur ce point une suprême résistance. D'ailleurs, de ce sommet élevé, la vue embrasse un horizon immense : au pied de la tour c'est Béja, étagé sur les pentes de la colline, avec les terrasses de ses maisons blanches, où s'entremêlent, en des tons plus sombres, des successions d'arcades effrondrées, de coupoles à demi détruites, de ruines de toutes sortes, comme si la vie se retirait lentement des parties supérieures de la ville pour se transporter dans la plaine. A gauche et à droite, c'est la longue ligne des remparts qui, partant en divergeant de la tour maîtresse, descendent les flancs de la colline; tout en bas, à l'autre bout de la ville, sur le même axe que la diagonale du donjon, c'est la porte de Bab-el-Aïn, au delà de

laquelle s'étend la ville nouvelle. Vers le nord, à quelque distance de Béja, ce sont les ruines de l'ancien palais du Bardo ; et tout autour de la ville, c'est la grande plaine fertile de l'Oued-Béja, qu'encadre au loin un cirque de hautes collines et qu'on embrasse d'un coup d'œil des hauteurs du donjon.

Sur le flanc ouest de la tour maîtresse, la courtine se prolonge, sur une faible étendue, jusqu'à une tour à demi détruite qui couvrait l'angle ouest de la forteresse, et dont nous sommes partis pour décrire l'enceinte de la ville forte.

Parmi les cités fortifiées de l'Afrique byzantine, Béja est une des plus étendues et des plus curieuses. Tandis qu'ailleurs on rencontre d'ordinaire des citadelles chargées de défendre la frontière ou des forteresses assez restreintes formant le centre d'une cité antique, ici c'est une ville tout entière qui nous apparaît avec ses vastes remparts, ses tours nombreuses, son donjon conservant presque intacte l'imposante salle de garde qui en occupait l'intérieur. Par là, elle offre un type assez rare parmi les constructions militaires de l'Afrique byzantine : et si l'on songe qu'à la fin du VII[e] siècle encore elle était une des principales citadelles de la province, qu'après la prise même de Carthage elle servit un moment de refuge aux dernières forces de l'empire grec[1], on comprendra l'intérêt qui s'attache, aux restes, même mutilés, de la construction de Justinien.

BORDJ-HALLAL (pl. XXII, plans XXX, XXXI).

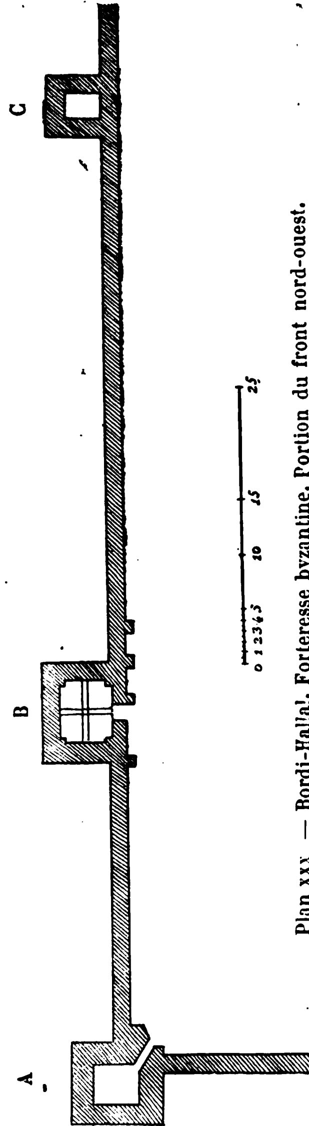
Entre Bulla Regia, où l'on mentionne les restes d'une citadelle byzantine[2], et Chemtou, une forteresse considérable commande la vallée, assez resserrée sur ce point, de la Medjerda, et ferme l'entrée du vaste et fertile bassin de la Dakhla des Ouled-Bou-Salem, les célèbres *Grandes plaines* des historiens anciens. C'est le poste fortifié de Bordj-Hallal, adossé aux dernières pentes du Djebel-el-Hadjer. Quoiqu'il soit loin d'être, comme on l'a dit un peu ambitieusement, « une des forteresses les mieux conservées de l'Afrique romaine »[3],

1. Fournel, *Les Berbers*, I, 213.
2. Tissot, II, 261 ; Saladin, *Rapport de 1892*, p. 430.
3. Carton, *Essai de topographie archéologique sur la région de Souk-el-Arba*

pourtant ce château fort ne laisse pas d'être intéressant. Nous en savons la date : il fut reconstruit sous le règne de Justinien[1] ; d'autre part, son enceinte offre certains détails dignes de remarque.

La citadelle a la forme d'un pentagone irrégulier, défendu sur ses différents fronts par quinze tours carrées. Les murs, construits en blocage avec double revêtement de pierres de taille, ont environ $1^{m},50$ d'épaisseur; la construction en est fort soignée et les assises très régulièrement disposées; les matériaux sont, suivant l'usage, empruntés à des édifices anciens, et des cippes, des fûts de colonnes sont encastrés dans les parements. Un chemin de ronde couronnait le haut des courtines : il était porté sur des contreforts épaulant le rempart, et distants l'un de l'autre de $2^{m},60$. On en remarque un certain nombre, le long du front nord-ouest de la fortification[2].

Les faces sud-est et sud-ouest de la forteresse sont extrêmement maltraités, et à peine en peut-on suivre le tracé : les fronts nord-est et nord-ouest, au contraire, sont assez bien conservés, et le dernier en particulier présente quelques dispositions assez intéressantes. Quatre tours carrées A, B, C, D le protègent, mesurant



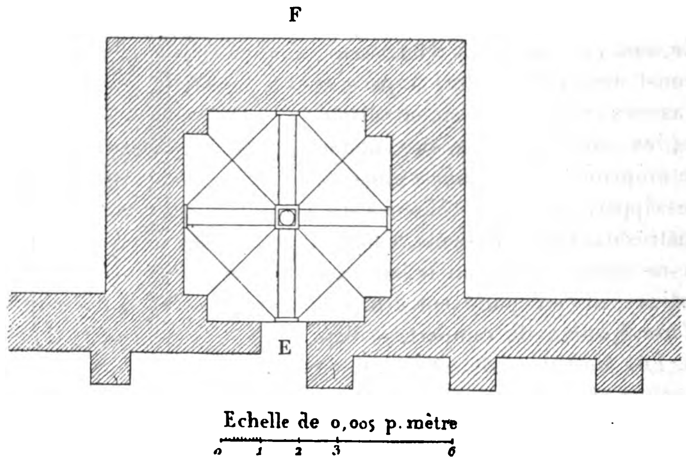
Plan XXX — Bordj-Hallal. Forteresse byzantine. Portion du front nord-ouest.

(extrait du *Bull. du Comité*, 1891), p. 12-13, et pl. V. Malheureusement ce plan est peu correct et les mesures souvent inexactes. Cf. Saladin, *Rapport de 1892*, p. 427-429, avec un plan.

1. *C. I. L.*, VIII, 1259 et 14547.

2. Voir les plans ci-joints que je dois à l'obligeance de M. Sadoux, inspecteur-adjoint des antiquités à Tunis.

respectivement à l'extérieur 8m,40 sur 7m,80, 6m,80 sur 9m,50, 6m,60 sur 6m,70, et 6m,60 sur 6m,70. La tour A s'ouvrait par un couloir large de 0m,95, donnant accès dans une salle carrée; ce couloir n'était pas voûté, mais recouvert seulement par des dalles posées à plat[1]. La tour B est plus curieuse encore : un couloir non voûté, large de 1m,05, mène dans une salle carrée, où quatre voûtes d'arête très élégantes viennent s'appuyer sur un pilier central[2]. Ces voûtes sont construites



Plan XXXI. — Bordj-Hallal. Plan de la tour B.

en petits matériaux fortement cimentés. Les murs des deux tours A et B ont 2 mètres d'épaisseur : ils sont à l'extérieur construits de manière à ce que la partie supérieure se trouve légèrement en retrait sur le bas de la muraille.

La forteresse de Bordj-Hallal est très étendue; ses côtés mesurent respectivement : 178m,47 sur la face nord-ouest; 298m,35 sur la face nord-est; 249m,60 sur la face sud-est, et 351m,10 sur la ligne brisée qui forme le front sud-ouest[3]. A l'intérieur, ses grandes dimensions sont de 300 mètres environ du nord-ouest au sud-est et de 260 à peu près du nord-est au sud-ouest.

1. L'angle extérieur de cette tour est complètement démoli aujourd'hui.
2. Voir le plan ci-joint.
3. J'adopte les mesures de M. Saladin, qui concordent avec celles que j'ai notées pour la face nord-ouest. Celles de M. Carton sont fort différentes.

Au centre de la citadelle, des colonnes assez nombreuses indiquent peut-être l'emplacement d'une église. Dans l'angle nord, un autre

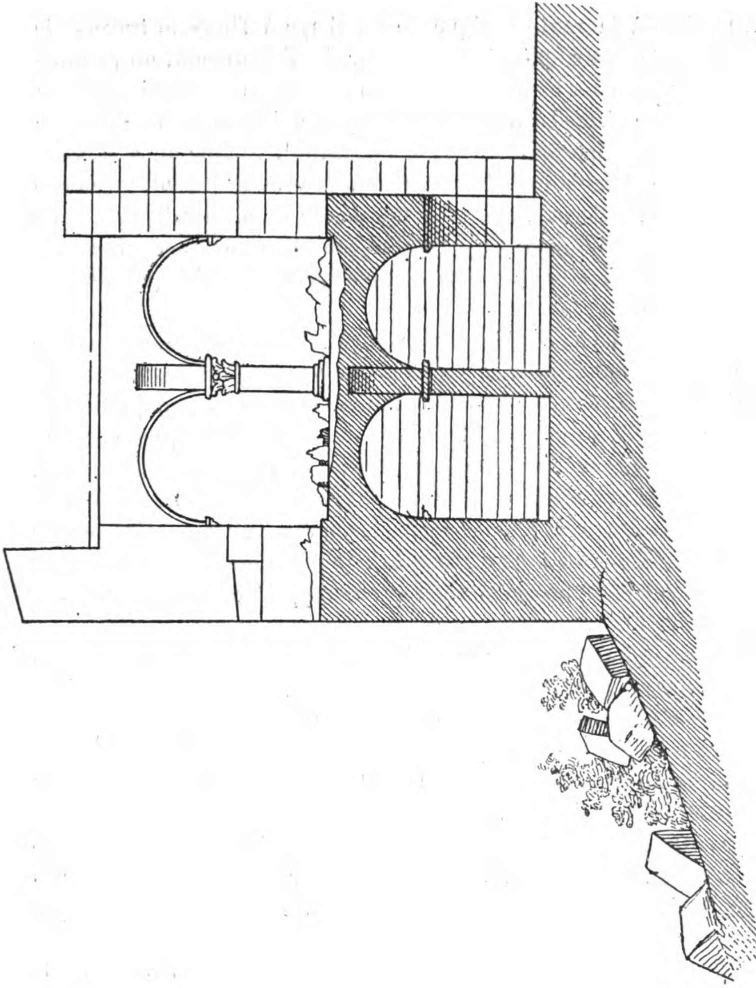


Fig. 2. — Bordj-Fallal. Coupe de la tour B suivant EF (dessin de M. E. Sadoux).

édifice, bordé sur deux de ses côtés d'une rangée de colonnes, s'appuyait au mur d'enceinte. Des puits et des citernes se trouvent en plusieurs points de la forteresse.

Aïn-Tounga (plan xxxii).

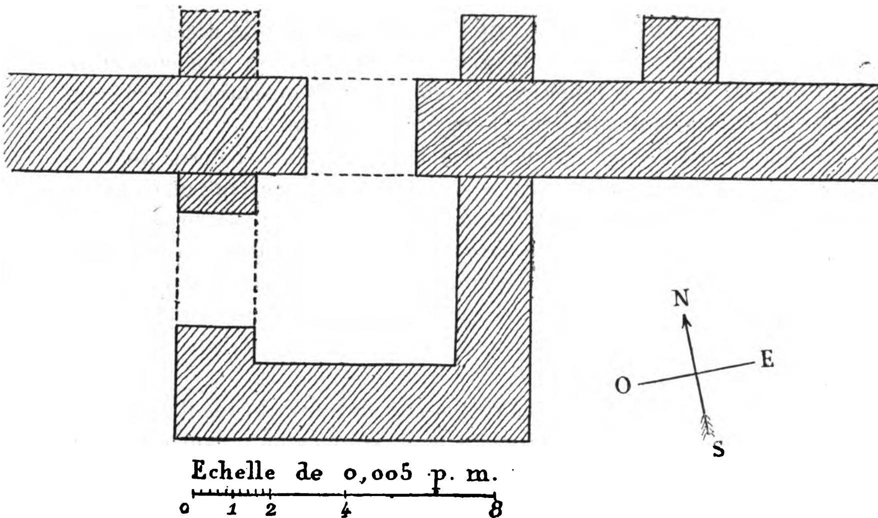
Au point où la route antique de Carthage à Theveste traverse le massif montagneux qui sépare Testour de Teboursouk, un peu au-dessous du col assez haut, par lequel on passe de la vallée de la Siliana dans celle de l'Oued-Khalled, s'élève parmi les ruines de l'antique Thignica une importante citadelle byzantine[1]. Établie au seul point de passage praticable par où l'on puisse, en venant du sud, gagner le bassin de la Medjerda[2], elle avait une haute valeur stratégique; elle n'offre pas moins d'intérêt par l'état de conservation de ses ruines, qui peuvent, après Haïdra et Lemsa, compter parmi les plus pittoresques de la Tunisie.

On trouvera dans l'étude détaillée que M. Saladin a consacrée à cette forteresse des renseignements précis sur ses dispositions et sur les procédés employés dans sa construction. On y verra en particulier comment les Byzantins ont tiré parti des édifices antiques et n'ont point même éprouvé scrupule, pour trouver les matériaux nécessaires, à démolir des monuments encore debout; comment ils ont en particulier démonté avec soin plusieurs arcades, qu'ils ont remontées ensuite pour servir de portes à leur citadelle[3]. Je me contenterai ici de noter quelques détails complémentaires qui se rapportent aux tours et aux portes de l'édifice.

Les quatre tours qui flanquent les angles du château fort ne sont point toutes accessibles de la même manière. Les tours 1 et 2[4] en particulier n'ont point à l'étage inférieur de porte ouverte sur l'intérieur de la citadelle; on y pénétrait par le chemin de ronde qui courait sur le haut des courtines; les tours 4 et 5, au contraire, ont une entrée au rez-de-chaussée. M. Saladin a décrit celle de la tour 4, « une porte assez élevée, qui donnait accès à la fois, par le bas, à l'étage inférieur, et, par le haut, à l'étage à hauteur du chemin de ronde[5]. » Celle de la tour 5 n'est pas moins digne d'intérêt. Elle s'ouvrait par

1. Cf. Saladin, *Rapport de 1893*, p. 531-532 et 542 547 ; Tissot, *l. c.*, II, 338 *Bull. des ant. afr.*, 1884, 136.
2. Cf. Tissot, II, 313, 463.
3. Saladin, *l. c.*, 532-533, 544-545.
4. On se reportera, pour l'intelligence de ces indications, au plan de M. Saladin, *l. c.*, p. 542. Cf. aussi les pl. XIII, XIV, XV du même ouvrage.
5. Saladin, *l. c.*, 531-532.

une porte voûtée ayant 1m,15 d'ouverture, et au-dessus de laquelle un arc de décharge assez élevé soutenait, comme à Haïdra [1], la partie supérieure du mur. Par un couloir long de 2m,50, on pénétrait dans une pièce rectangulaire, mesurant 3m,50 sur 3 mètres, et où l'on voit encore les moulures formant saillie sur les quatre faces de la salle et destinées à soutenir le plancher de l'étage. On remarque également les restes de l'escalier accolé à l'intérieur de la tour, et qui permet-



Plan XXXII. — Aïn-Tounga. Porte du front sud.

tait de monter de l'étage jusqu'à une grande fenêtre ouverte sur la face est. Enfin la voûte en berceau qui portait la terrasse supérieure est encore en très grande partie conservée; c'est le seul exemple demeuré intact, dans les citadelles byzantines d'Afrique, de ce mode de couverture appliqué aux parties hautes des tours. Les divers étages sont éclairés, dans le bas, par des meurtrières assez irrégulièrement disposées, et plus haut par quelques grandes fenêtres fermées par un arc ou par un linteau. Dans la tour 4, qui paraît avoir été la plus haute, comme elle est par ses dimensions (10m,50 × 9m,10) la plus importante, on voit fort nettement encore la trace de ces dispositions intérieures.

1. Cf. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 173.

Au-dessus d'un rez-de-chaussée assez élevé, prenant jour par de hautes et étroites meurtrières, un premier étage, éclairé de la même façon, se trouvait à la hauteur du chemin de ronde; plus haut, un deuxième étage s'ouvrait au dehors par deux grandes fenêtres; au sommet de la tour était établie une terrasse crénelée.

La porte ouverte dans la tour 3, et qui servait à la forteresse d'entrée principale, a été décrite par M. Saladin[1] : ses dispositions rappellent fort exactement le type que nous avons rencontré dans la citadelle du Bellezma. Au-dessus de la porte ouverte dans la courtine sur l'intérieur du château, on remarque les restes d'une seconde arcade soutenant le haut de la construction et formant arc de décharge. On observe également, dans cette partie de la fortification, plusieurs contreforts épaulant à l'intérieur la muraille : ils mesurent $1^{m},70$ sur $1^{m},90$ et portaient sans doute le chemin de ronde.

Sur le front ouest on rencontre les restes d'une poterne voûtée, ayant 3 mètres d'ouverture; ce n'était point là pourtant une entrée secondaire de la citadelle : il semble bien plutôt qu'elle donnait passage au conduit par où s'échappait l'eau de la source sur laquelle était établie la forteresse. A Thignica, en effet, comme à Thubursicum Bure, comme à Agbia, on avait pris la précaution, pour occuper solidement le point d'eau, de le comprendre dans l'intérieur même de l'enceinte fortifiée.

Quant à la date de la construction, il faut probablement la placer vers le même temps que la citadelle de Teboursouk[2]. Sans doute les murailles ont les mêmes dimensions que les édifices de l'époque justinienne, $2^{m},40$ à $2^{m},45$ à la courtine, et $1^{m},90$ aux tours; sans doute les pierres sont belles et les assises assez régulièrement disposées; pourtant bien des raccords maladroits attestent la moindre habileté des constructeurs[3], et si les parements extérieurs sont assez soigneusement appareillés, à l'intérieur le revêtement est moins attentivement traité; sur les faces sud et nord, en particulier, de la tour 4, on constate que le mur, comme à Teboursouk et à Aïn-Hedja, est formé de harpes de pierre posées alternativement en délit et horizontales, et dont le remplissage est fait à l'aide de petits matériaux[4]. C'est là un procédé qu'on ne rencontre jamais dans les édifices de l'époque justinienne, et qui permet d'attribuer cette construction à une époque un peu plus basse, sans doute au règne de Justin II.

1. Saladin, *l. c.*, p. 545.
2. Cf., pour cette dernière date, *C. I. L.*, VIII, 1434.
3. Cf. Saladin, *l. c.*, 544-545.
4. *Ibid.*, 545.

Teboursouk

A l'extrémité nord-est de la petite ville de Teboursouk, bâtie sur l'emplacement de l'antique Thubursicum Bure, une citadelle byzantine assez considérable s'élève parmi les maisons arabes entassées au pied de ses murailles. Une inscription nous apprend la date précise de sa construction : elle fut établie, sous le règne de Justin II (565-578), par les soins du préfet Thomas [1], dont l'administration paraît avoir tâché de rendre quelque tranquillité à l'Afrique. Elle présente donc un très vif intérêt ; elle est, en effet, un des rares ouvrages militaires de la province qui soient d'une époque sûrement postérieure au règne de Justinien ; par là, elle offre un précieux point de repère pour fixer par comparaison la date d'un certain nombre de monuments [2].

La citadelle de Teboursouk a la forme d'un pentagone, dont sept tours carrées flanquent l'enceinte ; elle est de dimensions assez considérables, mesurant du sud au nord environ 140 mètres, et 150 de l'est à l'ouest ; c'est donc moins une forteresse qu'une véritable ville fortifiée. Ses murailles sont assez bien conservées, et en quelques endroits atteignent encore une hauteur de 7 à 8 mètres ; seul, le front sud, engagé au milieu des habitations arabes, est partiellement détruit et en tout cas fort difficile à suivre [3].

Les remparts de Teboursouk, dont l'épaisseur est de $2^{m},40$, sont d'une construction beaucoup moins soignée que ceux des forteresses justiniennes. Les tours seules sont dans toute leur hauteur construites en matériaux de grand appareil ; aux courtines, la partie inférieure seule est bâtie en pierres de taille ; au-dessus, à peu près au tiers de la hauteur apparente, on ne trouve plus qu'un « système de chaînages et harpes en grands matériaux avec remplissage de moellons » [4]. Et ce n'est nullement là un mode de construction par-

1. *C. I. L.*, VIII, 1434. Cf. sur ce personnage, Corippus, *In laudem Justini*, I, 18-26.

2. Cf. sur cette citadelle : Tissot, II, 334 ; *Bull. des ant. afr.*, 1885, 22 ; surtout Saladin, *Rapport de 1893*, p. 442-446. Je ne crois pas inutile pourtant de revenir sur ce monument. Grâce à l'obligeance des officiers du 3e bataillon d'Afrique en garnison à Teboursouk, j'ai pu pénétrer dans un grand nombre de maisons arabes, et relever ainsi plusieurs détails nouveaux.

3. On trouvera un plan dans Saladin, *l. c.*, p. 443.

4. Saladin, *l. c.*, p. 444.

ticulier au front H de la forteresse, et destiné à réparer hâtivement une brèche de la muraille : on le rencontre identique sur tout le périmètre de l'enceinte. A l'intérieur du rempart, l'arrangement est plus médiocre encore ; le revêtement intérieur est formé de matériaux de très petit échantillon. Bref, partout on sent le désir d'élever le plus rapidement possible la fortification ; et pour cela on a tout naturellement employé largement les débris des édifices antiques. Bien plus, on a, comme à Haïdra, comme à Guelma, comme à Mdaourouch, tâché de tirer parti des monuments anciens encore debout : le front est de la citadelle s'appuie sur un bâtiment qui semble avoir fait partie des thermes[1] ; la face nord se lie à un arc de triomphe du IIIe siècle, qui a été partiellement muré pour servir de porte à la forteresse[2].

Sur le dessus de la courtine, le chemin de ronde est fort bien conservé encore tout le long du front H ; il est recouvert de grandes dalles plates et bordé sur l'extérieur d'un parapet large de 0m,50. Les tours très saillantes, mais de forme assez irrégulière, ne s'appuient point en général à angle droit contre les courtines voisines. M. Saladin a indiqué les dispositions intérieures de l'une d'entre elles, avec ses meurtrières surmontées d'un arc de décharge et ses planchers portés, comme à Lemsa, sur des bandeaux moulurés et des solives engagées dans la muraille[3]. J'ai pu pénétrer en outre dans l'intérieur d'une des tours du front nord ; la pièce du rez-de-chaussée y est partagée en deux compartiments, dont l'un, le seul où les dispositions datent de l'époque byzantine, est couvert d'une voûte en arête.

Une porte de la citadelle s'ouvrait sur le front nord. Pour la ménager, on s'était contenté de murer en grande partie l'ouverture d'un arc de triomphe antique, laissant à la base une entrée assez étroite, fermée dans le haut par une arcade dont une rosace décore le claveau central. Au-dessus était placée l'inscription rappelant la date de la fondation. Mais, tandis que d'ordinaire nul point n'est, dans une citadelle byzantine, plus soigneusement protégé que la porte, ici les mesures défensives étaient médiocres. Sans doute, à l'ouest, une tour assez voisine défendait les approches ; mais la tour de l'angle nord-est n'avait de saillant que d'un seul côté ; elle ne couvrait donc que très insuffisamment le pan de la courtine qui se trouve à l'est de l'entrée.

1. Saladin, *l. c.*, p. 444.
2. *Ibid.*, 445-446.
3. Saladin, *l. c.*, p. 445.

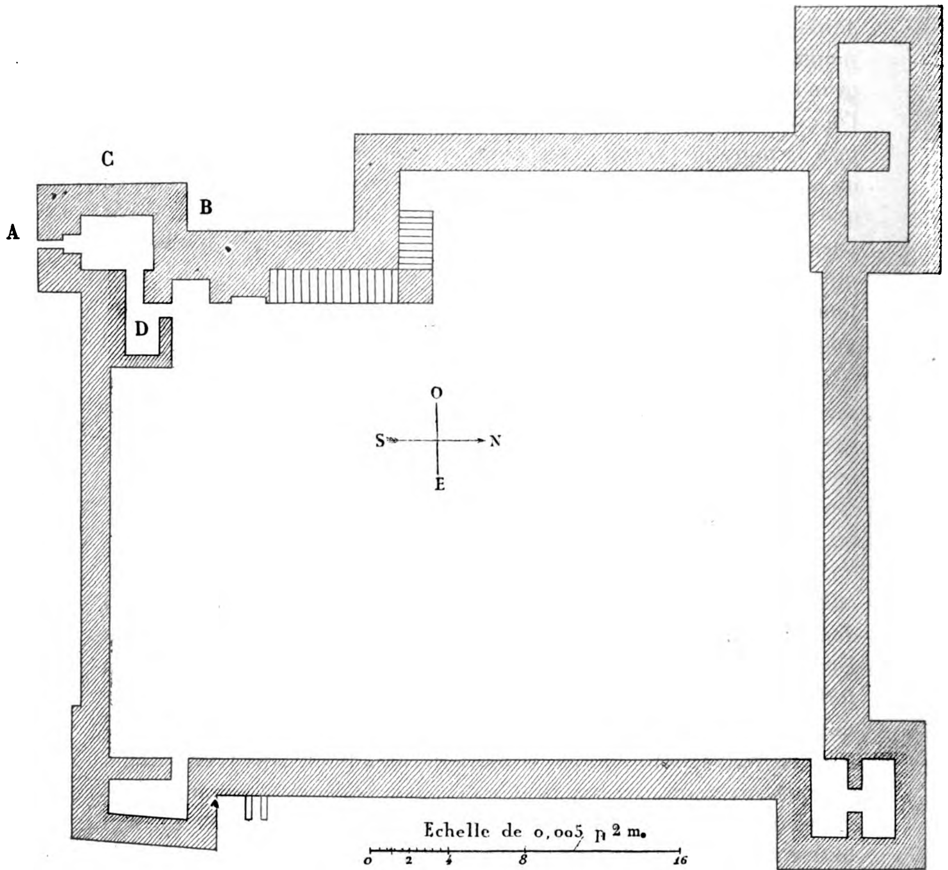
Quoique la citadelle de Teboursouk ne se trouvât point directement placée sur la route de Carthage à Theveste[1], elle occupait pourtant une importante position stratégique. Du haut de ses murs, la vue s'étend au loin, par delà les bois d'oliviers qui couvrent les pentes du mamelon escarpé où s'élève la ville. Au nord-est, un vaste horizon se découvre sur toute la vallée de l'Oued-Khalled et jusqu'au col que gardait le château de Tounga ; à l'est et au sud, la forteresse commande, jusqu'aux environs d'Aïn-Hedja, la large plaine où passait la grande voie de Carthage vers le sud. Sans doute, au sud-ouest et à l'ouest, des crêtes assez prochaines dominent la ville forte, et plus tard la muraille turque a escaladé ces hauteurs. A l'époque byzantine, on s'inquiétait moins d'un voisinage qui nous paraît si dangereux : que les remparts fussent très hauts et très épais, on n'en demandait pas davantage : et Teboursouk, ainsi défendue, assise sur une source qui prenait naissance dans l'intérieur de l'enceinte, surveillant au loin le pays d'alentour, pouvait, à bon droit, passer pour une inexpugnable place de guerre.

Aïn-Hedja (pl. XXIII, XXIV, plan xxxiii).

A quelques kilomètres au sud de Teboursouk, sur un mamelon qui domine la voie romaine, on rencontre la redoute byzantine d'Aïn-Hedja, construite sur l'emplacement de l'antique Agbia[2]. C'est un fortin de dimensions assez restreintes : il mesure à l'intérieur $36^{m},10$ du nord au sud, et $30^{m},60$ de l'est à l'ouest. Il présente le type habituel des ouvrages militaires de moyenne étendue : c'est un rectangle flanqué aux coins par quatre tours carrées. Quoique les Arabes aient transformé la forteresse en un caravansérail, et que l'intérieur soit tout rempli de constructions parasites adossées aux murailles, le monument cependant offre un assez vif intérêt. La plus grande partie des remparts est demeurée intacte : seul, le front sud, fort réparé, a perdu son aspect primitif, et la tour nord-ouest, qui était peut-être un reste d'un édifice plus ancien, est complètement éboulée aujourd'hui.

1. Tissot, II, 342.
2. Cf. Tissot, II, 342 ; *Bull. des ant. afr.*, 1885, p. 98.

Les murailles ont $1^m,95$ d'épaisseur; elles sont, selon l'usage, bâties au moyen de matériaux antiques, et de nombreux fragments d'inscriptions sont encastrés dans le revêtement. Comme d'ordinaire,



Plan XXXIII. — Aïn-Hedja. Forteresse byzantine.

elles sont formées d'un double parement de pierres de taille, avec entre-deux de blocage. Dans les parties inférieures du mur, la construction est assez soigneusement faite; les assises sont à peu près régulièrement disposées, et quoique les blocs de toutes dimensions

s'entassent un peu au hasard, indifféremment placés de champ ou en délit, pourtant l'aspect général est assez imposant encore. Dans le haut de la muraille, au contraire, on a adopté un procédé plus économique et plus rapide. Comme à Aïn-Tounga, comme à Teboursouk, on s'est contenté ici de simples chaînages en grands matériaux, avec remplissage de moellons dans les intervalles ; sur les deux faces du rempart on observe ce système de construction, assez significatif pour déterminer la date approximative de la citadelle.

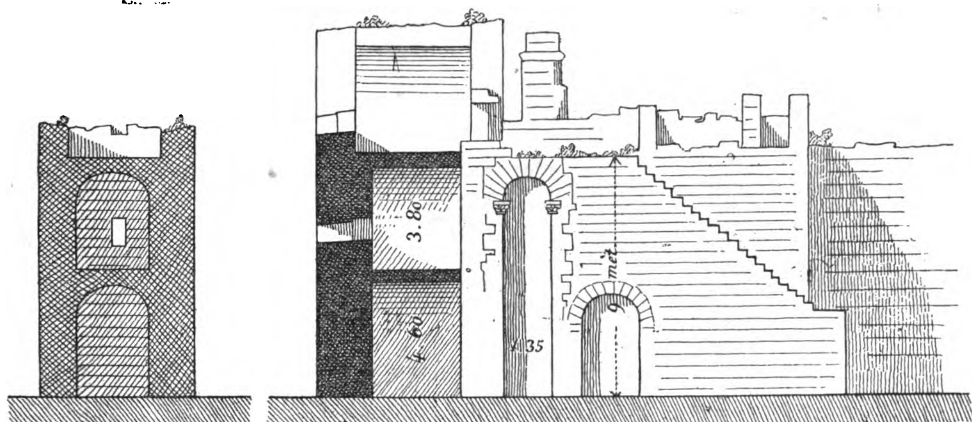


Fig. 3. — Aïn-Hedja. Tour de l'angle sud-ouest. Coupe suivant CD et AB (dessin de M. E. Sadoux).

Les tours mesurent respectivement, à la tour nord-ouest, 16 mètres sur 7m,70 ; à la tour nord-est, 7m,90 sur 7m,40 ; à la tour sud-est, 7m,80 sur 6m,60 ; à la tour sud-ouest, 7m,80 sur 5m,60. Cette dernière est particulièrement bien conservée[1]. Un couloir large d'un mètre et précédé d'une petite pièce voûtée, conduit dans la salle du rez-de-chaussée, haute de 4m,60, et mesurant 3m,80 sur 2m,60. Actuellement cette salle est couverte d'une voûte en berceau ; toutefois cette voûte paraît être de construction arabe, et à l'époque byzantine un simple plafond de bois séparait sans doute le rez-de-chaussée de l'étage. Cet étage, haut de 3m,80, prenait jour sur la face sud de la tour par une

1. Voir les coupes ci-jointes. Je dois ces dessins, ainsi que le plan de la forteresse, à l'obligeance de M. Sadoux.

étroite meurtrière ; il s'ouvrait sur l'intérieur du château par une grande fenêtre fermée par un linteau. Enfin, par le chemin de ronde, on accédait à un second étage ; malheureusement, cette partie supérieure de la tour est fort endommagée.

Dans ce même angle sud-ouest de la citadelle était établi l'escalier qui donnait accès au chemin de ronde. Quoiqu'il ait été réparé et partiellement refait par les Arabes, ses dispositions essentielles sont aisément reconnaissables et fort intéressantes. Large de $1^{m},60$, il s'élevait le long de la muraille, d'abord orienté de l'ouest à l'est ; puis, tournant brusquement à angle droit, il montait du nord au sud. Il était porté sur un massif de maçonnerie, et, dans sa partie supérieure,

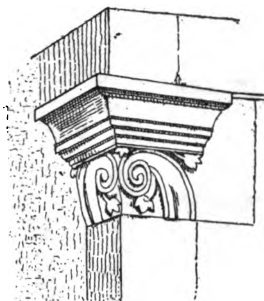


Fig. 4. — Aïn-Hedja. Chapiteau antique.

sur une série de hautes arcades. L'une d'entre elles, complètement intacte, mesure $1^{m},85$ d'ouverture ; elle est fermée par un cintre en très bel appareil, qui pourrait bien avoir été emprunté à quelque édifice ancien : comme à Haïdra et à Aïn-Tounga, on y remarque, à la naissance de l'arc, des saillies destinées à appuyer le cintrage[1] ; elles sont formées, d'un côté au moins, à l'aide de fragments de sculpture antique (fig. 4). Une autre arcade, dont une portion se voit encore, engagée dans la maçonnerie arabe, se trouvait, à un niveau un peu plus bas, à côté de la première. Toutes deux soutenaient l'escalier et une partie du chemin de ronde, établi sur le dessus des courtines à une hauteur de 9 mètres, et où il reste quelques vestiges des créneaux élevés qui formaient le parapet extérieur.

Au pied de la tour de l'angle sud-est, on observe un autre détail fort intéressant. A la base du mur on voit encore le passage par où

1. Cf. Saladin, *Rapport de 1887*, p. 173 ; *Rapport de 1893*, p. 545.

l'alimentation d'eau était assurée aux défenseurs de la citadelle. A quelques mètres du rempart, jaillit une source, que les Byzantins avaient captée et, par une conduite souterraine, amenée vers la forteresse. Au point indiqué, cette conduite traversait le rempart, s'élargissant en une large chambre d'eau ménagée à la base de la muraille et qui est encore fort reconnaissable.

La redoute d'Aïn-Hedja occupait une importante position stratégique. A cet endroit la route de Carthage à Theveste s'engageait, le long de l'Oued-Khalled, dans un défilé assez difficile : aussi les Grecs avaient-ils occupé les issues de la gorge. Au sud, un fortin était établi à Henchir-Douameus-mta-Oued-Remel et commandait de ce côté les approches du passage ; au nord, la citadelle d'Agbia en barrait l'issue et surveillait toute la large plaine découverte que parcourt la rivière.

Par sa construction, la forteresse d'Aïn-Hedja est évidemment contemporaine de celles d'Aïn-Tounga et de Teboursouk : le système employé pour bâtir les parties supérieures des murailles et des tours en est la preuve certaine. Ce groupe de citadelles date donc de la seconde moitié du VIe siècle, et entre les fortifications de l'époque justinienne et les redoutes hâtivement élevées au VIIe siècle, il montre de façon fort intéressante les procédés d'une période de transition. On y voit comment peu à peu la construction byzantine s'est accommodée de partis plus expéditifs et plus sommaires ; on y trouve de précieux éléments de comparaison pour dater certains ouvrages fortifiés ; on y apprend enfin qu'après le grand effort du règne de Justinien, les gouverneurs grecs d'Afrique tinrent à honneur de continuer l'œuvre entreprise par leur glorieux prédécesseur, et que, jusqu'aux derniers jours de la domination impériale, ils montrèrent, pour la défense de la province, une sollicitude constante et une infatigable activité.

NOTE

Au moment même où j'achève l'impression de ce travail, je reçois de M. Haury, qui prépare en ce moment une édition de Procope, une communication fort précieuse dont je suis heureux de pouvoir faire emploi. Dans un manuscrit du Vatican renfermant le livre des *Édifices*,

on trouve, pour le chapitre VI, 7, du traité, où l'auteur énumère les constructions militaires de Justinien en Afrique, un texte plus complet que celui de l'édition de Bonn (III, 343). Or, parmi les villes fortes dont Procope, dans ce passage *resté jusqu'ici inédit,* attribue l'établissement à l'empereur, plusieurs sont nommées, qui nous intéressent tout particulièrement. Ce sont, au pied de l'Aurès, les citadelles de Bagaï et de Thamugadi ; c'est, dans la Maurétanie orientale, la forteresse de Sitifis ; ce sont enfin, dans l'intérieur de la Numidie, les places de Laribus, Sicca Veneria, Tigisis, Calama : je laisse de côté les autres indications du texte, relatives à des ouvrages, non examinés dans cette étude, ou dont le nom, mal conservé dans le manuscrit, ne permet point pour le moment une identification précise. Il me suffira de faire remarquer combien les informations du nouveau passage de Procope viennent confirmer sur plusieurs points les hypothèses que m'avait suggérées l'examen des monuments : grâce à lui, nous pouvons affirmer avec certitude que les citadelles de Timgad (cf. p. 31-32), de Bagaï (p. 39), de Tigisis (p. 377), sont, comme nous l'avions conjecturé, des constructions de l'époque justinienne et font partie du vaste système de défense organisé par le patrice Solomon. Je tiens à remercier M. Haury de m'avoir permis d'obtenir ces résultats par l'obligeante communication qu'il a bien voulu m'adresser.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES

ANGERS IMP. A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf

Zana — Arc de triomphe de Macrin, transformé en redoute byzantine



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf, Paris.

TIMGAD. — FORTERESSE BYZANTINE. — VUE EXTÉRIEURE DU FRONT OUEST.



TIMGAD. — FORTERESSE BYZANTINE. — VUE INTÉRIEURE DU FRONT OUEST.



Phototypographie SILVESTRE & Cie, Paris.

Timgad. — Forteresse byzantine. — Entrée d'une tour du front est.

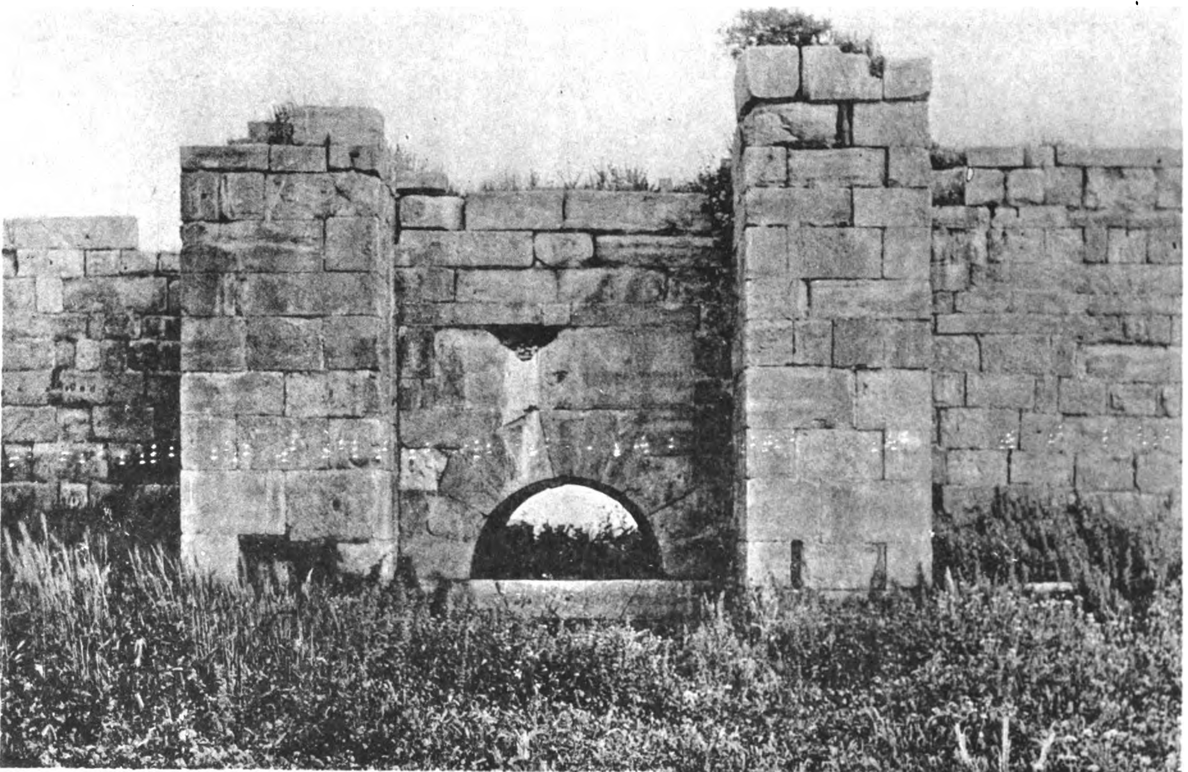


Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf, Paris.

MEDINET-EL-KHEDIMA (THELEPTE). — VUE GÉNÉRALE DES RUINES DE LA FORTERESSE BYZANTINE.



Fériana. — Sculptures chrétiennes provenant de Thelepte.



MDAOUROUCH. — CITADELLE BYZANTINE. - VUE EXTÉRIEURE
DE LA PORTE PRINCIPALE.



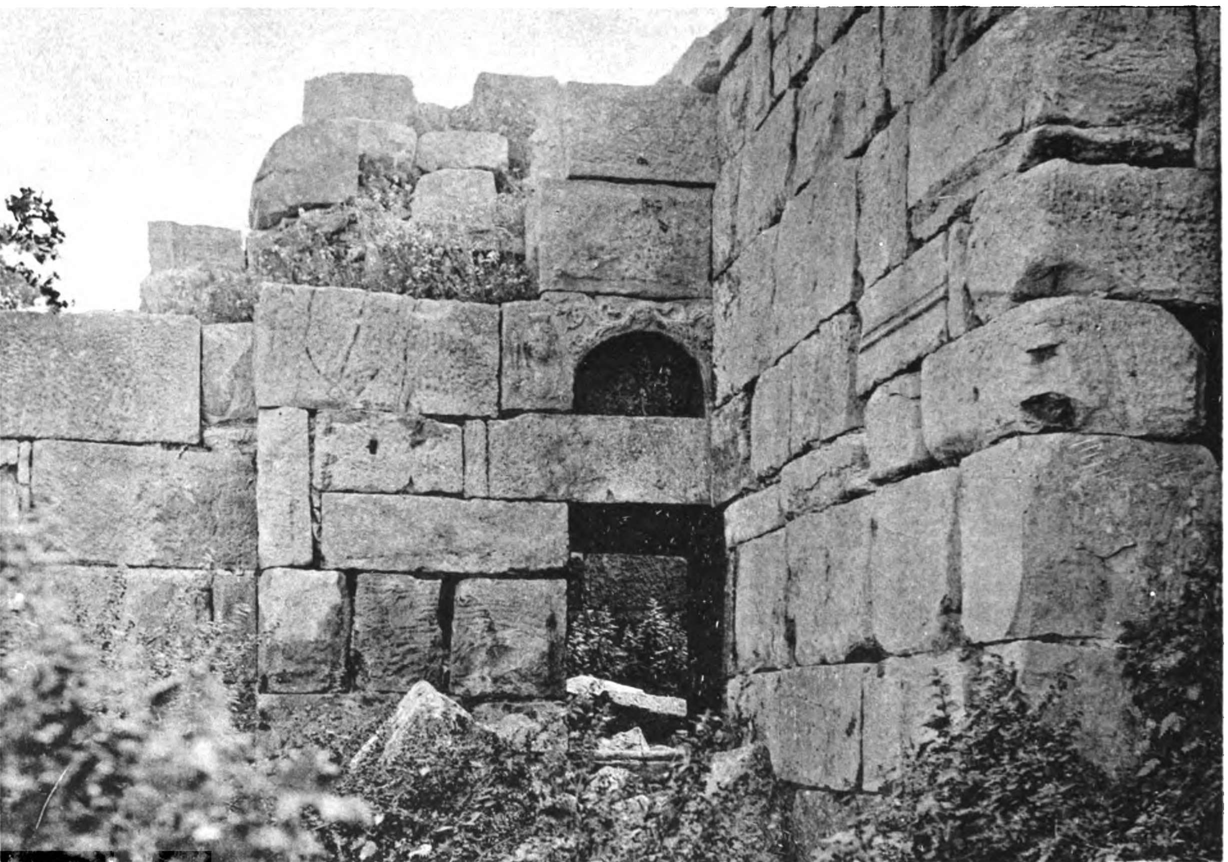
Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf.

Mdaourouch. — Citadelle byzantine. — Vue intérieure de la porte principale.



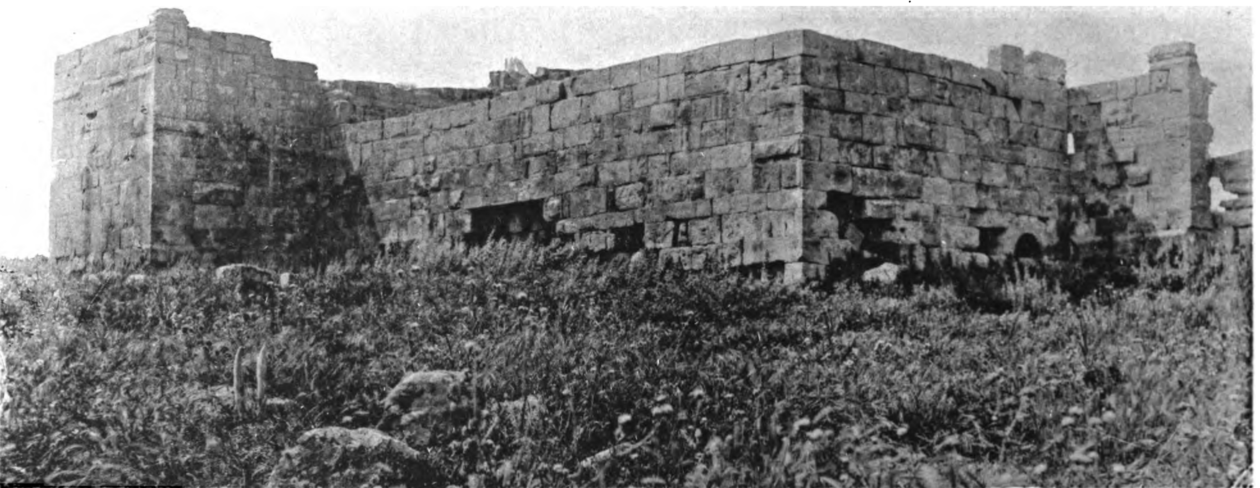
Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf.

MDAOUROUCH. — CITADELLE BYZANTINE. — VUE INTÉRIEURE DU FRONT SUD-EST.



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf.

Mdagourouch. — Citadelle byzantine. — Entrée de la tour est.



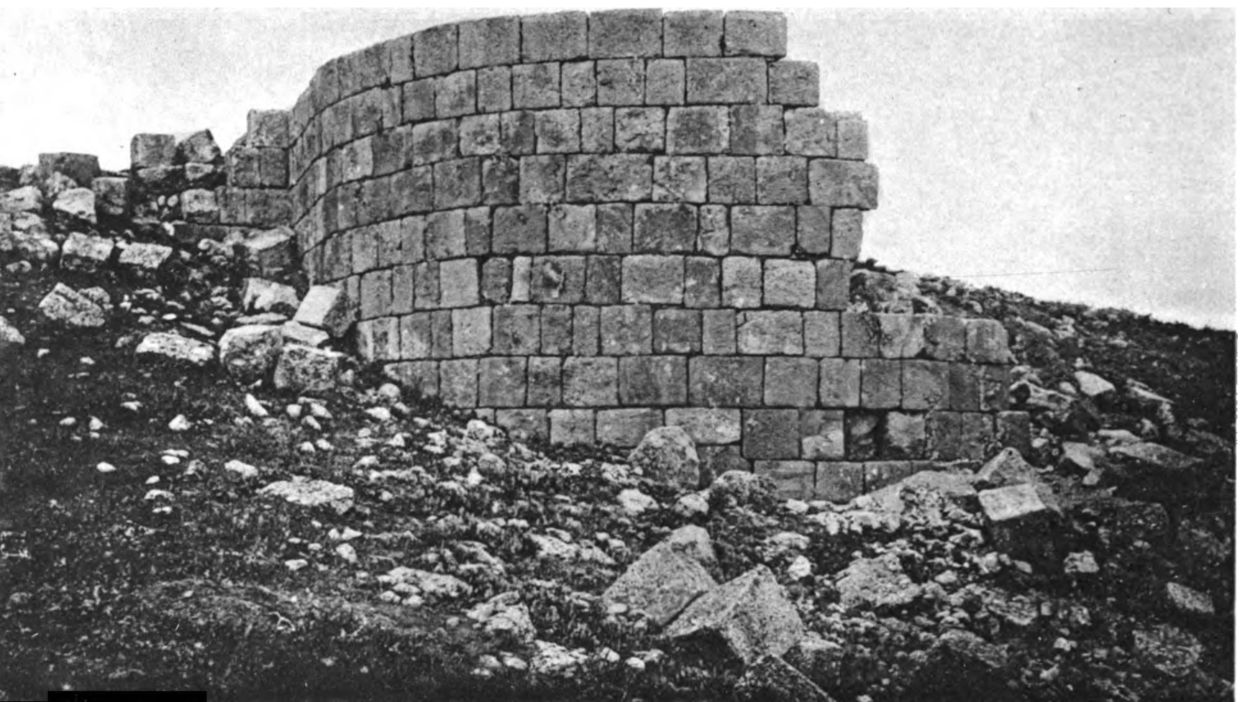
Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf, Paris.

MDAOUROUCH. — CITADELLE BYZANTINE. — VUE EXTÉRIEURE DU FRONT NORD-EST



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf, Paris.

Tifech. — Forteresse byzantine. — Mur du front nord.

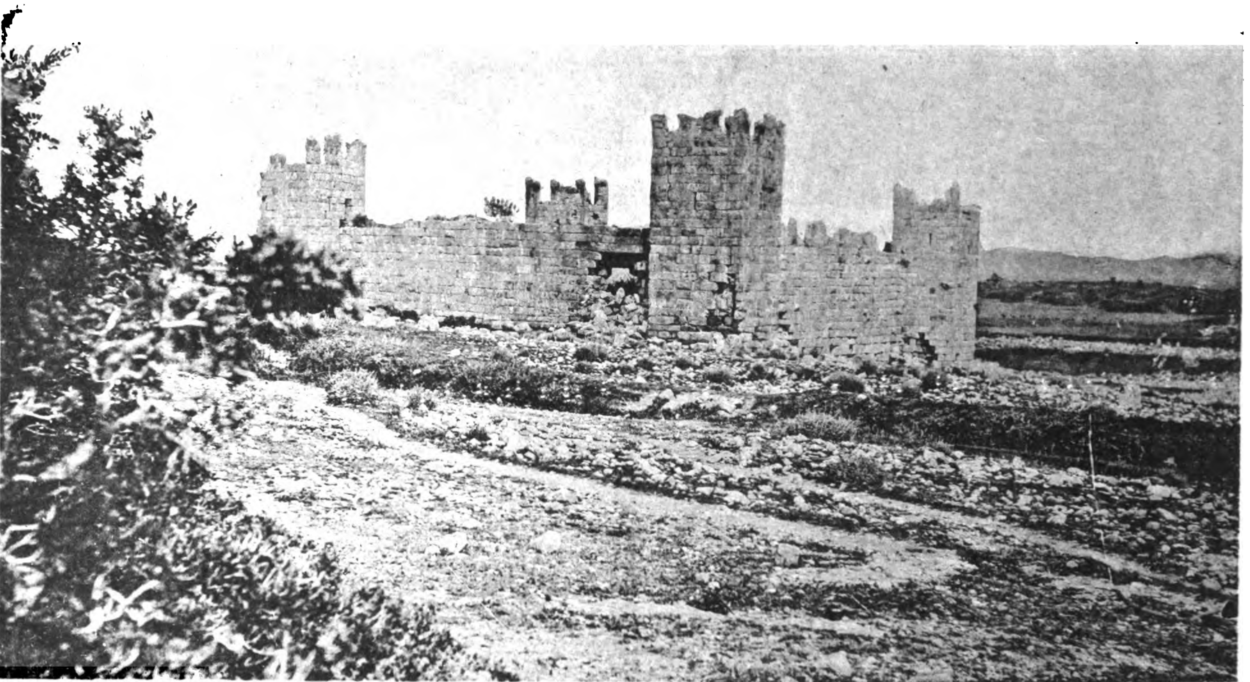


Glyptographie Silvestre & Cie, 97, rue Oberkampf.

Ain-el-Bordj (Tigisis). — Tour de la Citadelle byzantine.

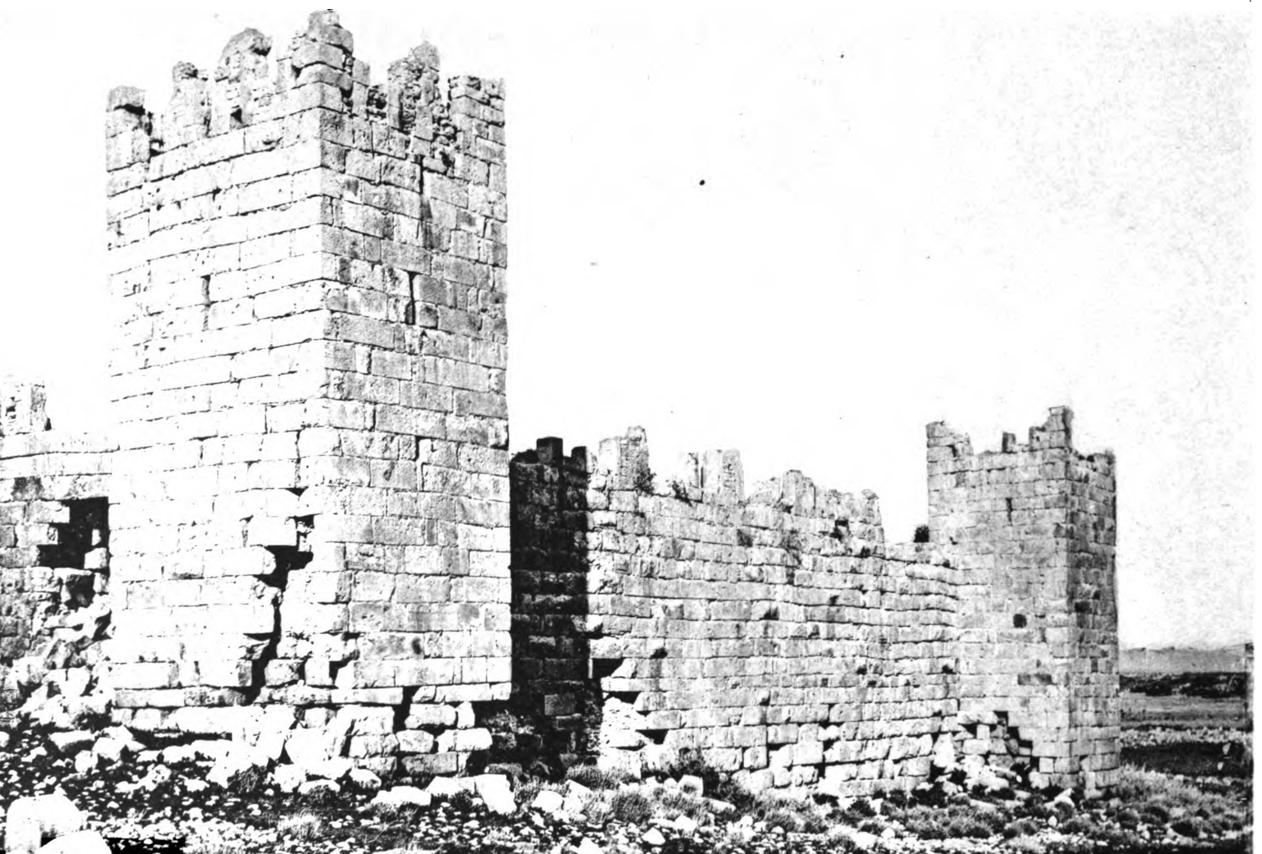


Lorbeus (Laribus). — Tour de Guet dans la Citadelle byzantine.



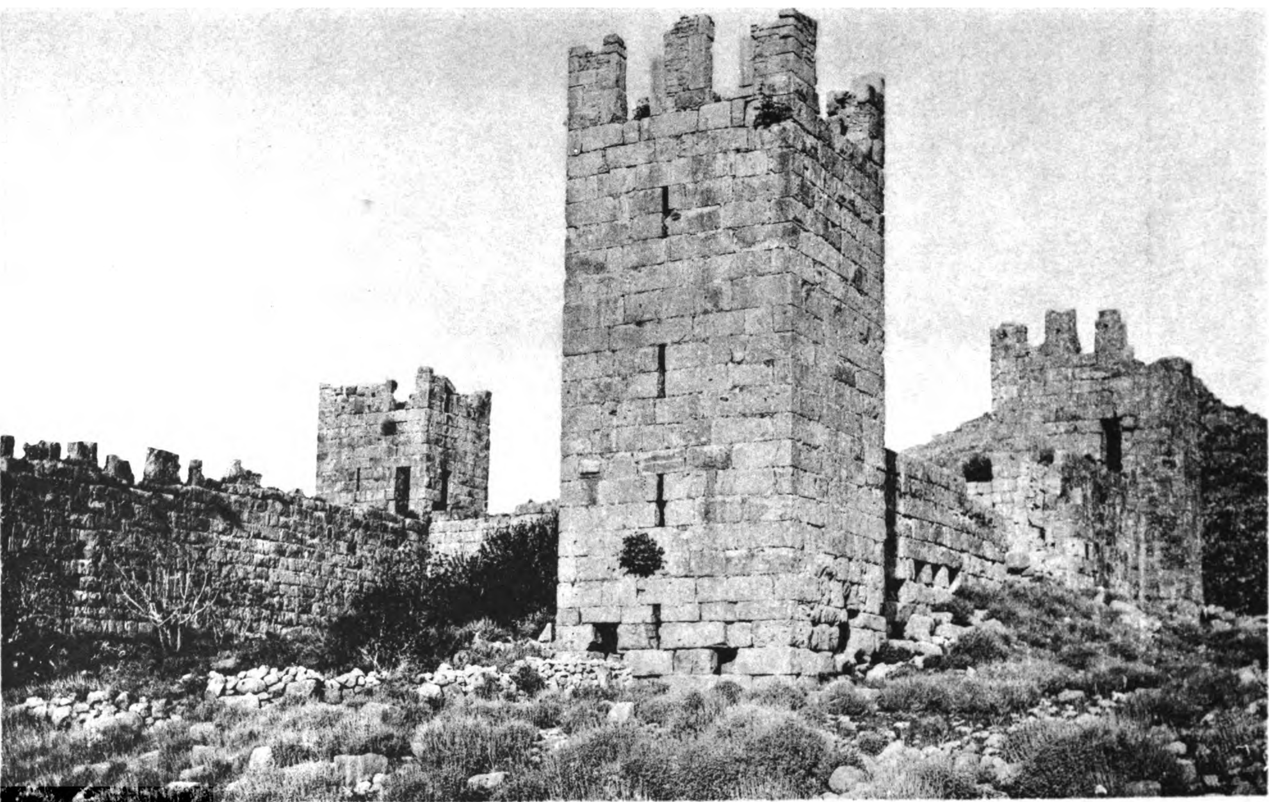
Glyptographie Silvestre & Cie, 97, rue Oberkampf.

Lemsa. — Citadelle byzantine. — Vue générale.



Glyptographie Silvestre & Cie, 97, rue Oberkampf, Paris

Lemsa. — Citadelle byzantine. — Vue du front sud-ouest.



Glyptographie Silvestre & Cie, 97, rue Oberkampf.

Lemsa. — Citadelle byzantine. — Vue intérieure.



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf, Paris.

Lemsa. — Citadelle byzantine. — Tour de l'ouest.



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf, Paris.

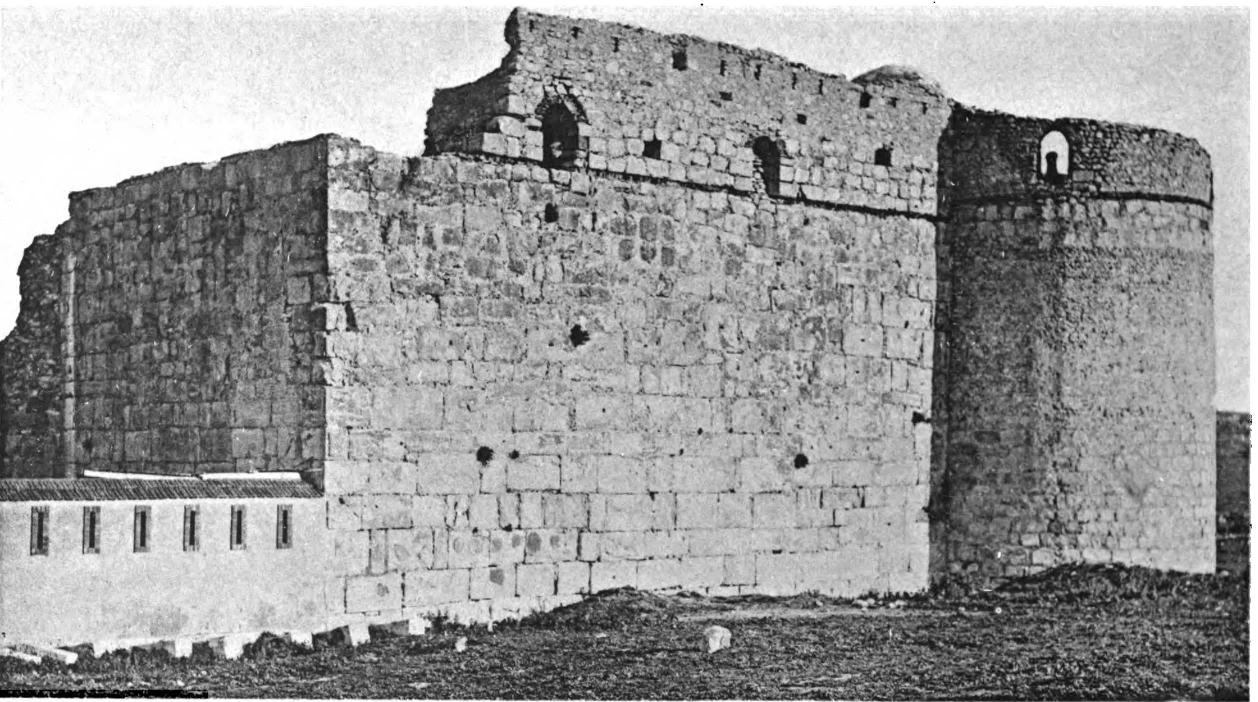
Maktar. — Monument transformé en redoute byzantine.

Pl. XX



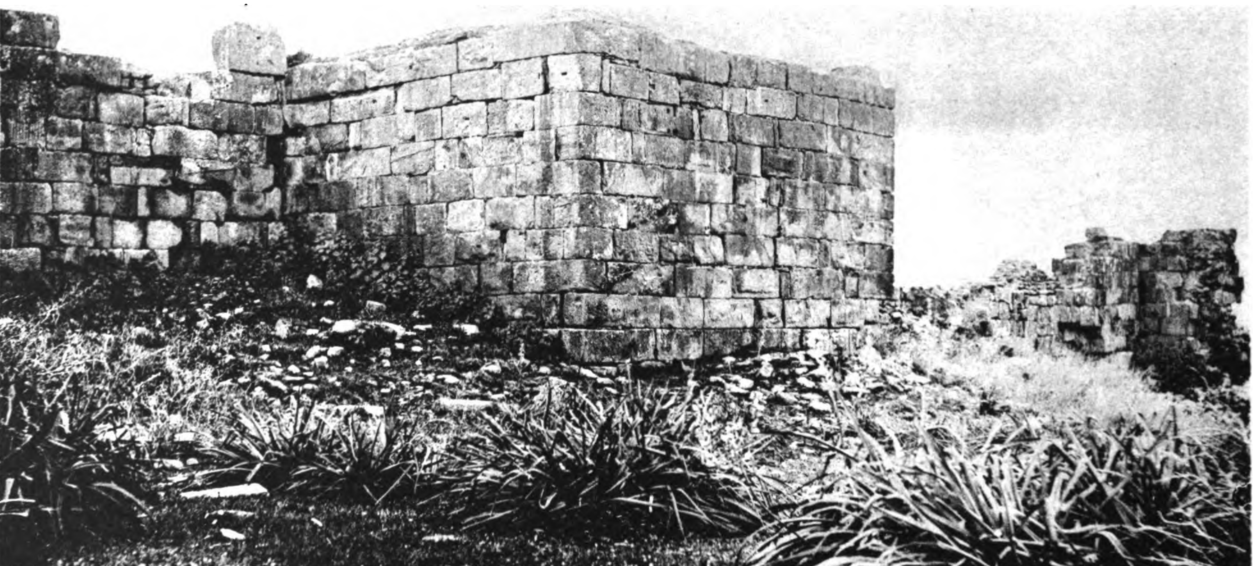
Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf.

Béja. — Tours de l'enceinte byzantine.



Glyptographie Silvestre & Cie, 97, rue Oberkampf.

Béja. — Tour maitresse de la Casba.



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf.

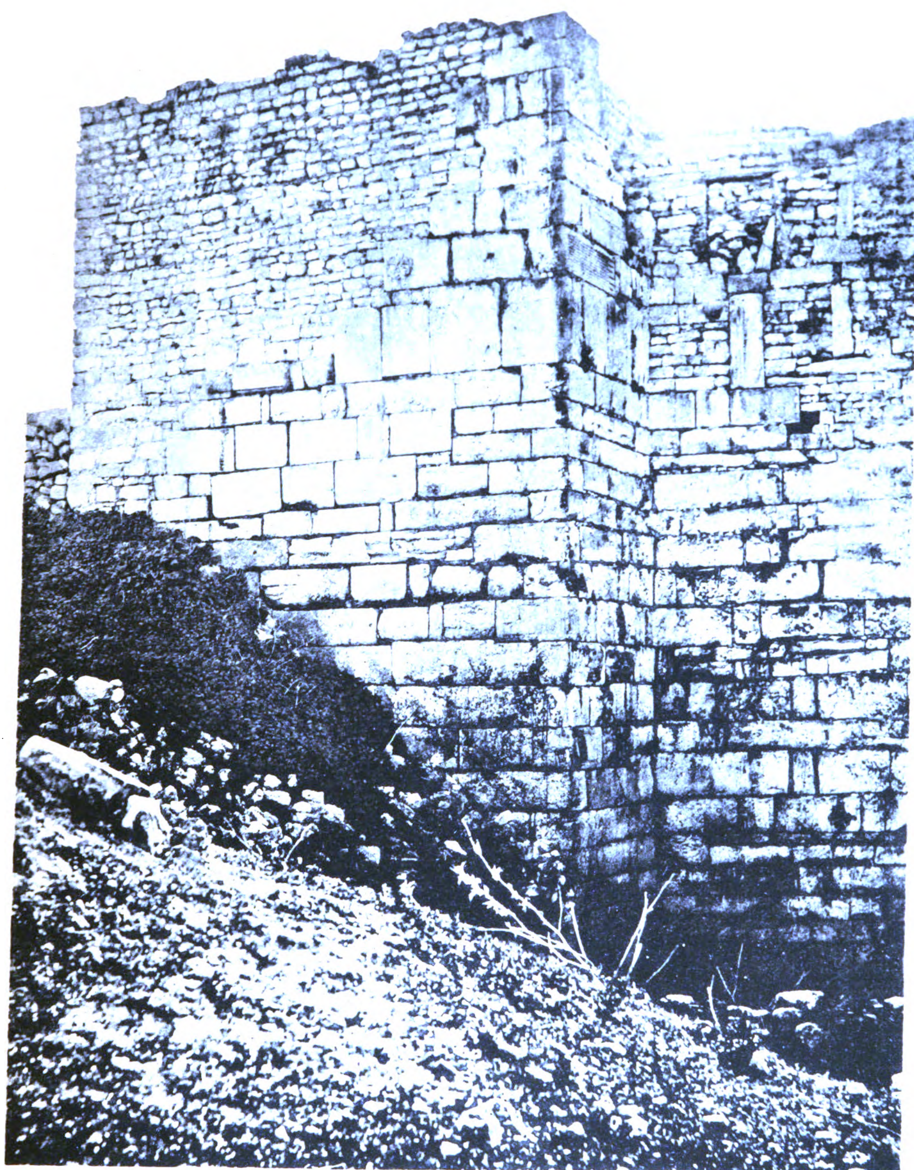
Bordj-Hallal. — Partie de l'enceinte byzantine.



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf, Paris.

Ain-Hedja. — Redoute byzantine. — Vue intérieure de l'angle sud-ouest.

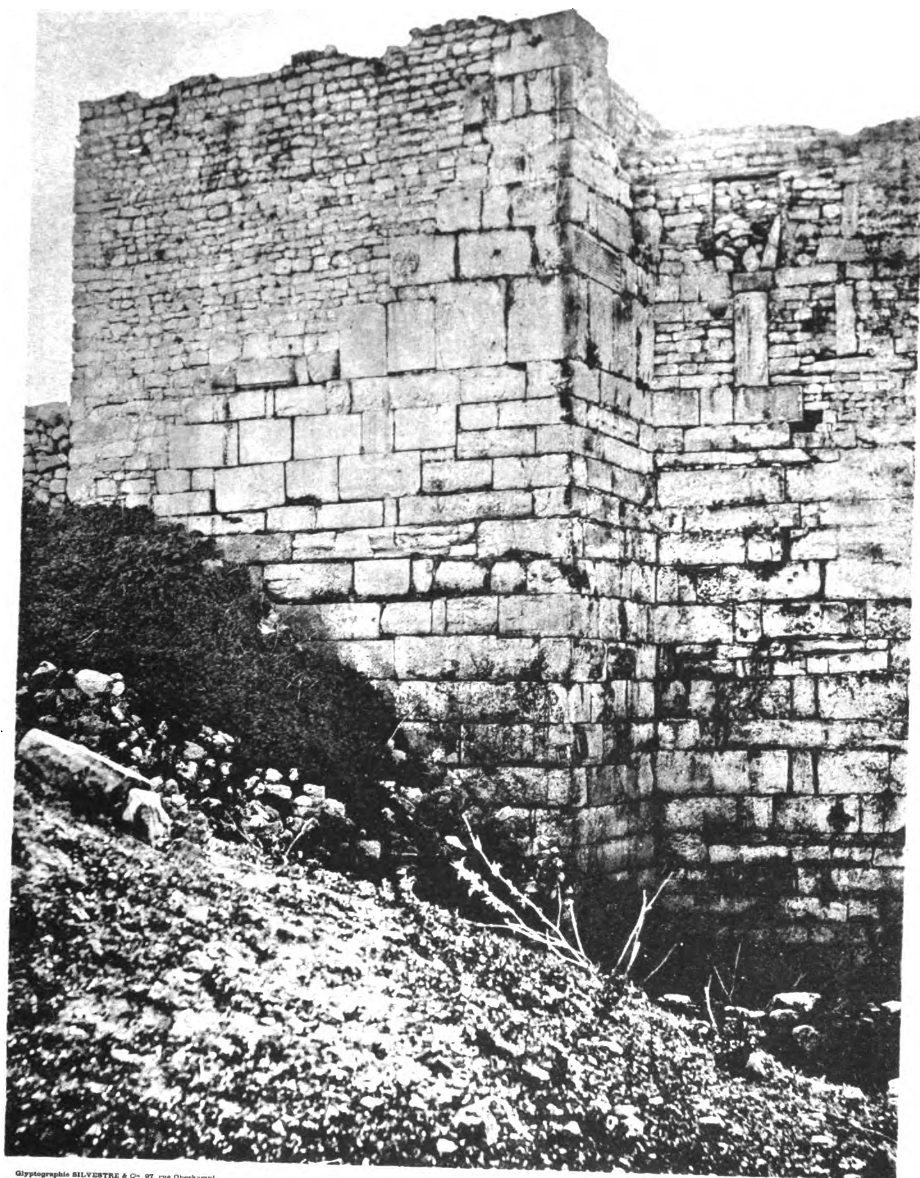
Pl. XXIV



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf

AIN-HEDJA. — REDOUTE BYZANTINE. — TOUR DU SUD-EST.

Pl. XXIV



Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf.

AIN-HEDJA. — REDOUTE BYZANTINE. — TOUR DU SUD-EST.